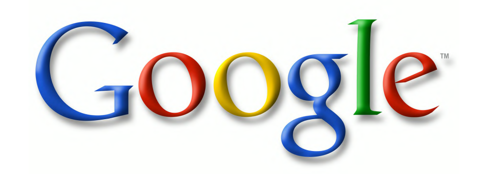



LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT

Achard

[illegible]

PARISIENNES

ET

PROVINCIALES

PARISIENNES

ET

PROVINCIALES

PAR

AMÉDÉE ACHARD



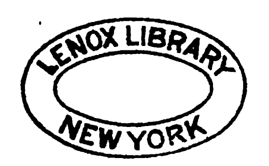


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PARISIENNES ET PROVINCIALES

LA CHAMBRE ROUGE

I

La rue Trudon s'appuie sur la rue Neuve des Mathurins, et aboutit à la rue Boudreau, qui finit elle-même dans la rue Caumartin. Ces sœurs jumelles, nées du même hasard, sont placées en équerre sur leurs voisines, qu'elles coupent à angle droit.

Les rues Trudon et Boudreau sont composées, l'une et l'autre, d'une douzaine de maisons amples, vastes, régulières, que leurs concierges décorent du nom d'hôtels, et qui, toutes, ont été bâties par l'architecture moderne. Elles ont, grâce à leur jeunesse, des façades presque blanches, percées de fenêtres autour desquelles

l'ornementation prétentieuse de nos Vitruves parisiens a semé quelques sculptures d'un goût médiocre, des corniches, des soubassements, des pilastres et le traditionnel fronton triangulaire ; les portes en sont larges et de bois bien verni ; des barreaux de fer défendent les croisés du rez-de-chaussée, et le tout ensemble a un aspect grave, confortable et cossu, qui tient le milieu entre le faste de la Chaussée d'Antin et la solennité du faubourg Saint-Germain.

Aussitôt qu'on a tourné le coin de la rue Neuve des Mathurins et de la rue Trudon, on passe du mouvement à la solitude. Aucune autre voiture que celles des habitants de la rue n'en foule le pavé éternellement neuf ; jamais les locataires n'entendent le retentissement des lourdes charrettes qui ébranlent la Chaussée d'Antin ni le roulement périodique des omnibus, cette plaie démocratique des rues de Paris. Il n'y a ni passants ni promeneurs dans les rues Trudon et Boudreau ; point de ces cabriolets rapides qui portent les hommes d'affaires à tous les coins de la grande ville, point de ces coupés-chaises que les agents de change lancent dès le matin sur le pavé, point de ces tapissières gigantesques qui font passer incessamment le mobilier de l'une à l'autre des rives de la Seine ; point de diligences courant aux chemins de fer, point de maraîchers venant des barrières. On ne suit pas la rue Trudon, on y va ; on ne traverse pas la rue Boudreau, on y entre.

Le tourbillon de Paris passe autour de ces deux rues, et n'y pénètre jamais.

L'angle interne de la rue Trudon et de la rue Boudreau est occupé par un assez grand jardin qui dépend d'un hôtel dont la porte ouvre sur la rue Trudon. Ce jardin, fermé de murs élevés, est planté de beaux arbres dont la fraîcheur et l'ombre égayent le quartier. Ce sont, comme dans la plupart des jardins de Paris, des acacias et des ormeaux dont les branches touffues saillent sur la rue, et dans lesquels nichent et chantent des myriades d'oiseaux. L'humidité que l'ombrage de ces grands arbres entretient en été le long des murs, a fait germer entre les pavés quelques brins d'herbe, et sur les pierres, aux endroits où le plâtre est tombé, un enduit de mousse verte, qui donnent à ce carrefour l'apparence patriarcale des rues de Versailles.

En 1846, l'hôtel, avec le jardin qui en dépendait, était occupé par un vieillard et sa femme qui l'habitaient depuis trois ou quatre ans déjà. M. le marquis de Pont-Thibaud, d'une bonne noblesse de Bretagne, avait été, dans sa jeunesse, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Louis XVIII. Mêlé plus tard à la politique de la Restauration et du gouvernement qui lui a succédé, il avait figuré dans diverses cours d'Europe, d'abord en qualité de secrétaire d'ambassade, puis comme chargé d'affaires et ministre plénipotentiaire; il était officier de l'ordre de Saint-Louis et commandeur de la Légion d'honneur.

C'était à peu près tout ce qu'on savait du marquis dans le quartier.

Depuis le jour où M. de Pont-Thibaud s'était installé

dans l'hôtel de la rue Trudon, on ne le voyait que fort rarement. Quelquefois, mais pas toujours, il sortait dans la belle saison et seulement à midi, pour rentrer à trois ou quatre heures.

Dans les occasions où M. de Pont-Thibaud se montrait aux regards curieux des portiers voisins, il était toujours accompagné de sa femme, sur le bras de laquelle il s'appuyait pour monter dans un grand coupé vert, dont l'élégance et la richesse eussent fait l'admiration d'un Anglais.

Aux panneaux de ce coupé brillaient les armes des Pont-Thibaud avec supports, devise et couronne de marquis. Un cocher gros, court, ramassé, poudré à blanc avec deux petits boudins retroussés au-dessus des oreilles, et plus grave qu'un sénateur romain, tenait en bride deux grands chevaux gris pommelé d'une allure magnifique ; un laquais, la main appuyée sur la poignée d'argent de la portière, attendait l'arrivée de ses maîtres, immobile comme une statue et sérieux comme un député. Quelquefois, lorsque le marquis allait au bois ou dans quelque maison de plaisance des environs de Paris, il se faisait suivre par un petit groom, haut de quatre pieds, qui pouvait avoir une quinzaine d'années et qui était bien le plus méchant vaurien du quartier.

La livrée de M. de Pont-Thibaud était verte et blanche comme son écu, qui portait de sinople aux trois merlettes d'argent, deux et un. Les bas de soie blancs, les souliers à boucles, la cravate de mousseline,

les boutons de métal aux armes du marquis, relevaient la fraîcheur de cette livrée taillée à la française; la culotte était en peluche, ainsi que le gilet à basque, échancré et serré seulement à la taille par trois boutons d'argent.

Le groom avait le costume que la fashion d'outre Manche a importé en France : la redingote courte, les bottes à revers, la culotte de peau de daim et le chapeau avec cocarde. Entre tous les domestiques qui composaient la maison de M. de Pont-Thibaud, laquais, palefreniers, valets de pied, maître d'hôtel et cocher, ceux de l'office, de l'écurie et de l'antichambre, ce groom était le seul auquel le marquis parlât quelquefois, en dehors du service et des ordres qu'il avait à donner. C'était le seul aussi qui se permît de rire et de jaser tout à son aise et bruyamment. Impertinent comme un Pierrot, souple comme une anguille, gourmand comme une perruche, menteur comme une courtisane, ce groom, qui était au service du marquis depuis trois ou quatre ans déjà, semblait l'amuser par son babil et se faisait pardonner les défauts dont il était pétri, à force d'audace et d'espièglerie.

A cette exception près, la livrée de M. de Pont-Thibaud gardait en présence de son maître un silence profond et, en toute circonstance, une réserve et une gravité qui eussent fait honneur à la maison d'un vieux grand d'Espagne. Le marquis ne réprimandait jamais; mais, pour un mot, on était impitoyablement chassé. D'ailleurs, juste autant que sévère, il payait en grand

seigneur, n'abandonnait jamais ceux de ses gens qui tombaient malades, et récompensait aussi rapidement qu'il punissait.

Un vieux valet de chambre appelé François, gouvernait la maison du marquis. Intendant, majordome, maître d'hôtel, François était tout cela à la fois. Il portait perpétuellement un costume tout noir, sauf la cravate, qui était blanche. Ce vieux brave homme, triste, sombre, morose et taciturne comme un héron pêchant au bord d'un lac, semblait, comme le disait le groom, porter le deuil de sa jeunesse.

Ce qu'on voyait des appartements de M. de Pont-Thibaud par les fenêtres des maisons voisines, indiquait un grand luxe et une grande magnificence dans les habitudes de la vie privée. Cette fortune que prouvaient assez la richesse et le nombre des équipages, jointe à l'excellente tenue de la maison, inspirait un véritable respect aux habitants de la rue Trudon.

On sentait que le marquis gouvernait sa maison comme M. le duc de Saint-Simon avait écrit ses mémoires, sérieusement et dignement.

Aux fêtes consacrées par l'Église, et quelque temps qu'il fît, M. de Pont-Thibaud, accompagné de sa femme, se rendait à Saint-Louis-d'Antin, et assistait aux offices. Dans la belle saison, et presque tous les jours, on le voyait dans son jardin prendre l'air sur un banc ou se promener au bras de madame de Pont-Thibaud, qui jamais ne se montrait dans la rue ou dans le jardin, sans son mari.

Madame la marquise, comme on l'appelait du bout de la rue Trudon à l'extrémité de la rue Boudreau, était une femme de taille moyenne, d'une exquise distinction, svelte, gracieuse et que l'élancement de sa taille faisait paraître plus grande qu'elle ne l'était en réalité. Elle avait dû être belle autant qu'en pouvaient juger ceux qui l'avaient entrevue lorsqu'elle aidait son mari à monter dans le coupé vert ; presque toujours vêtue de noir et d'une grande simplicité, madame de Pont-Thibaud donnait à tout ce qu'elle portait, un admirable cachet d'élégance. Seule, à pied, dans la rue, voilée, et chastement couverte d'un grand cachemire, elle eût obligé tous les passants à se retourner, tant elle avait de grâce aristocratique et de décence dans la démarche. Son pied effleurait la terre comme le pied de Diane ; on aurait cru qu'une force invisible la soutenait, et, comme le disait un poëte qui l'avait surprise errant parmi les arbres du jardin, elle ne marchait pas, elle passait.

Quant au marquis, c'était un homme très-grand, très-maigre, très-sec, éternellement emmaillotté dans une douillette de soie puce, et coiffé d'un bonnet de soie noire comme les vieux oncles à succession dans les comédies. Il paraissait avoir plus de soixante-quinze ans, bien qu'il n'en eût guère que soixante à soixante-cinq. Son visage avait la couleur et la sécheresse du vieux parchemin. Immobile et plongé dans le coin de son coupé, on l'eût aisément pris pour une momie conservée dans des bandelettes d'aromates, si l'on n'avait rencon-

tré le regard vif et clair de ses yeux jaunes et brillants comme de l'or.

Depuis son arrivée dans l'hôtel de la rue Trudon, M. de Pont-Thibaud n'avait noué de relation avec aucun habitant du quartier; il ne recevait presque personne, si ce n'est, à de longs intervalles, la visite de quelque vieil ami de l'ancienne cour. Le seul hôte assidu de cette maison, qui avait la solennité sinistre du tombeau, était un médecin qui s'y rendait presque tous les jours entre onze heures et midi.

On disait dans le quartier que M. le marquis n'avait pas toujours mené une existence aussi retirée; mais ce qu'on racontait de sa vie passée, avait plutôt l'apparence d'un bruit que le caractère d'une affirmation.

Vers la fin d'octobre, en 1846, on remarqua que le médecin de M. de Pont-Thibaud lui rendait de plus fréquentes visites et marchait chaque jour plus rapidement sur le trottoir de la rue Trudon; le coupé vert n'était pas sorti depuis trois semaines, et, malgré le soin avec lequel les portières, en faisant le ménage des célibataires logés dans les environs, regardaient soir et matin dans le jardin du marquis, on ne le voyait plus, ni lui, ni sa femme.

On en conclut que le vieillard allait trépasser.

On n'avait jamais vu d'enfant dans la maison; on s'attendit à la visite de quelque petit neveu alléché par l'appât d'une belle succession.

Il ne vint personne.

Cependant les visites du médecin devenaient de plus en plus fréquentes, et il marchait dans la rue de plus en plus vite, comme un homme qui a peur d'arriver trop tard.

Un matin, vers la mi-novembre, on vit sortir de l'hôtel le vieux valet de chambre qui était bien la plus sédentaire de toutes les personnes qui l'habitaient. Comme on ne l'apercevait pas une fois par mois hors de cette maison, où il vivait triste et renfrogné, ainsi qu'une tortue dans sa carapace, ce fut un événement dont s'émurent les loges voisines.

Le coupé vert parut en même temps sur le pas de la porte; le valet de chambre s'y jeta, le cocher poudré, et plus grave encore que d'habitude, poussa les chevaux, et l'équipage prit sa course au grand trot par la rue Neuve des Mathurins.

Au bout d'une demi-heure il revint, ébranlant le pavé du bruit de ses roues, et s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Les portiers accoururent sur le trottoir, et virent descendre du coupé un vieux brave homme, auquel le valet de chambre donnait le bras, et que l'un d'eux reconnut pour être le notaire des meilleures familles du quartier de la Chaussée d'Antin.

— Il va mourir... nous aurons un bel enterrement, dit philosophiquement un portier, en humant une prise de tabac.

Le notaire et le valet de chambre passèrent la

porte, qu'on referma sur eux, et montèrent l'escalier.

Le groom était sur le palier du premier étage, fort gravement occupé à épousseter ses bottes du bout de sa houssine. Au bruit que firent le notaire et le valet de chambre, il se pencha sur la rampe.

Et ôtant sa casquette, le petit doigt de la main droite sur la couture du pantalon, la cravache au port d'armé, la tête haute et roide comme une sentinelle, il salua le notaire.

— Bonjour, monsieur le tabellion, dit-il au moment où le vieillard passait devant lui.

Le valet de chambre entraîna le notaire, jeta un regard furieux au groom qui grimaçait comme un singe, souleva une lourde portière de tapisserie, et forçant le notaire à s'asseoir dans une vaste pièce où il le pria de l'attendre un instant, disparut derrière une porte dont les panneaux blancs rehaussés d'or brillaient à l'extrémité du salon.

La pièce dans laquelle le notaire resta seul était haute de plafond, parfaitement carrée, tapissée de damas de soie blanc, et garnie de meubles dorés, dont l'étoffe était pareille à celle des rideaux et de la tenture. On n'y voyait pour tout ornement qu'un masque de marbre blanc, encadré dans un médaillon de velours noir, supendu entre deux fenêtres. Cet objet d'art, le seul qu'on aperçût dans cette vaste pièce, faisait là un étrange effet.

Le notaire ne pouvait en détacher ses regards, lorsque la porte par laquelle le valet de chambre était

sorti, s'ouvrit de nouveau. Il se leva et salua une dame qui s'avançait vers lui.

— Monsieur Dubois, dit-elle rapidement au notaire, M. de Pont-Thibaud se meurt... il vous a fait appeler sans doute pour dicter ses dernières volontés... Si vous avez quelque influence sur son esprit, et, à cette heure suprême, peut-être en aurez-vous, faites, je vous en supplie, qu'il n'oublie pas son fils.

— Mais, madame, répondit le notaire, la loi protége votre fils; M. de Pont-Thibaud peut disposer d'un tiers de sa fortune seulement.

Madame de Pont-Thibaud secoua la tête vivement, et allait répliquer, lorsqu'une voix claire l'interrompit :

— M. Dubois est-il là ? Qu'il entre ! dit cette voix, qui venait de la pièce voisine.

— C'est mon mari; entrez et souvenez-vous de ce que je vous ai dit, souffla madame de Pont-Thibaud dans l'oreille du notaire.

La chambre dans laquelle on introduisit M. Dubois avait vue sur le jardin, dont les grands arbres balançaient leurs branches à demi dépouillées derrière les glaces de trois fenêtres hautes et cintrées. Cette chambre immense était tendue de velours rouge coupé de distance en distance de baguettes de bois noir; de grandes portières et de grands rideaux passés dans des anneaux d'ébène pendaient sur le tapis, où leurs lourdes cassures brillaient d'un éclat sombre aux reflets de la lumière. Un feu vif flambait dans la cheminée de mar-

bre noir, large et profonde, et dont le chambranle luisant supportait une pendule et des vases d'un style sévère en bronze florentin.

En face de la cheminée, et sur un socle de marbre poli, on voyait un buste dont les traits rappelaient ceux du masque encadré dans le médaillon de la première pièce. Cette admirable sculpture, où l'on reconnaissait la manière du plus fameux statuaire de Paris, et dont l'éclatante blancheur était repoussée par le fond rouge de la tenture, saisissait d'emblée le regard. Elle représentait une tête de jeune homme d'une expression charmante et d'une grande pureté de lignes.

A l'un des angles de la chambre, du côté de la cheminée, se trouvait le lit de M. de Pont-Thibaud.

Le vieillard était à demi couché, la tête et les épaules appuyées sur des carreaux empilés; une de ses mains reposait entre celles du médecin qui, assis au chevet du lit, semblait tâter le pouls du malade.

Le visage du marquis avait les teintes jaunes du vieil ivoire, avec une incroyable multitude de rides qui donnaient à ses joues et à son front l'apparence d'une pomme de reinette; il avait autour de la tête un bonnet de soie noire, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux blancs, tombant sur les oreilles. La main droite, étendue sur la courte-pointe de soie rouge, et couverte de grosses veines entrelacées, jouait avec une tabatière d'or, et montrait assez à quel point de maigreur M. de Pont-Thibaud en était arrivé. La manche de la chemise, fermée au poignet, flottait autour de son bras.

Madame de Pont-Thibaud s'appuya contre une des colonnes du lit qui était en bois d'ébène et sculpté comme au temps de la Renaissance, tendis que M. Dubois s'arrêtait à quelques pas du malade.

— Ah ! vous voilà, mon cher monsieur Dubois, dit le marquis de sa voix claire qui sonnait comme le timbre d'une vieille pendule ; il me semblait bien avoir reconnu votre voix !... Asseyez-vous, je vous prie ; je suis à vous dans un instant.

Puis, reportant ses yeux brillants comme ceux des chats, sur le médecin, il reprit :

— Prenez votre temps, docteur, et pesez bien tous les symptômes... s'il fallait m'ausculter encore, ne vous gênez pas.

Et renversant sa tête sur l'oreiller, le vieillard se mit à tambouriner du bout des doigts sur le couvercle de sa tabatière.

M. Dubois s'était assis dans une ganache au pied du lit, roulant sa canne entre ses mains. Madame de Pont-Thibaud, l'avant-bras sur la colonne et le front incliné sur ce bras, tandis que l'autre pendait mollement le long du corps, était à demi courbée comme la branche d'un saule. Sa pose abandonnée et l'affaissement de tout son corps indiquaient un si profond abattement que M. Dubois en fut frappé.

Il regarda plus attentivement madame de Pont-Thibaud, et fut épouvanté de la pâleur livide de ses traits. Le feu de la fièvre brûlait dans ses yeux, rougis autour des paupières et encadrés d'un cercle brun ; ses

lèvres décolorées, ses joues creuses, la blancheur plombée de son front, l'aridité des contours marbrés de teintes bleuâtres, donnaient à son visage le caractère ascétique et désolé de ces têtes de saintes qu'on doit à l'école espagnole : il semblait qu'on vît le reflet pourpre du rideau au travers de sa main fluette et blême.

Les yeux de madame de Pont-Thibaud étaient à demi clos et fixes comme ceux d'une personne qu'une pensée profonde absorbe entièrement. Le vieillard regardait le plafond où se jouait un rayon d'or réfléchi par les chenets de cuivre ; le vieux valet de chambre, debout à l'extrémité de l'appartement, se tenait immobile et taciturne comme une statue du dieu Pan ; le docteur passait sa main sur la poitrine osseuse du marquis et semblait mesurer le nombre et la force des pulsations du cœur. On n'entendait pas d'autre bruit que le claquement sec et cadencé des ongles du malade frappant sur le couvercle de sa tabatière.

M. Dubois profita de ce silence profond pour examiner plus attentivement la pièce dans laquelle il se trouvait. Elle était d'une magnificence extrême, unie à une grande sévérité dans le choix de la décoration.

Aux encoignures, quelques beaux vases antiques, des bronzes et des marbres d'un excellent goût ; audessus du buste, qui faisait face à la cheminée, un trophée d'armes, des fusils, des pistolets, des couteaux de chasse admirablement travaillés et surmontés de trois têtes de loup qui saillaient du mur ; sur les panneaux,

entre les trois fenêtres, deux très-beaux portraits en pied dans des cadres d'ébène. L'un de ces portraits reproduisait l'image du jeune homme deux fois taillée dans la pierre; l'autre représentait madame de Pont-Thibaud à vingt ans. Puis sous ces portraits, signés de l'un des maîtres de l'art moderne, et sur des consoles de bois sculpté, d'énormes candélabres supportés par des faunes et des satyres.

Un tapis, à dessins rouges et noirs, en harmonie avec la décoration de cette vaste chambre, couvrait le parquet.

Après quelques minutes de silence, et lorsque le docteur eut cessé de promener ses doigts sur la poitrine du vieillard, M. de Pont-Thibaud tourna sa tête sur l'oreiller.

— A présent, docteur, lui dit-il, la main sur la conscience et l'œil sur votre montre, dites-moi combien j'ai encore de temps à vivre.

Et comme le médecin hésitait à répondre :

— Vous savez, reprit-il, que je ne manque pas d'un certain courage, ainsi parlez hardiment... Aussi bien, et quoi qu'il arrive, ne puis-je pas aller bien loin.

— Monsieur le marquis, répondit le docteur, si les déductions de la science ne me trompent pas, vous pouvez vivre encore deux jours. Cependant...

—Vous n'en répondriez pas ? interrompit le malade.

— Cependant, continua le médecin, si vous avez des dispositions à prendre, la prudence veut que vous les preniez avant demain.

— Ai-je jusqu'à demain?

— Oui, certainement.

— C'est bien, docteur... Vous avez, je crois, épuisé sur moi toutes les ressources de votre vieille expérience?

Le médecin s'inclina sans répondre.

— Ne revenez donc plus que pour me dire adieu, à moins qu'il ne vous plaise d'en finir tout de suite.

— Non, monsieur le marquis; la nature a des ressources qui étonnent la science... Si vous le permettez, je reviendrai ce soir.

— Revenez donc, puisque vous croyez aux miracles.

Après que le médecin se fut retiré, M. de Pont-Thibaud fit signe au notaire de s'approcher.

— Pardonnez-moi, mon cher monsieur Dubois, lui dit-il avec un geste de grand seigneur, mais j'ai peu de force, et j'ai besoin de la ménager... Vous venez d'entendre vous-même ma condamnation.

Le notaire poussa la ganache auprès du lit.

— J'ai quelques dispositions à prendre, comme l'a fort bien fait observer le docteur, poursuivit le marquis; je vous confie le soin d'apprêter et de recevoir mon testament... ce sera l'affaire de peu d'instants.

— Monsieur le marquis a de la famille, sans doute, dit le notaire, qui se souvenait de la recommandation que lui avait faite madame de Pont-Thibaud.

— Moi?... oh! fort peu... un fils, je crois, et des collatéraux fort éloignés, qui ne songent pas plus à moi que je ne pense à eux.

Madame de Pont-Thibaud, qui, durant l'entretien de

son mari et du médecin, avait à demi soulevé ses paupières, comme une personne qui veut tout entendre sans avoir l'air d'écouter, tressaillit à la question du notaire. Un regard, rapide et brillant comme l'éclair, jaillit de ses yeux subitement ouverts : mais quand elle eut entendu la réponse du marquis, elle pâlit et roula son bras autour de la colonne, comme si elle avait eu peur de tomber.

— Au surplus, reprit le malade, nous parlerons de cela demain tout à notre aise. Les dispositions testamentaires, sur lesquelles j'ai à vous consulter, mon cher monsieur Dubois, exigent que vous ayez une connaissance exacte de mes affaires, et c'est pour vous remettre quelques papiers que j'ai pris la liberté de vous faire appeler.

Le sang-froid du vieillard étourdissait le notaire qui, malgré l'habitude qu'il avait d'assister à des scènes de deuil, n'avait jamais vu mourir personne avec ce grand air.

— Ma chère Antoinette, continua le marquis en s'adressant à madame de Pont-Thibaud, veuillez, je vous prie, prendre là, dans cette coupe, la clef du petit coffre d'ébène ; vous trouverez dans le premier tiroir un registre en maroquin noir, et me l'apporterez.

Madame de Pont-Thibaud prit, dans une coupe de jade qu'on voyait sur la cheminée, une clef d'acier, bizarrement travaillée, ouvrit un coffret de la Renaissance, orné de figurines fouillées et sculptées avec un art charmant, et en tira le registre que demandait son mari.

— Voilà, reprit le marquis en le recevant des mains de sa femme, voilà mon grand-livre; il est assez petit, comme vous voyez, mais tout entier écrit de ma propre main ; il vous donnera le résumé clair et net de mes revenus et de mes dépenses, depuis le jour de mon mariage, et le chiffre exact de ma fortune actuelle, avec la note des contrats et des engagements. Emportez-le, mon cher monsieur Dubois, et quand vous l'aurez étudié, ne manquez pas de venir me voir demain, à pareille heure. Vous savez ce que le docteur m'a conseillé.

Le notaire prit le registre, et l'ayant placé sous son bras, se leva.

— Adieu, mon cher monsieur Dubois, ajouta le marquis en saluant le notaire de la main, comme aurait pu faire le roi Charles X lui-même. François, reprit-il en s'adressant au valet de chambre, reconduisez monsieur chez lui.

Le notaire salua profondément M. et madame de Pont-Thibaud, et se retira suivi de François.

M. Dubois avait autrefois connu le marquis ; mais depuis un grand nombre d'années, il l'avait complétement perdu de vue. Cependant le spectacle auquel il venait d'assister, ce qu'il avait entendu, et surtout ce qu'il avait remarqué, avaient, en réveillant des souvenirs mal éteints, vivement excité sa curiosité.

Ce qui le surprenait par-dessus toutes choses, c'était le changement inouï qui s'était opéré en madame de Pont-Thibaud. Comment aurait-il pu reconnaître, dans

cette femme livide et morne, cette Antoinette éclatante de jeunesse et de beauté, qu'il avait vue il y avait quinze ou vingt ans?

— Non, se dit-il en secouant la tête, ce n'est pas là l'œuvre du temps!

Quant à ce fils, pour lequel madame de Pont-Thibaud l'avait supplié d'intercéder auprès du marquis, M. Dubois ne se souvenait pas d'en avoir jamais entendu parler.

Il n'avait jamais vu non plus le jeune homme dont l'image, taillée dans le marbre et peinte sur la toile, était si souvent reproduite dans la maison du marquis.

Le valet de chambre marchait la tête basse derrière M. Dubois. En se retournant, le notaire rencontra son regard, et il lui sembla que ce regard était plein de secrets dont il ne lui serait pas impossible d'obtenir la confidence.

Il pressa le pas et descendit l'escalier aussi rapidement que le lui permettaient ses soixante-cinq ans.

Le groom allait et venait devant la porte, fumant une cigarette de l'air d'un hidalgo.

Il se précipita vers la portière du coupé vert, l'ouvrit et en abattit le marchepied; le notaire passa et, après lui, François, qui avait une peur effroyable que le groom ne jetât une nouvelle impertinence au nez de M. Dubois.

Il lui semblait cependant que Tom avait négligé de se livrer à ses incartades accoutumées, lorsqu'il le vit se planter sur le trottoir comme un héraut d'armes.

— Allez, cocher, allez ! cria-t-il de sa voix la plus stridente, et si vous cassez le notaire, je vous en demande un morceau.

François toussa très-fort, leva la glace et s'agita beaucoup, afin que le notaire ne pût entendre ; mais M. Dubois avait autre chose en tête que les sottises du groom.

— Écoutez, dit-il au valet de chambre, aussitôt que la voiture se mit à rouler, un notaire est un confesseur. Votre maîtresse m'a touché quelques mots de son fils ; mais, pour faire ce qu'elle m'a demandé, j'ai besoin de tout savoir. Vous paraissez au courant des affaires de la maison, contez-moi tout.

Le valet roula les bords de son chapeau entre ses doigts, hésita, poussa de grands soupirs, et, pressé par le notaire, prit enfin son parti.

— Au fait, dit-il, et dans l'intérêt de ma pauvre maîtresse, il vaut mieux que je vous dise ce que j'ai vu.

Et, tout pâle d'émotion, il lui raconta l'histoire du marquis.

II

En 1827, M. le marquis de Pont-Thibaud, alors chargé d'affaires du roi de France auprès du grand-duc de Bade, épousa, durant un congé qui le ramenait à Paris pour quelques mois, mademoiselle de Mareuil, d'une

bonne famille de la Marche, peu riche, mais très-considérée.

Mademoiselle de Mareuil avait à cette époque dix-sept ans, et M. de Pont-Thibaud quarante-six. L'éclat de cette alliance, qui donnait, à la fois, à leur fille une grande fortune et une grande position, fit passer M. et madame de Mareuil sur la différence d'âge. Le mariage fut célébré à Saint-Thomas d'Aquin, paroisse de la fiancée, et, immédiatement après, les deux époux partirent pour l'Allemagne.

Antoinette avait le caractère le mieux fait qui se pût rencontrer, ou, pour mieux dire, elle n'avait pas de caractère. Simple, naturelle et gaie comme un enfant, on voyait au fond de sa pensée comme au fond d'une eau limpide. Elle se plia à tout ce que son mari voulut, comme se plie une branche de sureau sous la main d'un passant; elle ne désirait rien en dehors de sa maison.

M. et madame de Mareuil moururent en remerciant Dieu, qui leur avait permis de voir le bonheur de leur fille.

Quant à M. de Pont-Thibaud, il adorait sa femme. C'était son dernier amour, et l'on sait que ces amours s'emparent du cœur avec une irrésistible violence. Antoinette résumait toutes les pensées de son mari : c'était sa joie et son ambition; il en était fier comme un artiste de son chef-d'œuvre. Cette passion s'accrut avec le temps : c'était comme un fluide qui coulait dans ses veines avec son sang.

M. de Pont-Thibaud avait dans l'esprit une grande souplesse, unie à une grande fermeté. C'était un de ces hommes qui ne reculent jamais devant les circonstances, pour si graves qu'elles soient, et les acceptent telles qu'elles se présentent. Ses amis lui reprochaient un fond inépuisable de causticité; mais la droiture de son caractère ramenait ceux que son humeur sarcastique éloignait. Du reste, résolu, loyal, discret et sûr, M. de Pont-Thibaud était entier dans ses affections comme dans ses inimitiés.

Un jour, à Bade, durant la saison des eaux, M. de Pont-Thibaud trouva dans un bouquet, sur la toilette de sa femme, un billet sans signature; dès les premières lignes, un nuage rouge passa devant ses yeux; il se leva comme un homme qui vient de sentir la morsure d'un serpent.

Sa femme sommeillait sur une causeuse. M. de Pont-Thibaud attendit qu'elle se réveillât; son cœur battait à rompre sa poitrine; il s'assit, but un grand verre d'eau, et, à force de volonté, se rendit maître de son émotion.

— Si Antoinette m'a trompé, se dit-il, je la tue.

Antoinette ouvrit les yeux et sourit.

Il était un peu tard; il fallait songer à s'habiller pour un bal que le grand-duc donnait dans sa résidence d'été; Antoinette courut à sa toilette, où sa femme de chambre avait apprêté des dentelles, des rubans, des bijoux.

Le bouquet était au beau milieu de la toilette.

— Est-ce vous, mon ami, qui avez apporté ce bouquet? dit-elle en le ramassant.

— Oui, répondit le marquis.

— Ah! mon ami, vous savez que je n'aime que les roses blanches; pourquoi me donnez-vous des roses rouges?

Et, d'un air boudeur, elle repoussa le bouquet sur la toilette.

M. de Pont-Thibaud prit Antoinette par la taille et l'attira vers lui : ses yeux étaient humides, et il l'embrassa avec un élan de tendresse où la reconnaissance se mêlait à la passion.

Il ne dit rien à Antoinette de ce qu'il avait découvert, afin de ne pas troubler la pureté virginale de cette âme, que l'ombre même du mal n'avait jamais ternie; mais, après le bal et quand il fut seul, M. de Pont-Thibaud prit François à part et lui recommanda la plus active surveillance à l'extérieur et à l'intérieur de l'hôtel.

François, qui était Breton comme son maître, et qui l'aimait, s'employa si bien, qu'il mit la main sur une marchande de fleurs, au moment où, sous prétexte de débiter sa marchandise, elle remettait un nouveau bouquet pour madame de Pont-Thibaud.

Prise sur le fait, la petite marchande n'osa nier et nomma l'Adonis allemand qui en voulait aux divinités parisiennes. C'était un lieutenant aux chevau-légers du grand-duc.

Le jour même, le marquis se rendit chez le lieutenant, et après l'avoir prié de donner des ordres pour

qu'ils ne fussent pas interrompus, il tira de sa poche les billets trouvés dans les deux bouquets.

— Les reconnaissez-vous ? dit-il à l'officier.

— Parfaitement, répondit le Badois, qui était un homme de cœur.

Le marquis s'inclina.

— Voilà une franchise qui nous met fort à l'aise l'un et l'autre, reprit-il ; vous faites la cour à ma femme : c'est votre droit ; le mien est de la défendre.

— Sans doute.

— Si madame de Pont-Thibaud avait lu votre lettre... je vous aurais envoyé mes témoins ; si elle y avait répondu... je l'aurais tuée.

— Voilà qui est bien castillan pour un Français !

— La diplomatie m'a fait cosmopolite.

Ce fut au tour du Badois à s'incliner.

— Mais cette même diplomatie, poursuivit le marquis, m'a enseigné à ne rien précipiter ; dans les affaires de ce monde, le plus souvent, le congrès suit la bataille. Vous plairait-il qu'il la précédât, cette fois ?

— Vous avez la présidence, dit le chevau-léger, ordonnez.

— Va donc pour le congrès... la bataille viendra plus tard, si besoin est.

— Soit.

— Il est, dit-on, fort ridicule d'aimer sa femme ; je pousse ce ridicule au suprême degré.

— Je le comprends, monsieur.

— Trop, peut-être.

— Qui sait ! fit le Badois que le sang-froid du chargé d'affaires étonnait un peu.

— Oh ! ne cherchez pas à dissimuler !... c'est un négociateur qui vous parle.

— C'est qu'en vérité je n'en sais rien moi-même.

— Cependant, monsieur, il faut bien que je le sache.

— Il est un moyen clair de s'en assurer.

— Lequel ?

— Attendez.

— Merci, monsieur ! s'écria le marquis de l'air qu'aurait eu M. le duc de Richelieu, en pareille circonstance. Un autre moyen me paraît tout aussi efficace et moins dangereux.

— Voyons le moyen.

— Renoncez tout de suite à vos prétentions... Si vous aimiez madame de Pont-Thibaud comme je l'aime, l'un de nous aurait la gorge coupée avant ce soir... Ce coup d'épée ferait trois malheureux... ma femme, vous et moi. J'y perdrais la vie peut-être, vous y perdriez votre carrière, assurément. Au dix-neuvième siècle, et pour un caprice, c'est bien léger.

Le grand air du marquis et sa façon de présenter les choses, avaient plu à l'officier badois. Il sourit, et ne put s'empêcher d'incliner sa tête en signe d'assentiment.

— Vous portez l'épaulette, monsieur, ajouta le diplomate, donnez-moi votre parole que vous oublierez cette fantaisie, et ma maison vous sera ouverte.

La loyauté de M. de Pont-Thibaud séduisit l'Allemand; il tendit la main au mari, et jura tout ce qu'il voulut.

Quatre ou cinq mois après cet événement, qui peut donner la mesure du caractère de M. de Pont-Thibaud, il se rendit à Paris avec sa femme; la révolution de juillet l'y surprit au moment où il était question de l'envoyer en Toscane; le marquis, afin de n'être pas destitué, fit parvenir sa démission au nouveau gouvernement, et se retira en Bretagne, dans une terre qu'il avait à quatre ou cinq lieues de Rennes.

L'aspect de cette terre un peu sauvage et du vieux château, bâti au milieu des forêts, comme le château de la Belle-au-Bois-Dormant, effraya d'abord Antoinette; mais, après que le marquis l'eut habituée à courir à cheval parmi les landes et les clairières, l'âme de madame de Pont-Thibaud s'ouvrit aux beautés mélancoliques de ces paysages bretons. Elle en sentit la douceur et la sérénité, et s'accoutuma bientôt à la pensée d'y passer huit ou neuf mois de l'année, comme c'était le désir de son mari.

Sur ces entrefaites, M. de Pont-Thibaud fut contraint de partir pour l'Amérique, où l'appelait une succession assez importante, mais embrouillée. Quelque douleur qu'il éprouvât de se séparer de sa femme, il ne voulut pas l'emmener avec lui dans la crainte des dangers d'un si long voyage, et il partit aussitôt dans l'espoir de revenir promptement.

Madame de Pont-Thibaud resta au château en com-

pagnie d'une sœur aînée du marquis, veuve et sans enfants, qui était bien la meilleure personne qui se pût voir dans toute la Bretagne. Elle n'appelait jamais Antoinette autrement que du nom de fille, et la traitait en conséquence.

Le goût dominant de la sœur de M. de Pont-Thibaud, de madame de Saint-Avril, était de préparer des confitures, en quoi elle excellait; en dehors de cela, elle était de l'opinion de ceux qu'elle aimait.

Un certain soir que ces dames étaient seules au château, il leur arriva la visite d'un jeune homme au cou duquel madame de Saint-Avril sauta. Après qu'elle l'eut embrassé quatre ou cinq fois, elle le présenta à madame de Pont-Thibaud.

— Embrasse-le, ma fille, c'est ton cousin, Ludovic d'Herblay, dit-elle en poussant le jeune homme.

Antoinette rougit très-fort, et Ludovic effleura les joues de sa cousine du bout des lèvres.

Cette présentation n'était peut-être pas dans les règles du monde, mais la joie étourdissait la bonne dame. Dieu lui avait sans doute refusé des enfants pour qu'elle répandît son bon cœur sur tout le monde.

M. d'Herblay apprit aux deux dames qu'il avait quitté l'Afrique en congé de convalescence; depuis la conquête d'Alger, la fièvre le dévorait, et, malgré tout le désir qu'il avait de faire son chemin, il avait dû quitter le régiment. Il souffrait un peu de la poitrine, affection que les médecins attribuaient aux fatigues du service, et que l'air natal devait dissiper.

Le jeune capitaine servait dans l'arme de l'artillerie; il s'était fort distingué à la bataille de Staoueli et à la prise du fort de l'Empereur, ce qui lui avait valu la croix et la double épaulette. Malgré sa bravoure proclamée par toute l'armée, Ludovic était d'une excessive timidité dans le monde, auprès des femmes surtout. Il avait le caractère sentimental, l'esprit un peu romanesque et l'humeur naturellement mélancolique. Au feu, c'était un lion; dans un bal, c'était une pensionnaire.

Cette timidité, que trahissait une extrême réserve, plut à madame de Pont-Thibaud, qui eût été fort effarouchée si elle avait rencontré un de ces militaires superbes, fougueux et triomphants, comme on en voit dans les vaudevilles du Gymnase; il l'intéressa par les souffrances dont elle reconnaissait les traces sur le visage pâle du jeune officier, et le dîner, où madame de Saint-Avril retint M. d'Herblay, n'était pas terminé, qu'Antoinette éprouvait déjà une vive sympathie pour son cousin.

Ludovic était le fils unique d'une sœur cadette de madame de Saint-Avril et du marquis de Pont-Thibaud, mais d'un autre lit. A proprement parler, Antoinette était sa tante, mais elle était d'un âge à passer plutôt pour sa cousine, et elle ne l'appelait jamais « *mon neveu* » qu'en riant.

Ce beau neveu, blond, doux et timide comme une jeune fille, avait de grands yeux noirs, des moustaches pointues, un front large, le nez finement coupé,

des sourcils fermes et droits, et dans la physionomie une expression fière et charmante qui plaisait au premier coup d'œil. Il habitait Rennes, mais sa tante l'obligea à s'établir au château, au moins pour quelque temps.

Entre trois personnes dont l'une est comme la mère des deux autres l'intimité ne tarde pas à naître. Antoinette trouvait un charme singulier à soigner son cousin qui toussait un peu, à le gronder quand il s'exposait à l'humidité ou au froid, à simuler d'enfantines colères pour le contraindre à lui obéir; elle se plaisait à lui faire les honneurs du château, à lui en montrer tous les environs et à jouer auprès de ce bel officier, si tendre et si brave, le rôle d'une amie qui veut à toute force lui faire la vie heureuse.

Sincère et confiante comme elle l'était, Antoinette ne manqua pas d'écrire à son mari la rencontre qu'elle avait faite, et la douce intimité qui s'en était suivie; elle lui marquait comment la santé de Ludovic était revenue petit à petit, grâce à ses soins vigilants, et quelle paisible existence elle menait depuis qu'un cousin lui était arrivé. Elle parla d'abord très-souvent de son cousin, puis elle en parla moins, et bientôt elle se surprit à n'en pouvoir plus parler du tout.

Antoinette s'en étonna, mais sans pouvoir en deviner la cause.

C'est que déjà ils s'aimaient sans se l'être jamais avoué.

Leur jeunesse et leur isolement furent leur crime. Leur cœur n'en conçut même pas la pensée.

Le jour où ils comprirent qu'ils s'aimaient, il était trop tard pour que Ludovic pût fuir Antoinette, et pour qu'Antoinette le voulût.

C'était un soir du mois de mai. Ludovic avait été roulé par un cheval qui s'était abattu sous lui. Dans sa chute, la poitrine avait porté contre une pierre ; quand on le ramena au château, il toussait violemment, et le sang lui venait à la bouche. Un médecin fut appelé de Rennes, pansa la contusion et recommanda le plus grand repos.

Après que tout le monde se fut retiré, Antoinette ne put résister à l'inquiétude qui s'était emparée d'elle ; Ludovic n'avait jamais consenti à ce que quelqu'un passât la nuit dans sa chambre ; sa cousine le savait, elle s'imagina qu'il souffrait peut-être, et qu'il avait besoin de secours. On sait quelle force acquièrent sur des imaginations exaltées certaines pensées qui naissent dans la solitude. Antoinette prit un bougeoir, et se glissa vers l'appartement de Ludovic ; son impatience et sa crainte s'augmentaient en marchant. Elle arriva, tout oppressée, à la porte de la chambre où le blessé reposait. Il lui sembla l'entendre, et, poussée par un élan irréfléchi, elle ouvrit cette porte et entra. Ludovic était assis devant une table, penché sur un papier.

Antoinette se trouva fort embarrassée : si elle prenait le parti de s'éloigner, il pouvait l'entendre et se retourner ; le plus simple était d'aller au-devant de ses

questions, et de lui expliquer le motif d'une visite aussi bizarre : la curiosité l'engageait d'ailleurs à voir ce que faisait Ludovic à une pareille heure de la nuit. Elle s'avança doucement, inclina sa tête par-dessus l'épaule du blessé, et reconnut son portrait, à elle, qu'il achevait de souvenir. Le soin qu'il apportait à ce dessin, absorbait toute l'attention de Ludovic. Mais une exclamation qu'Antoinette ne put maîtriser, le fit tressaillir. Il se retourna brusquement, vit sa cousine, et rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Antoinette, plus pâle que son peignoir blanc, se tenait immobile devant lui, les yeux baissés.

La surprise, une émotion violente, mille sensations confuses la troublèrent jusqu'au fond du cœur ; le bougeoir s'échappa de ses mains tremblantes, ses lèvres devinrent tout d'un coup blanches, et si Ludovic ne l'avait soutenue dans ses bras, elle serait tombée.

Il la porta dans un grand fauteuil, se mit à ses genoux, et, sans penser à ce qu'il faisait, il s'empara des mains d'Antoinette et les couvrit de baisers en l'appelant des noms les plus doux.

Antoinette ouvrit les yeux, écouta ce doux langage comme on écoute une voix dans un rêve, s'inclina lentement vers Ludovic, posa son front sur l'épaule de son ami, et fondit en larmes.

Leurs cœurs venaient de s'ouvrir.

Cependant M. de Pont-Thibaud avait reçu les lettres dans lesquelles Antoinette s'épanchait si naïvement.

L'explosion d'un sentiment nouveau dans une âme si jeune, l'effraya ; il pressa ses affaires le plus qu'il put, partit pour New-York avant même de les avoir terminées, prit passage sur un paquebot, et mit à la voile pour la France au moment où les lettres d'Antoinette cessaient tout à fait de parler de M. d'Herblay.

M. de Pont-Thibaud débarqua au Havre, monta en chaise de poste, et courut vers Rennes sans écrire, et avant que sa femme pût supposer qu'il avait quitté l'Amérique.

A son arrivée, il ne trouva au château que madame de Saint-Avril.

Madame de Saint-Avril n'avait rien vu, rien compris. Elle reçut son frère les bras ouverts, et lui dit qu'Antoinette était dans le parc avec Ludovic.

M. de Pont-Thibaud descendit à l'écurie et se fit seller un cheval.

— Parbleu ! dit-il, je vais les rejoindre. Ma visite les surprendra peut-être.

— Elle les ravira, répondit la bonte tante.

M. de Pont-Thibaud sauta en selle et partit à fond de train. On ne devinait son émotion qu'au tremblement de ses lèvres.

Un valet d'écurie lui avait appris de quel côté madame de Pont-Thibaud s'était dirigée pour attendre M. d'Herblay, qui était allé en visite chez un voisin. Il y courut.

Au bout d'un quart d'heure il aperçut sa femme

seule, assise au bout d'une avenue et lui tournant le dos. Il joua de l'éperon et précipita sa course.

L'avenue était pleine d'une herbe épaisse qui étouffait le bruit du galop.

Il n'était plus qu'à cinquante pas du carrefour où madame de Pont-Thibaud attendait le retour de M. d'Herblay, lorsqu'elle se retourna vivement.

Un cavalier venait sur elle bride abattue et trop penché sur l'encolure du cheval pour qu'elle pût distinguer ses traits.

— Ludovic ! dit-elle.

M. de Pont-Thibaud arrêta court son cheval et leva la tête.

Antoinette poussa un cri déchirant.

Plus pâle qu'une morte et les yeux effarés, elle regardait son mari.

Le cœur de M. de Pont-Thibaud sauta dans sa poitrine à ce cri ; une expression si terrible se peignit sur son visage, qu'Antoinette, glacée d'épouvante, joignit les mains.

— Mon Dieu! dit-elle d'une voix suppliante, ayez pitié de moi !

M. de Pont-Thibaud prit violemment sa femme par le bras.

— Prenez garde, madame, s'écria-t-il ; si mes gens vous voyaient, ils pourraient croire que vous êtes coupable !

Antoinette eut froid dans le cœur. Il lui sembla qu'elle n'avait jamais vu, jamais entendu son mari.

C'était un homme inconnu, mais terrible, qu'elle avait devant les yeux.

M. de Pont-Thibaud descendit de cheval, et marcha du côté du château; Antoinette le suivit, obéissant à une impulsion machinale, et plus morne qu'un automate.

Au moment d'arriver, il posa la main sur le bras de sa femme.

— Madame, lui dit-il, vous allez me donner le bras et vous efforcer de sourire, dussiez-vous en mourir.

— Oui, monsieur, répondit Antoinette, qui dans ce moment n'eût pas hésité à se jeter dans un gouffre, si son mari le lui avait indiqué du doigt.

Le marquis jeta la bride de son cheval à un palefrenier, aida sa femme à monter le perron, et la conduisit au salon, où madame de Saint-Avril les attendait.

— Antoinette a été un peu surprise de me voir, dit-il en entrant; voyez comme elle est pâle!

— Pauvre chère fille!... quelle émotion vous lui avez occasionnée... elle en est encore toute tremblante!... s'écria la bonne dame.

— Il est certain que je suis arrivé un peu comme une bombe... c'est imprudent.

— Sans doute, répondit naïvement madame de Saint-Avril.

Antoinette s'étonnait qu'on pût souffrir autant sans mourir.

M. d'Herblay arriva sur ces entrefaites. Il avait été

informé par un domestique de la présence de M. de Pont-Thibaud, dont le retour subit ne laissait pas de l'étonner beaucoup, et de l'inquiéter un peu.

Le marquis lui fit un excellent accueil; Antoinette, que le calme de son mari épouvantait plus que ne l'aurait fait l'explosion de sa colère, prétexta un grand mal de tête et se retira dans son appartement.

L'aisance et la gaieté de M. de Pont-Thibaud dissipèrent l'inquiétude de M. d'Herblay; il répondit du mieux qu'il put à ses prévenances, si bien que madame de Saint-Avril ne vit rien des secrets tourments qui consumaient les trois personnes qu'elle aimait le plus au monde.

Quand M. de Pont-Thibaud rejoignit sa femme, il la trouva presque morte sur un canapé où elle s'était jetée les mains sur sa bouche pour étouffer ses sanglots. Elle se dressa subitement à la vue de son mari, comme un mannequin mû par un ressort.

M. de Pont-Thibaud passa devant elle en la saluant, poussa la porte d'un cabinet vitré, prit une robe de chambre et s'en vêtit.

— Mon Dieu, ma chère amie, qu'il fait froid chez vous! dit-il ; si nous faisions un peu de feu, qu'en pensez-vous?

Il tira le cordon d'une sonnette; François entra.

— Monsieur le marquis a sonné? dit-il.

— Faites-nous du feu et dépêchez, il fait un froid de loup, dans mon cher pays.

Antoinette hasarda un regard vers son mari. M. de Pont-Thibaud marchait en se frottant les mains. En apparence il était calme; mais sa voix avait un accent auquel Antoinette ne se méprit pas; ce son clair et métallique retentissait dans son cœur et y produisait l'effet d'un petit marteau qui aurait frappé sur les fibres les plus sensibles de tout son être.

Après que le feu eut été allumé, M. de Pont-Thibaud approcha deux fauteuils de la cheminée; il en prit un et fit signe à sa femme de s'asseoir dans l'autre.

Antoinette obéit.

— J'ai été un peu brusque tout à l'heure, lui dit-il, vous ne m'en voudrez pas, j'espère... J'ai toujours eu le sang très-vif. En somme, ce qui m'arrive, était à peu près inévitable... Ne vous ai-je pas tendrement aimée, et n'ai-je pas mis tout en œuvre pour vous rendre heureuse? Ces dévouements reçoivent toujours leur récompense. Quant à Ludovic, c'était pour moi plus qu'un parent, c'était un ami... Vous comprenez. Je me suis fié à l'honneur d'une femme, à la sainteté de la foi jurée, au respect du passé, à tous les sentiments honnêtes et bons. Ils se sont brisés comme ces roseaux fragiles dont parle l'Ecriture, et dont les éclats déchirent la main qui se confie à leur force... C'était dans l'ordre... Passons...

Pendant ce discours, Antoinette sentait son sang se figer dans ses veines; elle eût préféré des coups de poignard à ces paroles qui tombaient lentement sur son cœur comme des gouttes de plomb fondu.

— Autrefois, poursuivit M. de Pont-Thibaud, je vous eusse tuée, peut-être; mais l'âge vient sans qu'on y pense, et la sagesse le suit. J'ai fait beaucoup de réflexions durant ce voyage où je m'occupais de vous. Il m'a paru que le plus simple était de prendre le temps comme il vient, et les femmes, — la sienne surtout, — comme elles sont.

Madame de Pont-Thibaud tressaillit de la tête aux pieds.

— Il n'y a donc, reprit-il, qu'à nous efforcer d'écarter le scandale et le ridicule... le reste n'est rien.

Antoinette se couvrit le visage de ses mains.

— Monsieur, s'écria-t-elle, j'étais décidée à tout supporter... mais je préfère la mort à cet avilissement... je suis mère...

— Mère! répéta le marquis d'une voix tonnante.

— Oui! Ainsi, tuez-moi tout de suite, moi et mon enfant!

M. de Pont-Thibaud se leva, comme un tigre. Antoinette crut que sa dernière heure était venue, et tomba à genoux.

Il y eut un instant de silence effrayant; après quoi le marquis se pencha vers sa femme et la souleva par le bras Ses doigts étaient plus froids que le marbre.

— Parodnnez-moi, madame, lui dit-il, j'ai failli me conduire en tyran de mélodrame... c'eût été de très-mauvais goût. Il me répugne fort de vous contrarier en quoi que ce soit; mais vraiment je n'ai pas la moindre envie de vous assassiner. Ainsi, rasseyez-vous, s'il

vous plaît, et causons tranquillement comme d'honnêtes gens qui sont en villégiature, et non pas comme des comédiens sur la scène de l'Ambigu.

Antoinette retomba dans son fauteuil, presque folle de désespoir.

— Nous disons donc, madame, que vous êtes mère, continua-t-il; c'est fort bien... c'est un aveu dont je vous remercie et qui me fait sentir plus vivement la nécessité d'éviter tout esclandre. Nous sommes de trop bonne maison pour mêler le public à nos affaires. Ainsi, ma chère amie, pas de bruit.

Là-dessus M. de Pont-Thibaud salua sa femme et se retira.

III

Madame de Pont-Thibaud fit ses prières et recommanda son âme à Dieu, comme une femme qui s'attend à mourir. Un jour se passa, puis un autre, puis un troisième, et le marquis n'ajouta pas un mot à ce qu'il avait dit.

Ludovic continuait à vivre au château entre madame de Saint-Avril, Antoinette et le marquis ; chacun lui faisait bon visage; il était de toutes les promenades, mais jamais il ne trouvait l'occasion de voir madame de Pont-Thibaud seule un instant Le calme qui régnait dans leurs relations de tous les jours, lui fit

mettre sur le compte des remords la pâleur qu'il voyait sur le visage de sa cousine.

Comme toutes les femmes d'un caractère naturellement faible, Antoinette s'assoupissait dans la douleur, comme elle s'était endormie dans la joie. Elle laissait faire le destin et s'abandonnait elle-même comme une épave qui flotte sur les eaux.

Quant à Ludovic, il attendait toujours, pour l'entretenir à l'écart, une circonstance qui ne se présentait jamais.

Le quatrième jour, M. de Pont-Thibaud parla d'une chasse au loup qu'on apprêtait pour le lendemain.

— Je vais chez le garde m'entendre avec lui sur les derniers préparatifs, dit-il; venez-vous avec moi, Ludovic?

Ludovic se leva et suivit le marquis.

Lorsqu'ils furent dans le parc, M. de Pont-Thibaud ralentit sa marche.

— Permettez-moi de commencer, dit-il, par une phrase dont on a beaucoup abusé, mais qui aura cet avantage considérable de préciser nettement la position : je sais tout.

Ludovic pâlit et regarda M. de Pont-Thibaud.

— Oui, tout, répéta celui-ci; j'en avais deviné la moitié, madame de Pont-Thibaud a bien voulu me confesser le reste.

M. d'Herblay comprit qu'il était en face d'une explication.

— Monsieur, dit-il, je vous écoute.

— Je ne vous ferai pas de reproches, reprit le marquis ; entre nous, ils seraient inutiles, sinon ridicules. Vous aimez ou vous croyez aimer ma femme, ce qui revient au même ; mais vous comprenez qu'après la femme il y a le mari.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— Mais, en acceptant la responsabilité tout entière de ma faute, j'espère que madame de Pont-Thibaud...

— Permettez, dit le marquis en interrompant M. d'Herblay, madame de Pont-Thibaud est ma femme, et devant moi nul n'a le droit de s'occuper de ce qui ne concerne qu'elle.

— Cependant...

— Eh ! monsieur, je ne m'appelle pas Barbe-Bleue ! Me croyez-vous d'humeur à ressusciter cette vieille histoire ?

— A ma place, vous chercheriez à protéger celle que vous auriez perdue.

— A ma place, vous exigeriez une réparation, et je l'exige.

M. d'Herblay s'inclina.

— Parlez, monsieur, dit-il.

— Très-bien ! Demain nous chassons le loup ; si nous en profitions pour nous battre ?

— Comme il vous plaira.

— C'est une merveilleuse occasion, et, puisqu'elle vous convient, c'est dit.

— A demain, soit.

— Vous comprenez seulement que ce duel exige quelques précautions.

— Faites comme vous l'entendrez.

— Vous êtes l'homme le plus accommodant que je connaisse. Ainsi, par exemple, nous nous battrons sans témoins.

— Sans témoins ? répéta M. d'Herblay.

— Il le faut bien. Les témoins ont, en général, la manie d'être fort curieux, et vous comprenez que je me soucie médiocrement de publier la cause de notre duel. Il se trouverait des gens pour me mettre en vaudeville, que diable !

— Je connais, à Rennes, des officiers d'artillerie qui consentiraient, sans explications, et sur ma parole que le duel est indispensable, à nous servir de témoins.

— Certainement, mais vos officiers ont des maîtresses... ils parleraient, et des femmes devineraient bien vite la vérité... Tenez, monsieur, accordez-moi une faveur que j'ai bien le droit de vous demander... Battons-nous tête à tête.

— Soit.

— Il importe encore que l'on ne sache pas qu'un duel a eu lieu entre nous.

— Ce sera plus difficile.

— Oui, mais on peut en venir à bout. Il ne s'agit que d'y mettre un peu de bonne volonté. Vous ne tenez pas absolument à l'épée ?

— Pas du tout.

— J'en suis ravi. Si donc le choix des armes vous importe peu, nous prendrons...

— Des pistolets ?

— Non pas, des fusils.

Ludovic regarda M. de Pont-Thibaud pour voir s'il ne plaisantait pas.

— Oui, monsieur, des fusils, continua le marquis très-gravement : nos fusils de chasse, par exemple ; nous tirerons l'un sur l'autre au lieu de tirer sur les loups. Ce genre de duel est fort usité dans les colonies... nous l'importerons en France.

— Va pour le fusil.

— C'est une arme que tout le monde connaît. Nous aurons chacun deux coups à tirer, et il y aura des balles dans les canons... Si nous étions par trop maladroits, nous recommencerions.....

— Jusqu'à ce que l'un de nous restât par terre.

— Je vous remercie d'avoir si bien traduit ma pensée. Mais, pour nous épargner l'ennui de brûler notre poudre aux moineaux, nous ferons feu à vingt-cinq pas ; pour vous, comme pour moi, ce sera plus tôt fait... de l'ennui de moins et du temps gagné, c'est tout bénéfice.

— Vous compterez les pas, monsieur.

— Voilà qui est convenu... il ne s'agit que de causer pour s'entendre. Maintenant, allons chez le garde pour choisir nos places, afin d'être près l'un de l'autre.

M. de Pont-Thibaud et M. d'Herblay arrangèrent les

choses comme ils l'avaient arrêté, et on revint dîner au château.

Le lendemain, dès le jour naissant, les batteurs et les chasseurs se réunirent au château. M. de Pont-Thibaud les reçut son fusil double à la main.

M. d'Herblay descendit presque aussitôt.

Les valets de chiens prirent les meutes en laisse, et l'on partit.

Il avait été décidé qu'on battrait une forêt voisine, dans laquelle une bande de loups s'était montrée.

Chemin faisant, M. de Pont-Thibaud prit à part M. d'Herblay.

— J'ai fait une réflexion cette nuit, dit-il, et je dois vous la communiquer. Vous le savez, la nuit porte conseil.

— Parlez.

— Il faut que la pensée d'une rencontre entre nous ne puisse venir à personne.

— Je ne demande pas mieux ; mais comment vous y prendrez-vous ?

— Oh ! très-aisément. Je vous demanderai seulement un peu de cette complaisance dont vous avez été hier si prodigue.

— Vous savez que je suis prêt à tout.

— C'est un procédé dont je vous suis, en vérité, très-reconnaissant. Nos fusils sont du même calibre, de la même portée ; le mien est de chez Lepage ; le vôtre de chez Lefaucheux ; les armuriers se valent, et je ne

vois en eux que la différence du nom. Voulez-vous que nous troquions?

Ludovic interrogea M. de Pont-Thibaud du regard.

— Vous ne me comprenez pas? reprit celui-ci. C'est pourtant fort simple... Si l'un de nous est tué, moi par la balle de mon fusil, vous par la balle du vôtre, sa mort passera pour un accident. Voyez les journaux, ils sont pleins de ces histoires-là.

M. d'Herblay tendit son fusil à M. de Pont-Thibaud.

— Non, pas encore, se hâta de dire le marquis; il ne faut pas qu'on nous voie faire cet échange. Attendons d'être en place.

On arriva à la forêt, et le garde de M. de Pont-Thibaud, qui avait la direction de la chasse, plaça les tireurs de distance en distance. Les plis du terrain ne leur permettaient pas de se voir; chacun avait une issue de la forêt à garder.

M. d'Herblay avait à sa droite M. de Pont-Thibaud. A sa gauche, François, qu'on savait habile tireur, surveillait un coin du bois où deux sentiers se croisaient.

La veille, en passant dans le parc, François avait surpris l'entretien de son maître et de Ludovic; il venait de les voir causer ensemble tout bas, et le mouvement de M. d'Herblay ne lui avait pas échappé.

Le valet de chambre que la pâleur et la tristesse de madame de Pont-Thibaud étonnaient déjà, en conclut que quelque chose allait se passer entre les deux chasseurs.

Il se glissa derrière un taillis, se coucha dans l'herbe

et attendit. Du lieu où il était, il pouvait tout voir sans être vu.

Le marquis resta quelque temps immobile, le canon de son fusil dans la main gauche, comme un homme à l'affût.

Mais, après que le bruit de la chasse se fut enfoncé dans la forêt, il quitta son poste d'observation et marcha vers M. d'Herblay.

— Je crois que le moment est venu, dit-il. Voyez, nous sommes bien seuls.

Ludovic et le marquis regardèrent de tous côtés, sans voir personne. François était couché dans son taillis, comme un lièvre au gîte.

Les deux chasseurs échangèrent leurs fusils.

— Maintenant, reprit M. de Pont-Thibaud en montrant un coin de la forêt, avançons de ce côté, je vous prie.

Les deux adversaires firent quelques pas dans l'intérieur du bois, et gagnèrent une petite clairière où le marquis s'arrêta.

— L'espace est propre, reprit-il ; voilà un fossé devant lequel vous vous mettrez, et je vois là-bas un gros buisson contre lequel je vais m'établir. N'est-ce pas la distance convenue ?

— Parfaitement.

— Plaçons-nous donc ; aussitôt que nous serons bien en face l'un de l'autre, nous tirerons à volonté.

— Bien.

M. de Pont-Thibaud salua courtoisement son adversaire et jeta son chapeau. Ludovic en fit autant.

Au bout de quelques secondes M. de Pont-Thibaud se tourna.

François souleva sa tête cachée parmi les branches; il vit les deux fusils s'abaisser lentement; son cœur cessa de battre, il aurait voulu crier qu'il ne l'aurait pas pu.

Tout à coup le fusil de Ludovic se releva, et François, de la position qu'il occupait, vit en plein le visage et la poitrine du jeune officier.

— Parbleu ! s'écria M. de Pont-Thibaud, vous avez tort de ne pas tirer, car moi je tire.

Le coup partit aussitôt. M. d'Herblay pirouetta sur lui-même et tomba la face contre terre. Le fusil avait sauté de ses mains.

M. de Pont-Thibaud passa la main sur son front comme un homme qui essuie des gouttes de sueur; François le vit qui regardait rapidement partout autour de lui, puis s'avançant vers le corps de M. d'Herblay, il enfonça le fusil qu'il avait emprunté, dans les broussailles qui garnissaient le revers du fossé, et plaça le canon de manière à ce qu'on pût croire que le chasseur s'était tué en attirant son arme à lui.

Quand tout cet arrangement eut été terminé, le marquis ramassa le fusil que Ludovic avait laissé tomber, et regagna son poste.

Les chiens arrivaient en donnant de la voix; un loup

déboucha de la forêt; M. de Pont-Thibaud l'ajusta et l'étendit roide mort.

François se leva tout tremblant et se dirigea vers le fossé auprès duquel gisait le corps de M. d'Herblay; le pauvre valet de chambre était aussi pâle que le cadavre, et ses genoux fléchissaient sous lui.

Il s'agenouilla par terre et mit la main sur le cœur du jeune officier; le cœur ne battait plus, la balle avait frappé un peu au-dessous du sein droit; un ruisseau de sang vermeil coulait par le trou et mouillait l'herbe. Dans son agonie foudroyante Ludovic avait enfoncé ses doigts dans une motte de gazon.

On battit la forêt quatre ou cinq heures, après quoi on regagna le château, où un grand déjeuner avait été préparé pour les chasseurs.

François regardait quelquefois le marquis à la dérobée; M. de Pont-Thibaud était un peu pâle, mais d'ailleurs tranquille et souriant.

Les victimes de la chasse gisaient sur des brancards: c'étaient trois loups et deux louveteaux.

On allait se mettre à table, lorsqu'un des convives fit remarquer à ses voisins que M. d'Herblay n'était plus avec eux.

— Asseyons-nous, dit le marquis, il ne tardera pas à revenir.

On s'assit, et, le vin aidant, on ne pensa plus au convive absent.

François sortit pour ne pas rencontrer le regard de son maître.

Les déjeuners de chasseurs se prolongent jusqu'au dîner ; on causa beaucoup, on but énormément, et les récits de chasse firent oublier les heures.

Cependant, au dessert, un des convives ayant prononcé le nom de M. d'Herblay, deux ou trois chasseurs regardèrent autour de la table.

— Voilà qui est étrange, dit l'un d'eux, où diable M. d'Herblay est-il donc resté?

— Ma foi, messieurs, dit le marquis, il faut l'aller chercher.

On se leva, et la troupe des chasseurs sortit.

Le soleil touchait à l'horizon au moment où l'on se mit en marche, le bruit de la disparition de M. d'Herblay s'étant répandu, tous les habitants du château voulurent prendre part à l'expédition.

On gagna la forêt, et le garde, qui avait placé lui-même tous les chasseurs, conduisit la troupe au poste qu'avait occupé M. d'Herblay.

On n'y trouva rien qui pût indiquer ce qu'il était devenu.

La pensée d'un accident se présenta à l'esprit de tout le monde. On oublia de rire et chacun se mit en quête.

François suivait le plus gros de la bande.

Cependant le crépuscule descendait sur les champs, et l'ombre devenait épaisse sous les bois.

On alluma des torches dont quelques piqueurs s'étaient munis, et l'on battit la forêt. Les chasseurs

appelaient M. d'Herblay, et les voix se répondaient dans le silence du soir.

Ces cris et ces flammes errant parmi les arbres avaient quelque chose de funèbre qui prédisposait aux sinistres pensées.

On avait passé vingt fois le long de l'étroite clairière où le duel avait eu lieu, sans voir le corps de M. d'Herblay couché au bord du fossé, lorsqu'un chien, qui avait suivi le garde, fit tout à coup retentir la forêt de longs et plaintifs hurlements.

— Il est arrivé un malheur, bien sûr! s'écria le garde; et il courut avec tous les chasseurs du côté d'où venaient ces hurlements.

Le chien, la queue basse et la tête en l'air, aboyait et piétinait la terre autour du fossé.

Quand il vit son maître, il rampa vers lui d'abord, puis retourna au fossé, hurlant toujours.

On le suivit et on trouva le cadavre de M. d'Herblay étendu dans la position où l'avait laissé M. de Pont-Thibaud. Le corps était froid, le sang coagulé autour de la plaie et les membres déjà roidis par la mort. Quand on souleva le corps, les doigts, noués dans les touffes de gazon, ne cédèrent qu'en arrachant quelques brins d'herbe. Après qu'on eut enlevé le fusil resté au milieu des broussailles, on remarqua que l'un des canons était déchargé, tandis que le chien de la seconde platine était encore armé.

— Voyez, dit le garde, il aura voulu retirer le fusil

pris dans les ronces, et une branche a fait jouer la détente.

— C'est évident, reprit un chasseur, il s'est tué.

M. de Pont-Thibaud regardait le corps d'un air morne. Autour de lui les chasseurs n'épargnaient pas leurs commentaires.

— Vous souvient-il, dit l'un d'eux, de ce louveteau blessé qui a pris par la lisière de la forêt?... il est clair que M. d'Herblay aura voulu le poursuivre.

Les choses s'arrangeaient tout naturellement, comme M. de Pont-Thibaud le désirait. Quant à lui, il ne disait rien, et semblait absorbé dans une douloureuse contemplation.

On fit, avec quelques branches d'arbre, un brancard sur lequel on étendit le corps, et le convoi prit, à la lueur des torches, le chemin du château.

Quand madame de Saint-Avril vit arriver ce silencieux cortége, elle courut au-devant; mais M. de Pont-Thibaud l'arrêta et l'entraîna, sans lui permettre de voir le brancard.

Le corps de M. d'Herblay fut déposé dans la chapelle du château, et le marquis conduisit madame de Saint-Avril auprès d'Antoinette.

La nouvelle de cette mort fut un coup de foudre pour madame de Pont-Thibaud. Elle n'eut pas même la force de pousser un cri, et tomba comme un bloc de marbre. Le marquis la prit dans ses bras, et la porta sur son lit.

Le médecin appelé de Rennes craignit quelques

moments pour sa vie; mais la jeunesse fut plus forte que le mal, et, après un évanouissement de vingt-quatre heures, Antoinette ouvrit les yeux. Elle regretta de n'être pas morte, mais se résigna à vivre pour l'enfant dont les premiers tressaillements agitaient son sein.

Le juge de paix du canton procéda à une enquête sur la mort de M. d'Herblay, et de la déposition de tous les chasseurs qui avaient assisté à la levée du corps, il demeura constant que la mort était le résultat d'un accident de chasse.

Le corps de M. d'Herblay, dont M. de Pont-Thibaud était le plus proche parent, fut exposé dans une chapelle ardente; mais, avant le jour des obsèques, le marquis manda de Nantes le meilleur artiste qui fût dans toute la Bretagne, et fit mouler le visage du mort.

L'enterrement réunit autour du cercueil toute la noblesse de Rennes et des environs; et, comme Ludovic était capitaine et légionnaire, on envoya du chef-lieu une compagnie de grenadiers et une escouade de soldats d'artillerie pour lui rendre les derniers honneurs.

Lorsque madame de Pont-Thibaud entendit le roulement funèbre des tambours, elle cacha sa tête sous un oreiller. Les secousses que ses sanglots convulsifs imprimaient à son corps étaient horribles à voir. Madame de Saint-Avril, qui pleurait à côté d'elle, craignit qu'elle ne devînt folle.

M. de Pont-Thibaud donna des ordres pour qu'un tombeau magnifique fût élevé à la mémoire de

M. d'Herblay. Il avait accompagné le cercueil tête nue, et sa conduite, durant ces malheureuses journées, redoubla l'estime qu'il inspirait à toute la contrée.

Quand le corps fut enseveli, M. de Pont-Thibaud monta chez sa femme où madame de Saint-Avril l'attendait.

Sa sœur se jeta dans ses bras en pleurant.

— Ma chère fille est au désespoir, dit-elle. Nous aimions tant ce pauvre Ludovic !

— Oui, dit le marquis, nous l'aimions tous beaucoup !

La voix de son mari arriva aux oreilles d'Antoinette; elle mordit ses draps pour arrêter ses sanglots.

— Ce cher Ludovic, reprit madame de Saint-Avril, c'était un fils pour moi, un frère pour Antoinette.

— Oui, répondit le marquis, un frère bien tendre!

— Ah ! mon ami, si vous aviez vu de quelles attentions il nous entourait pendant votre absence, et quelle affection il nous montrait, vous le pleureriez encore plus !

— Non, non, vraiment, ma sœur, je n'apprécierais pas mieux sa conduite que je ne fais à présent... je sais bien tout ce que je lui dois.

Madame de Pont-Thibaud entendait malgré elle cette conversation, et frissonnait sous ses draps.

La nuit venue, madame de Saint-Avril, brisée de fatigue, quitta sa nièce et son frère, et les deux époux restèrent seuls.

— Voilà un bien malheureux accident, dit le mar-

quis de sa voix claire; je comprends mieux que personne combien vous devez en être affligée.

Antoinette fit dans son lit un bond de bête fauve Les épaules nues, les cheveux épars, le visage blême, les yeux brûlés par la fièvre, les paupières rougies par les larmes, les joues meurtries, et semblable à une folle, elle se tourna vers son mari.

— Un accident ! s'écria-t-elle, un accident !... C'est un mensonge !... vous l'avez tué !

Le marquis s'inclina froidement.

— Permettez-moi, madame, de rendre justice à votre merveilleuse perspicacité, répondit-il; oui, je l'ai tué... c'est étonnant comme du premier coup d'œil vous l'avez deviné !

Antoinette se couvrit le visage de ses deux mains ; le désespoir la reprit et elle retomba mourante sur son lit.

— Que voulez-vous, madame? poursuivit M. de Pont-Thibaud, c'est un événement fâcheux; mais il était à peu près inévitable. L'un de nous était de trop... lui ou moi. Veuve, eh bien ! vous auriez pu vous remarier !... Je lui ai fait la partie belle; le hasard m'a servi, et c'est lui qui est mort. J'en suis vraiment peiné. Sans doute il eût mieux valu que ce fût moi qui restât sur le carreau ;... mais, franchement, pouvais-je me brûler la cervelle pour vous faire plaisir ? A présent que la chose est faite, le mieux est de n'y plus penser... Arrangeons-nous pour vivre aussi commodément que nous pourrons, sans discuter, sans récriminer, comme

des gens d'esprit qui savent le monde..... Laissons faire le temps!... La sagesse des nations, cette vieille radoteuse qui a des maximes pour tout et contre tout, ne l'a-t-elle pas dit? Il n'y a que le premier pas qui coûte. Vous vous apercevrez bien vite que tout meurt et que tout renaît.

Le marquis parla quelque temps sur ce ton, aiguisant chacun de ses mots, et comme un vanneur qui sépare le bon grain de l'ivraie, choisissant de préférence tous ceux qui pouvaient entrer comme des flèches dans le cœur de sa femme.

Quant à la marquise, elle ne l'écoutait plus; il lui semblait que tout cela était un cauchemar, le résultat d'un accès de fièvre. Elle ferma les yeux, résignée à tout, et resta silencieuse sous son drap, comme une morte sous son linceul.

Comment madame de Pont-Thibaud put-elle résister à de pareilles tortures, comment eut-elle assez de force pour mettre au monde, à sept mois, un enfant né viable, comment sa vie et sa raison ne succombèrent-elles pas dans cette lutte de tous les jours? c'est là un de ces secrets qui meurent entre la femme et Dieu!

La jeunesse la sauva, peut-être aussi le sentiment de la maternité, qui la faisait vivre d'une vie qui n'était pas la sienne, mais plus que la sienne.

L'enfant qu'elle mit au monde fut enregistré et baptisé sous les noms de Paul-Antoine-Ludovic de Pont-Thibaud.

Madame de Saint-Avril voulut être sa marraine, et le marquis, à son tour, voulut qu'il portât le nom du cher parent qu'ils pleuraient tous.

— Vivant, il eût été son parrain, dit-il ; mort, je veux que son souvenir reste parmi nous.

Antoinette ne répondait à rien, mais elle allaita elle-même son fils et se mit à l'aimer d'un amour de sauvage.

IV

Au bout de sept ou huit mois, madame de Saint-Avril mourut, presque subitement, d'un anévrisme au cœur. Antoinette perdit en elle la seule amie qui lui restât et la part d'affection qu'elle lui accordait, elle la reversa tout entière sur son fils.

Ce fils était son refuge, son espérance, sa consolation ; s'il n'avait pas cicatrisé toutes les plaies de son cœur, du moins avait-il séché presque toutes les larmes de ses yeux.

Quant à M. de Pont-Thibaud, il employait son temps à faire bâtir le tombeau de M. d'Herblay, pour lequel il avait fait venir des artistes de Paris. Il voulait qu'un monument commémoratif rappelât, sur les lieux mêmes, l'accident qui avait enlevé le capitaine, et souvent, au coucher du soleil, il y conduisait madame de Pont-Thibaud. Ces pèlerinages pieux, ces soins dont il

entourait la mémoire d'un parent, une messe qu'il faisait célébrer chaque mois au jour anniversaire de sa mort, et à laquelle Antoinette assistait toujours, augmentèrent encore le respect qu'on avait déjà pour le marquis; il devint en quelque sorte le héros de la contrée. Lorsque, dans les cercles de Rennes, on venait à parler d'un caractère antique, on ne manquait jamais de citer M. de Pont-Thibaud. C'était le type, l'exemple, le modèle. Ce qu'on voyait de sa vie extérieure ne contribuait pas peu à cette réputation; les femmes enviaient le sort d'Antoinette, et les mères ne souhaitaient pas d'autre mari pour leurs filles.

Vers ce temps-là M. de Pont-Thibaud annonça à sa femme qu'il allait partir pour Paris et l'engagea à se préparer à l'y suivre. Antoinette ne fit aucune observation et se tint prête. Peut-être même vit-elle approcher l'instant de son départ avec quelque plaisir. Le château, avec ses bois profonds, ses landes mélancoliques, sa funèbre solitude, ne lui rappelait que de tristes souvenirs. Quand elle sortait, M. de Pont-Thibaud, qui l'accompagnait presque toujours, avait l'art de diriger ses promenades du côté où s'élevait le monument construit à la mémoire de Ludovic. Tout à coup elle en voyait au milieu des arbres la pâle silhouette et n'en pouvait plus détacher ses yeux. D'autres fois, et sans qu'elle y pensât, une force irrésistible l'y poussait; elle y marchait comme si la main d'un esprit invisible l'eût conduite, et venait coller son front attristé contre le marbre froid. Le vent gémissait

dans les branches, les feuilles sèches dont les forêts sont toujours pleines, volaient autour d'elle, et les murmures de la solitude semblaient répondre aux plaintes de son désespoir.

En quelques jours, madame de Pont-Thibaud eut désappris le sourire; la fraîcheur aimable de sa jeunesse s'était flétrie, et la gaieté avait fui de son cœur. Les scènes terribles auxquelles une heure d'égarement l'avait condamnée, avaient produit sur elle l'effet de la foudre sur un jeune arbre.

Le marquis s'était tracé une ligne de conduite dont il ne se départait pas : jamais de colère, jamais d'emportement, jamais de reproches, aucune parole qui eût même l'apparence du blâme, mais, au contraire, une douceur inexprimable, une mansuétude dans les discours à nulle autre pareille, l'humeur la plus égale qui se pût voir, des prévenances infinies, et des attentions qui allaient jusqu'à contraindre sa femme à prendre des distractions auxquelles elle répugnait.

Avec ce régime, il infiltrait le poison goutte à goutte dans la vie d'Antoinette.

Les dames de Rennes disaient de lui qu'il mettait un tapis de fleurs sous les pieds d'Antoinette ; elles ne prenaient pas garde aux épines qu'il cachait sous chaque feuille.

Ce fut un an ou quinze mois après la mort de M. d'Herblay, que le marquis parla pour la première fois à sa femme du projet qu'il avait formé de retourner à Paris.

Un matin, il entra dans la chambre d'Antoinette un peu plus tôt qu'il n'avait l'habitude de le faire.

— Ma chère amie, lui dit-il, je vous demande pardon de venir vous importuner à cette heure ; mais une lettre que je reçois à l'instant et qui m'oblige à partir sous trois jours est mon excuse. La voilà, reprit-il en montrant un pli timbré d'un cachet de cire rouge.

Antoinette prit l'enfant qui jouait sur le tapis et l'assit sur ses genoux.

— Serez-vous prête à m'accompagner dans trois jours ? poursuivit M. de Pont-Thibaud.

— Je le suis déjà, répondit-elle.

— La vue de ce pli et de ce cachet ne vous rappelle-t-elle rien ? continua le marquis, auquel le laconisme de sa femme n'inspirait jamais le plus petit mouvement d'impatience.

— Rien, dit-elle.

— Vraiment, pour la femme d'un diplomate, vous avez bien peu de mémoire ! Tenez, lisez.

Antoinette prit la dépêche et lut en exergue sur le cachet de cire : *Ministère des affaires étrangères,* et au centre : *Cabinet du ministre.*

— Ouvrez, reprit-il, comme elle s'apprêtait à la lui rendre.

Antoinette tira la lettre de son enveloppe et la parcourut ; après quoi, et sans dire un mot, elle la remit à son mari.

— Vous le voyez, ajouta celui-ci, je rentre dans la carrière. La solitude ne va pas à votre caractère, pas

plus que l'oisiveté au mien. J'ai consulté un médecin fort expert pour savoir par quel moyen on pouvait combattre un dépérissement dont je m'afflige et que chaque jour accroît. Tenez, ma chère amie, regardez-vous dans cette glace !... Il m'a conseillé pour vous les distractions, les eaux, les voyages... La diplomatie, vous le savez, c'est tout cela... Ma foi ! j'ai cédé aux instances de mes amis, et le ministre, sur la demande que je lui en ai faite, m'a réintégré dans mes fonctions. Nous allons à Stuttgard... Vous connaissez déjà l'Allemagne, nous y serons très-bien.

— Bien ! dit Antoinette, comme un écho.

Et se penchant sur son fils, elle l'embrassa.

— Par exemple, continua le marquis, il faudra que, pendant quelque temps, vous vous sépariez de cet enfant.

Madame de Pont-Thibaud regarda son mari d'un air effaré.

— Me séparer de Paul ? s'écria-t-elle.

— Croyez qu'il m'en coûte autant qu'à vous, reprit-il ; mais, en vérité, nous ne saurions pas faire autrement. Ce cher petit est d'une santé faible... le climat de Stuttgard est humide et froid ; l'excessive tendresse que vous lui portez vous absorbe entièrement et vous fait négliger les soins que réclame votre état maladif... Pour vous comme pour lui, il importe qu'il reste à la campagne.

— Ici ?

— Ici ou ailleurs... je ne tiens pas précisément au lieu.

— Mais, dit Antoinette, dont le cœur se gonflait à la pensée d'abandonner Paul, si jeune et sans sa mère, que deviendra-t-il?

— Il deviendra grand, parbleu! c'est ce que font, je crois, tous les marmots de son âge.

— Mon Dieu! le reverrai-je jamais? dit la mère en couvrant son fils de baisers.

— Vous avez, ma chère amie, une déplorable habitude, et c'est celle de prendre toutes les choses au tragique : parce qu'on vous parle d'une séparation momentanée, voilà que tout de suite vous en poussez les conséquences jusqu'à l'éternité.

— Eh bien! laissez-moi avec lui dans ce château, dans une chaumière, si vous voulez, et je bénirai votre nom tous les jours.

— Ceci est un peu trop romanesque, pour la femme d'un chargé d'affaires. Il faut laisser les chaumières aux faiseurs d'églogues, et habiter les hôtels puisque nous sommes assez malheureux pour en avoir.

— Paul, ici, sans moi, dans cette solitude!... Oh! tenez, vous me faites peur! s'écria madame de Pont-Thibaud qui serrait son fils dans ses bras.

Le marquis rajusta le nœud de sa cravate devant la glace avec nonchalance.

— En vérité, ma chère Antoinette, reprit-il, vous avez une façon de vous exprimer qui ferait croire, si l'on vous entendait, que je suis un tigre, un ogre, un

anthropophage!... Détestez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne me calomniez pas!... Que craignez-vous? un crime bien noir avec accompagnement de souterrain et de geôlier... Sur ma parole, je n'ai jamais collaboré avec feu le citoyen Ducray-Duménil... Vous n'allez pas vous imaginer, j'espère, que je veux me battre en duel avec Paul?

Madame de Pont-Thibaud frissonna à cette allusion au combat dans lequel M. d'Herblay avait perdu la vie.

— Je sais bien, poursuivit-il, que vous n'avez pas une très-haute opinion de ma douceur; mais enfin je ne suis pas tout à fait encore un cannibale; ce jeune enfant sera quelque jour marquis de Pont-Thibaud, je vous le promets; en attendant il restera en Bretagne et vous me suivrez dans le Wurtemberg.

Ce que M. de Pont-Thibaud avait résolu, s'accomplit: la mère partit, et l'enfant resta.

Les deux époux traversèrent Paris où M. de Pont-Thibaud ne s'arrêta que le temps de prendre ses instructions, et ils arrivèrent à Stuttgard peu de jours après avoir quitté la Bretagne. François les accompagnait.

Aussitôt après qu'il eut remis ses lettres de créance, le marquis ouvrit ses salons, et fit si bien, qu'au bout de six semaines sa maison fut citée parmi les plus brillantes de la ville. Sous prétexte d'obéir aux prescriptions d'un médecin qu'il n'avait pas consulté, il jeta sa femme dans un tourbillon de fêtes et de réceptions, de concerts et de bals qui l'étourdissaient de leur bruit.

A force de distractions imposées il lui enleva les con-

solations de la solitude et les amers soulagements des pleurs.

Des nouvelles de l'enfant, on en avait quelquefois, mais rarement. En somme, il se portait toujours bien.

Antoinette offrit à Dieu toutes ses tortures en expiation de sa faute, et ne se plaignit pas, afin qu'il lui rendît son fils.

Un jour M. de Pont-Thibaud annonça à sa femme qu'il devait quitter précipitamment Stuttgard pour s'entendre avec le ministre au sujet d'une affaire qui réclamait impérieusement sa présence à Paris.

Antoinette lui demanda timidement la permission de l'accompagner.

— Y pensez-vous ? s'écria-t-il; il faut avoir signé vingt protocoles pour résister aux fatigues d'un tel voyage !... je dois aller comme la foudre et revenir comme l'éclair. Permettez-moi de veiller sur votre santé,... vous resterez à Stuttgard et je vous apporterai des nouvelles de ce cher petit.

M. de Pont-Thibaud revint au bout de trois semaines. Antoinette courut au-devant de lui.

— Ah ! chère amie ! s'écria le marquis, vous me traitez en cousin.

Madame de Pont-Thibaud courba la tête, et les paroles qu'elle avait sur les lèvres, elle n'osa pas les prononcer.

Le marquis resta deux ou trois jours sans lui parler de l'enfant.

— Mais à propos, dit-il enfin, vous ne me demandez pas comment se porte notre petit Ludovic ?

Le marquis le nommait souvent ainsi lorsque la marquise le nommait toujours Paul.

Madame de Pont-Thibaud aspira les paroles de son mari et leur trouva presque de la douceur.

— Il grandit à vue d'œil... tenez, il est à peu près haut comme cette table, continua le marquis.

Les yeux d'Antoinette se remplirent de larmes.

— Il est fort comme un jeune taureau... Ah ! le petit diable ! reprit le mari ; il grimpait si bien aux arbres, que l'idée m'est venue d'en faire un mousse.

Madame de Pont-Thibaud crut avoir mal entendu.

— Un mousse ! interrompit-elle ;... vous avez dit un mousse ?

— Mon Dieu, oui ! qu'il serve dans la marine ou dans l'artillerie, qu'importe ? pourvu qu'il serve.

— Écoutez-moi, reprit la mère, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, infligez-moi tous les supplices les plus cruels, je ne me plaindrai pas, mais épargnez mon fils.

— Décidément, j'ai grand'peur que vous ne vous corrigiez jamais, répondit le chargé d'affaires en chiffonnant son jabot ; quel abus de grands mots ! les supplices sont fort rococo de notre temps. Quant à l'épithète de *cruel*, elle ne s'emploie même plus dans la poésie de romance.

— Assez de plaisanterie, monsieur ; il s'agit de mon fils, cette fois, s'écria madame de Pont-Thibaud. Je

vous déclare que si vous ne rétractez pas la menace que je viens d'entendre, je pars sur-le-champ pour la Bretagne.

— Ah ! dit le marquis, vous avez du goût pour les voyages ? partez donc !

Antoinette sentit le frisson courir dans ses veines.

— Mon fils n'est plus en Bretagne ! s'écria-t-elle.

— Vous avez certainement le don de seconde vue, répondit M. de Pont-Thibaud. Votre fils, pour me servir de votre expression, a quitté la ferme où je l'avais laissé ; le même médecin qui m'a conseillé de vous faire voyager, m'a conseillé pour lui un changement d'air.

— Mais où l'avez-vous conduit ?

— En un lieu où il est fort bien.

— Où, où ?... Quel est ce lieu ?... où est-il ?

— Vous le saurez plus tard... Qu'il soit là ou ailleurs, il grandira tout de même.

Antoinette pria, pleura, supplia; M. de Pont-Thibaud fut inflexible.

— Je suis son tuteur naturel, dit-il enfin, et son avenir ne regarde que moi.

Et comme madame de Pont-Thibaud le pressait encore, il prit tranquillement son chapeau et sortit.

A partir de ce moment-là, il devint impossible de lui arracher un seul mot.

A toutes les supplications de sa femme il répondait invariablement :

— Je vous ai promis de vous le rendre, je vous le rendrai.

Mais quand elle menaçait de porter sa plainte devant les tribunaux, il ouvrait le Code civil et lisait l'article 308.

— Vous ne reverriez pas votre fils un quart d'heure plus tôt, disait-il ensuite, mais vous courriez le risque de ne le revoir jamais.

Cependant les fêtes ne discontinuaient pas.

De Stuttgard, M. de Pont-Thibaud fut envoyé à Copenhague ; mais, en 1837, il donna sa démission, la santé de sa femme ne lui permettant plus, disait-il, de suivre la carrière diplomatique.

Il y avait alors six ans que madame de Pont-Thibaud n'avait vu son fils ; quand elle se hasardait à demander de ses nouvelles à son mari, il se bornait à répondre que l'enfant se portait merveilleusement bien, et c'était tout.

Antoinette espéra ramener son mari par la soumission ; elle n'avait d'ailleurs rien à gagner à la lutte, et la patience et la résignation étaient bien plus dans son caractère.

M. de Pont-Thibaud la conduisit dans un hôtel qu'il avait loué rue de Grenelle-Saint-Germain, tout près du boulevard des Invalides. Il était fort tard quand elle y entra ; un laquais, tenant un lourd flambeau, la guidait au travers d'immenses appartements que la lumière vacillante éclairait mal.

— J'ai fait ce que j'ai pu pour vous rendre ce séjour

agréable, lui dit le marquis ; j'espère que l'ameublement sera de votre goût. Il sort de chez Monbro.

A toutes ces dorures dont elle entrevoyait le scintillement dans l'ombre, à tous ces cuivres reluisants, à tout ces meubles sculptés, à ces tentures dont les surfaces glacées papillotaient à l'œil, il manquait aux yeux de la marquise la vie que le rire d'un enfant leur eût donnée.

Cependant, le lendemain, M. de Pont-Thibaud voulut qu'Antoinette parcourût à son bras la nouvelle résidence qu'il lui avait choisie.

Les appartements, qui étaient vastes et commodes, faisaient partie d'un hôtel construit du temps de Louis XVI par un fermier général. La décoration, surchargée de peintures, de trumeaux, de chicorées, de cannelures, de caissons, d'oves, de glaces à cadres contournés, de boiseries sculptées, éblouissait le regard par un entassement de magnificences où brillait, dans toute sa mignardise et son extravagance, le goût tourmenté du dix-huitième siècle. L'ameublement répondait à la richesse des appartements, remis à neuf, et restaurés habilement dans leurs parties dégradées. On aurait dit un bijou dans un écrin.

Le boudoir de la marquise, pour lequel on avait arrangé une pièce ovale, ouvrant de plain-pied sur le jardin, était tendu d'une étoffe de satin de Chine à fleurs sur fond blanc. Des oiseaux fantastiques aux ailes dorées, volaient autour de bouquets éclatants où s'étalait dans toute son excentricité la fantaisie des artistes de Pékin. Les nuances les plus vives, les tons les plus hardis

enflammaient les calices de ces fleurs et le plumage de ces oiseaux entrevus par les peintres chinois durant l'ivresse de l'opium. De grands vases de porcelaine allongés ou pansus, grêles ou rebondis, montés sur des pieds de cuivre tordus, étalaient leurs touffes de fleurs vivantes auprès de ces fleurs brodées.

Au-dessus d'un sofa comme les aimait madame de Pompadour, pendait, soutenu par deux cordons de soie blanche, le médaillon de velours rouge au milieu duquel reposait le masque de M. d'Herblay.

Une sueur froide humecta les tempes de madame de Pont-Thibaud à la vue de cette image dont la pâleur rappelait celle de la mort.

Un portrait en pied, celui de Ludovic, copié par un grand peintre d'après une miniature, ornait aussi la pièce voisine, vaste salon d'apparat admirablement disposé pour les bals.

Le buste en marbre blanc de M. d'Herblay, placé sur un socle de marbre noir, occupait le centre d'une pièce ronde par laquelle on passait pour se rendre de la galerie au boudoir.

Quelques tableaux de maîtres italiens, en petit nombre, mais fort beaux, garnissaient l'appartement. On ne voyait, parmi ces toiles précieuses, qu'un tableau moderne, un paysage. Ce tableau, remarquable d'ailleurs d'exécution, et d'une rare qualité de ton, représentait le coin de la forêt où Ludovic avait perdu la vie. L'artiste envoyé sur les lieux par M. de Pont-Thibaud, avait merveilleusement rendu la mélancolie de ce site

breton, éclairé par un pâle rayon de soleil couchant.

Ce tableau était placé dans la chambre d'Antoinette et en face de son lit.

Antoinette se courba sous la main qui la frappait, et pensa que ce supplice nouveau la rapprocherait, avec l'aide de Dieu, du moment où elle pourrait voir son fils.

La démission envoyée par le marquis, et qu'il eut quelque peine à faire agréer par le ministre, et le motif sur lequel il étayait son retour, le firent passer aux yeux du monde pour un homme qui sacrifiait tout à sa femme, tout jusqu'à l'ambition.

Lorsque de vieux amis retirés de la carrière lui en parlaient, il souriait à sa femme et lui baisant la main:

— Nous nous sommes juré l'un à l'autre de faire notre bonheur, disait-il; nous nous tenons parole, voilà tout.

Mais la pâleur, le silence, la tristesse de madame de Pont-Thibaud et surtout l'air de contrainte avec lequel elle recevait ces témoignages de tendresse ne donnèrent pas de son cœur l'excellente opinion qu'on avait de son mari. Beaucoup l'accusèrent tout bas, quelques-uns la blâmèrent tout haut, et peu s'en fallut qu'elle ne passât pour un monstre d'ingratitude.

M. de Pont-Thibaud, qui voulait à tout prix distraire sa femme, ouvrit ses salons à Paris comme il avait fait à Stuttgard et à Copenhague.

Mais Antoinette était comme cette mère dont parle la Bible ; elle ne voulait pas être consolée.

La maison de M. de Pont-Thibaud était, à cette époque-là, une des plus magnifiques de Paris. Il recevait la meilleure compagnie à sa table, comme la plus nombreuse et la plus distinguée à ses bals. Ses équipages étaient cités parmi les plus beaux, et nulle part on ne trouvait une livrée plus décente et plus empressée à servir sans bruit et sans confusion.

Cependant M. de Pont-Thibaud ne dépérissait pas moins que sa femme ; on aurait dit qu'un feu intérieur le consumait, il avait la fièvre presque en permanence, et sa maigreur était devenue effrayante. Une sobriété monacale, un régime d'une sévérité excessive et surtout l'énergie de son caractère pouvaient seuls le soutenir.

François, qui était plus spécialement affecté à son service, savait seul tout ce que le marquis souffrait. L'obstination qu'il mettait à suivre son œuvre de vengeance, n'avait pas éteint l'amour dans son cœur. Il torturait Antoinette, mais il l'adorait.

Ce qu'il avait vu du duel entre M. de Pont-Thibaud et M. d'Herblay, ce qu'il savait de l'amour extrême que son maître portait à la marquise, leur rupture intime depuis le duel, la disparition de l'enfant, et ces mille riens, indices fugitifs qui échappent au monde, mais que les domestiques, ces ennemis naturels des maîtres, recueillent patiemment, toutes ces choses réunies avaient conduit François sur la voie de la vérité.

Cette découverte et le spectacle des maux qu'endurait chaque jour madame de Pont-Thibaud, tournè-

rent de son côté les sympathies du vieux valet de chambre. Il les lui témoigna du mieux qu'il put, mais prudemment, afin que le marquis ne s'en aperçût pas. Antoinette devina cette sympathie, et en accueillit le témoignage. Dans sa position, ce n'était plus une marquise, une grande dame ; c'était une mère.

Elle éprouva à parler tout bas et rapidement au vieux valet de chambre, à l'écouter durant les quelques minutes de liberté que lui laissait le marquis, à le recevoir chez elle sous vingt prétextes, ces joies profondes, ces délices ineffables que goûtent les prisonniers quand ils trompent leurs gardiens et qu'ils méditent une évasion, ces bonheurs indescriptibles que savourait Pélisson quand il voyait son araignée.

Au milieu de tout ce monde qui l'entourait, François était le seul qui lui parût vivant : il lui parlait de son fils.

Malheureusement le pauvre valet de chambre avait plus de bonne volonté que de puissance. Il ne savait rien sinon que M. de Pont-Thibaud s'était rendu à la ferme et avait emporté l'enfant. Aucune recherche n'avait pu lui apprendre dans quelle retraite il l'avait caché.

Le marquis recevait quelquefois des lettres timbrées de Paris qu'il brûlait après les avoir lues. Un jour, François déroba un morceau de papier tombé sur les cendres. Ce lambeau de lettre, écrit par une main inconnue, portait, entre autres mots à demi consumés, ceux-ci qui brillèrent en lettres d'or aux yeux d'An-

toinette : *l'enfant est grand et fort ; sa gaieté...* Le feu avait pris le reste.

Antoinette pleura de joie en lisant ce morceau de papier sauvé des flammes, et le mit sur son cœur.

Le vieux valet de chambre pleurait aussi en la regardant.

La pauvre mère lui prit les mains, et, emportée par sa reconnaissance, les embrassa.

— Voilà le seul moment de bonheur que j'aie goûté depuis dix ans ! Que Dieu vous récompense, mon ami, de tout le bien que vous m'avez fait ! dit-elle.

Cette minute donna à madame de Pont-Thibaud la force d'attendre. Elle était sûre maintenant que son fils vivait. Mais elle dissimula profondément sa joie pour que le marquis ne reculât pas l'instant qui devait lui rendre Paul.

Vers la fin de 1843, M. de Pont-Thibaud, sourdement miné par une fièvre nerveuse, se décida brusquement à rompre avec le monde. Quand il annonça cette résolution à sa femme, elle en éprouva un grand soulagement ; le silence du tombeau lui semblait préférable aux bruits et au tumulte des salons où elle se laissait traîner comme une condamnée.

M. de Pont-Thibaud loua un hôtel rue Trudon, mit la Seine entre le monde et lui, et passa sans transition de l'extrême agitation à l'extrême solitude.

Il ne garda du splendide mobilier de l'hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, que les tableaux italiens et les divers objets d'art qu'il avait recueillis dans

ses voyages, quelques vieux meubles de la Renaissance et les garnitures des consoles et des cheminées. Tout le reste fut vendu, et, comme il changeait son genre de vie, il changea l'ameublement.

Au moment où M. de Pont-Thibaud passa du faubourg Saint-Germain à la Chaussée d'Antin, sa maison se composait de François, de trois valets de pied, de deux valets d'écurie, d'un cocher, d'une femme de chambre allemande, d'un cuisinier et de ses deux aides, et d'un groom qui sortait depuis six mois de la maison d'un lord ruiné par les chevaux.

Le marquis ne voulut congédier personne, prétendant que dans sa maison on n'avait jamais renvoyé que ceux qui méritaient d'être chassés.

Ce groom l'avait mérité cent fois; mais M. de Pont-Thibaud s'était pris d'une amitié singulière pour ce méchant drôle et lui pardonnait toutes ses fredaines. Les punitions n'allaient jamais au delà d'une réprimande, et encore n'était-elle pas bien sévère. Cette indulgence extrême pour un garnement qui avait la malice d'un singe, avait eu l'effet contraire qu'en espérait sans doute M. de Pont-Thibaud. De l'espièglerie, le groom était passé à l'impertinence, de l'indolence à la paresse, de la malice à la fourberie, et de la hardiesse au mensonge. Il ne se gênait pas pour prendre ce qui lui tombait sous la main, répondait aux observations de François comme un sacripant, médisait de tout le monde, et mentait comme un beau diable.

Quand on parlait des incartades de Tom à M. de

Pont-Thibaud, — et la marquise dut elle-même s'en plaindre deux ou trois fois, — il faisait comparaître le groom, lui adressait une légère réprimande et le renvoyait en lui tapant sur la joue.

— Il se corrigera, disait-il, c'est un enfant !

Les seuls mérites de Tom étaient de parler anglais comme un orateur de meeting et de monter à cheval comme Edward ou Flatmann.

Quand M. de Pont-Thibaud fut amené rue Trudon, il prit le bras d'Antoinette et fit avec elle le tour des appartements et du jardin.

— C'est assez gentil par ici, dit-il, le quartier est tranquille, et il y a de l'air et de la lumière autour de la maison. Mais à certains frissons qui me courent dans le dos, je crains fort de ne pas vous y tenir longtemps compagnie. C'est, ma chère amie, le commencement de la fin.

V

Ce commencement de la fin durait depuis trois ans. M. de Pont-Thibaud perdait ses forces lentement, comme un chêne qui perd ses feuilles une à une. Il s'éteignait ; mais, en s'éteignant, il gardait tout entières ses facultés, la vigueur, la finesse et la netteté de son esprit.

Il lui arrivait quelquefois d'avoir des accès de fièvre qui le forçaient à rester au lit, ou du moins dans sa chambre, pour deux ou trois jours ; mais l'indomptable vieillard triomphait de la maladie qui semblait n'avoir point de prise sur ce corps sec et brûlé.

Dans ces occasions, il ne manquait jamais de s'excuser auprès de sa femme.

— Je suis vraiment désolé, lui disait-il, et tout confus de vous faire attendre si longtemps... patientez encore un peu, ça ne peut pas tarder beaucoup.

Antoinette baissait le front à ces étranges paroles; le regard perçant du marquis descendait comme un jet de flamme jusqu'au plus profond de son cœur, et quelque chose lui disait que l'inflexible vieillard voyait plus clair qu'elle-même dans ses secrets sentiments.

Madame de Pont-Thibaud ne pouvait s'empêcher de penser que la mort du marquis lui rendrait son fils; et cette pensée, il la devinait.

Il jouait donc une partie désespérée, et, comme un général qui voit sa défaite approcher, il usait de toutes les ressources, non pas pour éviter une fin inévitable, mais au moins pour en reculer le moment.

Le monde que M. et madame de Pont-Thibaud avaient fui, les oubliait.

Au bout de trois ans, fort peu d'entre les personnes qui avaient fréquenté le plus assidûment l'hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, se rappelaient encore le nom de M. le marquis de Pont-Thibaud. La plupart le croyaient mort.

Comme un lutteur à demi vaincu, M. de Pont-Thibaud ménageait ses derniers efforts ; jamais peut-être la douceur de son langage n'avait atteint un tel degré de cruauté ; jamais il n'avait mêlé tant de perfidie à sa politesse; jamais ses paroles n'avaient distillé un tel venin ; il savait quels souvenirs et quels rapprochements faisaient le plus de mal à sa femme, et c'étaient ceux-là qu'il exploitait de préférence; mais Antoinette, qui voyait le jour de la catastrophe approcher rapidement, se roidissait contre la souffrance.

Ce fut alors que la dernière crise éclata. On a vu de quelle manière M. de Pont-Thibaud s'était préparé à mourir.

Le notaire, instruit par François, voulut se dévouer tout entier à madame de Pont-Thibaud, et il passa toute la nuit à examiner les colonnes du registre dans lequel le marquis avait détaillé le compte général de sa fortune.

Des renvois indiquaient les numéros d'ordre des pièces à l'appui classées méthodiquement dans des dossiers dont le registre signalait l'exist ence.

Au point du jour, M. Dubois se rendit à pied à la rue Trudon ; François le reçut au bas de l'escalier.

— Eh bien ? demanda vivement le notaire.

— La nuit a été bonne, répondit François ; mon maître a l'âme chevillée dans le corps.

— Et madame la marquise ? reprit M. Dubois.

— Elle attend.

— Puis-je lui parler ?

— C'est impossible ! Madame est auprès de M. le marquis... elle ne l'a pas quitté d'une minute.

— Alors, je vais monter.

— Très-bien ; moi, je vais annoncer monsieur.

Le notaire traversa la pièce où la veille il s'était arrêté devant le médaillon de Ludovic d'Herblay, et pénétra dans la chambre du marquis aussitôt que François en eut entr'ouvert la porte.

Le malade était sur son séant, ayant près de lui sa femme et son médecin.

Madame de Pont-Thibaud échangea dans la glace un regard rapide avec le notaire. L'anxiété la plus vive se peignait sur son visage.

Il était clair qu'elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle craignait sans doute que son mari n'expirât pendant son sommeil, sans avoir eu le temps de parler.

Quant à lui, il paraissait mieux que la veille ; un léger sommeil semblait l'avoir rafraîchi. Il salua M. Dubois du geste et l'invita à s'asseoir.

— Voilà la science qui m'accorde quelques heures de répit, dit-il. Ce ne sera pas ce matin... n'est-ce pas, docteur ?

— Non... sans doute... mais ce soir...

— Eh bien ! ce soir, nous verrons ce qu'il faudra faire.

— En aurez-vous le temps ? murmura faiblement Antoinette, qui se mourait de frayeur de le voir trépasser tout à coup.

— Vous avez été toute votre vie si bonne pour moi,

répondit-il, que vous ne voudrez pas me contrarier au dernier moment... La chose viendra toujours à son heure.

Le médecin se leva, prit sa canne et son chapeau, et se dirigea vers la porte.

Au moment de la passer, il se retourna :

— Monsieur le marquis, dit-il, ne vous fiez pas trop à cette vigueur factice que vous éprouvez depuis un instant. L'accès de fièvre vous soutient ; quand elle tombera...

Ici le médecin s'arrêta.

— Très-bien, répondit le marquis ; puisqu'il me suffit de ne pas tomber avant elle, j'ai le temps.

Il congédia le médecin, et se tournant vers le notaire :

— Vous, mon cher monsieur Dubois, restez, dit-il, nous avons à causer.

Antoinette pétrissait le bois du lit sous ses doigts.

— Qu'avez-vous donc ? ajouta le marquis en la regardant. Les mauvaises langues feraient courir le bruit, si d'autres que M. Dubois vous voyaient, qu'il vous tarde de m'ensevelir !

— Mon fils ! mon Dieu ! mon fils ! s'écria madame de Pont-Thibaud, incapable de se contenir plus longtemps.

— Parbleu ! j'ai fait venir ce digne monsieur Dubois, précisément pour m'occuper de ce fils, de son avenir... Dans peu d'instants vous le verrez.

Antoinette regarda la pendule à la dérobée ; mais ce

coup d'œil, d'une éloquence terrible, n'échappa pas au vieillard.

— Il est neuf heures, dit-il, vous avez encore trois heures à patienter... mes accès de fièvre ne durent pas davantage, vous le savez... peut-être cinq ou six quelquefois, mais rarement.

Le vieillard fit un effort pour changer de position.

— Ma chère amie, reprit-il, aidez-moi, je vous prie... Bien... comme cela... Vous vous entendez supérieurement à soigner les malades.

Quand il fut convenablement assis, M. de Pont-Thibaud s'adressa au notaire :

— Mon cher monsieur Dubois, dit-il, vous avez apporté le registre ?

— Le voilà, répondit le notaire.

— Et vous l'avez parcouru ?

— Certainement.

— N'est-il pas tout à fait en ordre ?

— On ne peut mieux quant aux chiffres, mais...

Ici le notaire s'arrêta et regarda madame de Pont-Thibaud.

— Oh ! dit le malade, vous pouvez parlez devant madame de Pont-Thibaud... Je n'ai point de secret pour elle... et d'ailleurs un peu plus tôt, un peu plus tard... il faut bien qu'elle finisse par apprendre la vérité.

Antoinette interrogea son mari du regard.

— Toujours curieuse ! dit le mari en souriant... Ceci, ma chère amie, est le chapitre de mes peccadilles... Le chapitre est long ! Qui n'a pas quelques fautes à se re-

procher ?... Il n'y a que vous... une sainte ! Voyons, mon cher monsieur Dubois, aidez-moi donc à faire ma confession...

— Oh ! mon Dieu, madame, la chose est fort simple et se voit tous les jours ! repartit M. Dubois.

Antoinette n'écoutait plus qu'à moitié ; il ne s'agissait pas de son fils.

— Bien, cher notaire, très-bien, l'exorde est d'une philosophie tout à fait consolante ; continuez, dit le vieillard.

— Bref, madame, M. le marquis est ruiné.

— Ah ! mon cher monsieur Dubois, point d'amplification, s'il vous plaît !... j'ai presque tout perdu... c'est vrai... mais il reste bien encore quelque petite chose.

— Des créances de jeu... des prêts... de grosses sommes qui ne valent pas trois sous, beaucoup d'argent placé à fonds perdu.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur Dubois ! La vertu ne m'a jamais profité... Semez des bienfaits, et vous moissonnerez l'ingratitude. Un philosophe de l'antiquité a dit cela quelque part... je me souviens de cet adage un peu tard ; mais ne manquez pas de l'apprendre à votre fils, ma chère amie, il lui servira.

Antoinette, comme c'était son habitude, ne répondit pas un mot.

— Du reste, plus rien, reprit le notaire.

— Il ne faut pas, mon cher monsieur Dubois, me faire plus pauvre que je ne suis... Permettez... j'ai bien

encore le mobilier et deux ou trois méchants petits coupons de rentes en cinq pour cent; au cours du jour, le capital m'aiderait bien à vivre cinq ou six mois... un an peut-être... Les bals coûtent fort cher, les dîners ne se donnent pas gratis... Erlher m'a toujours fait payer les voitures qu'il m'a vendues... Le désir que j'avais de guérir madame de Pont-Thibaud du spleen qui la dévore m'a fait jeter l'argent par les fenêtres... je meurs avec le regret de n'avoir pas réussi.

— Ah! l'atroce vieillard! grommela M. Dubois entre ses dents, et tout haut il reprit :

— Les bals n'ont pas tout mangé, monsieur le marquis; il y a la Bourse!

— Ah! oui, les liquidations! Le malheur m'a poursuivi avec un acharnement incroyable... J'étais toujours à la hausse au moment de la baisse, et à la baisse quand venait la hausse... Le trois, le cinq, les chemins de fer, les actions de la Banque, les Bitumes, les Quatre-Canaux, la Caisse hypothécaire, j'ai spéculé sur tout, et tout m'a été contraire... Bah! n'en parlons plus... je meurs à temps... Si j'avais vécu trois mois encore, j'aurais joué le reste, et j'aurais perdu... c'est presque du bonheur!

Le vieillard se tut et se mit, comme la veille, à tambouriner sur le couvercle de sa tabatière d'or.

— Par exemple, ajouta-t-il au bout d'un instant, je laisse de quoi m'enterrer comme on enterre les Pont-Thibaud, et j'ai bien encore assez de ressources pour faire quelques petites donations à mes gens.

— Mais, répondit le notaire, si vous ôtez la moindre chose du peu que vous avez, que restera-t-il à votre fils ?

— Parbleu ! mon cher monsieur Dubois, il lui restera la dot de madame de Pont-Thibaud... Vous le savez aussi bien que moi... cent cinquante mille francs que je lui ai reconnus.

— Et que je n'avais pas, dit Antoinette avec une froide dignité.

— C'est vrai, dit le marquis ; mais ce que j'ai reconnu, je le dois... Cet argent est placé en rentes sur l'État, en une seule inscription de sept mille cinq cents francs déposée chez mon banquier, lequel en touche les arrérages sur votre délégation, ma chère amie.

Et le marquis s'inclina légèrement.

— Cela dit, poursuivit-il, il est clair que je puis bien disposer de ces misérables coupons...

— Cependant... interrompit le notaire.

— Laissez, monsieur Dubois, laissez ! dit Antoinette avec une impatience qui n'était pas dans ses habitudes ; M. le marquis est le maître ; ce que j'ai, suffira à mon fils.

— Mais, madame, s'écria le notaire en s'échauffant, je sais mon métier, que diable ! Or, la loi est formelle à cet égard... un testament qui disposerait de plus du tiers de la fortune, serait nul de plein droit.

— Oui, si l'on réclamait, dit le marquis.

— Et je ne réclamerai pas, répondit Antoinette ;

mon fils me remerciera un jour de n'avoir pas disputé une obole de la succession de M. le marquis.

— Vous le voyez, mon cher monsieur Dubois, madame de Pont-Thibaud est moins récalcitrante que vous. Elle sait que, dans ma famille, on ne meurt pas sans laisser du pain aux serviteurs qui ont dormi sous notre toit.

La pendule sonna dix heures

— Voilà une heure que je n'entendrai plus, reprit M. de Pont-Thibaud; voyons, mon cher monsieur Dubois, il faudrait, je crois, s'apprêter... vous avez là tout ce qu'il vous faut... des plumes et de l'encre... quant au papier, c'est un soin qui vous regarde. Ma chère Antoinette aura l'obligeance de vous approcher une petite table, celle-là même sur laquelle j'avais l'habitude d'écrire mes comptes.

Antoinette obéit silencieusement au marquis, et le notaire, ayant apprêté la feuille de papier timbré, trempa la plume dans l'encre.

— Ecrivez, mon cher monsieur Dubois, écrivez, poursuivit le marquis, après que le notaire eut rédigé le préambule :

« Je donne et lègue à ma femme, Antoinette de Pont-Thibaud, née de Mareuil, et comme un témoignage de ma vive reconnaissance pour le bonheur que je lui dois, l'usufruit du mobilier qui garnit ma chambre, la sienne, son boudoir et le salon, avec tous les objets d'art qui y sont renfermés et, notamment, le portrait en pied, le buste et le masque de marbre de

mon neveu Ludovic d'Herblay, mort à la chasse, ainsi que le paysage représentant la partie de la forêt où son corps a été retrouvé. J'entends que ma femme conserve ces quatre objets, — les deux tableaux, le buste et le masque, — sa vie durant, après quoi ils retourneront à mon fils.

« J'affecte une somme annuelle de six cents francs à prendre sur la succession, pour le service de douze messes qui seront célébrées mensuellement en l'église de Saint-Louis d'Antin, ma paroisse, pour le repos de l'âme de ce cher neveu, Ludovic d'Herblay ; j'invite ma femme à assister régulièrement à ces messes, sauf le cas de maladie, faute de quoi le précédent legs est annulé de plein droit.

« Je donne et lègue à mon valet de chambre, François, et en récompense des bons services qu'il m'a rendus depuis trente-cinq ans qu'il est auprès de moi, une rente viagère de six cents francs, laquelle sera prélevée... »

M. de Pont-Thibaud en était là de son testament, lorsque le bruit d'une violente discussion l'interrompit. Chacun des trois acteurs de cette scène prêta l'oreille, et chacun d'eux reconnut la voix du groom qui criait tout comme s'il avait été dans la rue.

Le marquis sourit.

— C'est ce petit fou de Tom, dit-il.

Et tirant le cordon qui pendait au chevet de son lit, il sonna.

François entra sur-le-champ ; le bruit avait cessé.

— Que se passe-t-il donc dans l'antichambre? demanda le marquis.

— Monsieur le marquis... c'est Tom, dit François, en hésitant.

— J'en étais sûr; toujours Tom! Tout le monde lui en veut ici... Voyons, qu'a-t-il fait?

— C'est que je ne sais pas si je dois....

— Vous devez toujours faire ce que je vous demande.

— C'est à cause de monsieur le notaire, monsieur.

— Monsieur Dubois n'a rien à faire là dedans.

— Au contraire.

— Tenez, ma chère amie, dit M. de Pont-Thibaud en s'adressant à sa femme, le plus court est d'appeler Tom... Voulez-vous prendre cette peine?

Antoinette ouvrit la porte, et Tom parut.

Le marquis comprit alors pourquoi le valet de chambre n'avait pas voulu parler.

Le groom s'était affublé de la grande redingote du notaire, espèce de houppelande garnie de chinchilla, qui traînait sur ses talons, d'une vieille perruque qu'il avait trouvé dans un grenier, et, la canne à pomme d'or à la main, une paire de lunettes sur le nez, il s'amusait à contrefaire M. Dubois.

La querelle était venue de ce que François avait voulu contraindre le groom à se dépouiller de la houppelande qu'il avait trouvée, avec la canne, dans l'antichambre où le notaire les avait laissées.

M. Dubois se leva tout furieux.

— Ah ! le méchant vaurien ! s'écria-t-il

— Laissez, mon cher monsieur Dubois, dit le vieillard... à son âge nous en eussions fait autant.

— Vous, peut-être, mais pas moi ! J'ai toujours été grave et rangé, Dieu merci !

— Notaire au berceau, répondit le moribond en souriant ; vous oubliez seulement que Tom est groom. Voyons, Tom, approchez.

Le groom s'avança, traînant la houppelande, et la perruque de travers. Le méchant petit drôle, se sentant appuyé, riait sous cape et grimaçait au nez de François.

En marchant, il accrocha de sa botte éperonnée la robe de madame de Pont-Thibaud et la déchira.

— Ah ! pardon, madame la marquise, dit-il, et il s'éloigna en faisant sonner ses éperons comme un danseur polonais.

Antoinette retira sa robe d'un air de mépris, et le groom, frappant du talon, s'arrêta devant le marquis.

— Mon petit scélérat, lui dit le vieillard, je vais m'occuper de toi.

— Ça me fera plaisir, répondit Tom.

François leva les yeux au ciel, mais M. de Pont-Thibaud continua :

— Quand je ne serai plus là, prends garde de passer par la police correctionnelle, mon enfant, c'est l'antichambre de la cour d'assises, et tu me parais avoir d'étonnantes dispositions pour prendre ce chemin-là.

— Ah ! monsieur le marquis, vous dites cela parce que j'ai quelques petits défauts.

— Et de gros vices.

— Je voudrais bien !... les vices rapportent beaucoup dans notre état...

— Ah bah !

— Que je rencontre seulement quelque actrice à la mode, moins que cela même, une lorette un peu bien lancée, et le mensonge, l'astuce, la rouerie aidant, on ira loin. Aujourd'hui Frontin est jockey, monsieur le marquis.

— Mais Scapin est à Toulon, monsieur Tom.

— Scapin est un maladroit, dit le groom, en faisant la moue.

— Et monsieur Tom est fort habile ?

— Non pas, monsieur le marquis, il débute ; tous les grands artistes ont débuté.

M. de Pont-Thibaud prit l'oreille du groom et la pinça gaiement.

— Va-t'en, petit, lui dit-il ensuite, je fais mon testament et je n'oublierai pas les grands artistes à leurs débuts.

Tom pirouetta sur ses talons et affecta de saluer la marquise si profondément en passant devant elle, qu'elle détourna les yeux.

Tant de corruption unie à tant de jeunesse l'indignait et l'attristait tout ensemble.

M. de Pont-Thibaud acheva de dicter son testament et le signa.

Comme il rendait la plume à M. Dubois, le timbre de la pendule sonna un coup.

— Eh! eh! dit-il, est-ce midi et demi ou une heure?... Cette sonnerie est fort ridicule... avec elle on ne sait jamais quelle heure il est.

— C'est une heure et demie, dit la marquise.

— François, reprit M. de Pont-Thibaud, allez chercher, je vous prie, le curé de Saint-Louis.

— Mon fils! mon fils! murmura la marquise d'une voix suppliante.

— Permettez, madame, que, pour un instant, j'oublie les choses de la terre pour les choses du ciel, répondit le mourant d'un air de componction.

Madame de Pont-Thibaud se tordait les mains en comptant les minutes.

Le curé de la paroisse entra, et M. de Pont-Thibaud reçut les saints sacrements.

— C'est une fin édifiante, dit le curé à la marquise qui le reconduisait, la paroisse perd autant que vous, madame.

— Ah! l'abominable scélérat! grommelait le notaire indigné.

Le médecin vint après le curé, et prit le bras du malade.

— La fièvre tient toujours, dit M. de Pont-Thibaud qui comprit l'intention du docteur.

Un silence profond s'établit dans la chambre; le jour baissait rapidement. A demi voilée par les grands rideaux des trois fenêtres, la clarté du crépuscule

n'arrivait plus jusqu'au lit du vieillard, contre lequel se jouaient les reflets tremblants du foyer. Tous les objets semblaient flotter dans une lueur douteuse qui en effaçait les formes et les couleurs.

La tête blême du vieillard reposait immobile sur l'oreiller blanc. On entendait le bruit de sa respiration puissante, égale, mais précipitée.

La nuit vint, et la chambre ne fut plus éclairée que par une zone de lumière qui la coupait en deux et dont les bords allaient s'élargissant jusqu'au mur de face.

Les yeux distraits du moribond semblaient suivre le jeu des ombres qui vacillaient aux mouvements de la flamme contre les murs et le plafond.

Tout à coup il fit un effort violent et s'assit.

— La fièvre tombe, s'écria-t-il. François, allumez les flambeaux, et faites monter ma livrée, toute, entendez-vous ? toute !

La marquise frissonna. Son heure était venue.

François alluma les flambeaux et sortit précipitamment.

— Madame la marquise, approchez, reprit le vieillard, dont les yeux, élargis par les approches de la mort, brillaient d'un feu extraordinaire.

Antoinette se traîna jusqu'au chevet du lit.

— Un Pont-Thibaud n'a qu'une parole, dit le marquis ; votre fils vous sera rendu.

— Mon Dieu ! s'écria madame de Pont-Thibaud, je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait !

François rentra et avec lui toute la livrée, qui se rangea au fond de l'appartement.

Les flambeaux jetaient partout une lumière égale.

Le marquis étendit le bras.

— Madame, s'écria-t-il, réjouissez-vous, votre fils est ici. Tom, embrassez votre mère!...

Madame de Pont-Thibaud jeta un cri déchirant et tomba sur le tapis.

Quant au marquis, il était mort.

URSULE VOISIN

I

Il y a dans le département de l'Hérault, entre Bédarieux et Saint-Pons, un coin de terre charmant qui n'est fréquenté que par les marchands de bestiaux et les commis voyageurs. Ce ne sont pas tout à fait encore des montagnes, mais ce ne sont déjà plus des collines ; toutes les pentes sont couvertes de châtaigniers, mille ruisseaux glissent comme des couleuvres entre l'herbe des vallées ; de vieux châteaux dressent leurs pans de murs sur les cimes rocheuses, et de jolis moulins remplissent du bruit de leurs roues, battant les eaux, les solitaires vallons où passent les troupeaux voyageurs. Il y a çà et là des chapelles ruinées et des castels en ogives, toutes sortes de monuments rompus et abandonnés d'un temps que les plus vieux bergers ne se rappellent pas ; beaucoup d'arbres, beaucoup d'eau, beaucoup d'herbe ; des chaumières toutes tapissées de

lierre et de liserons, des fabriques aux toits rouges, assises dans des prairies; de petits villages qui éparpillent leurs maisonnettes dans les champs comme des écoliers désœuvrés. Les paysans portent des brayes ainsi que de vieux Gaulois, et s'enveloppent de larges manteaux blancs au temps des pluies ; les filles ont des corsets écarlates, et courent par les prés jambes et bras nus, chantant des complaintes que personne n'a faites et que tout le monde sait par cœur. Mais ce joli pays, qui le connaît ? personne vraiment, et les artistes moins que personne. Les artistes français vont chercher des sites et des inspirations en Bohême ou dans le Tyrol ; il leur faut les Apennins pour leurs croquis et l'Oberland pour leurs sépia. Ce n'est peut-être pas plus beau, mais c'est plus loin ; et que peut-on faire d'une beauté qu'on touche de la main ? Demandez aux peintres s'ils connaissent l'Auvergne et le Berry.

Sur cette route verdoyante, si bien connue des brocanteurs de laine qui hantent les fabriques de drap, on rencontre, à quelques lieues de Saint-Pons, Olargues, charmant village endormi sur un large ruisseau, que traverse, d'un seul bond, un des plus vieux ponts de France. A quelques centaines de pas plus loin, au faîte d'une colline, s'écroulent les dernières voûtes d'un château fort qui commandait jadis le pays ; on y trouve des hêtres dans les cours, et des arbousiers ont mis leurs bouquets de feuilles vertes et de fruits rouges aux fentes des murs crevassés. Olargues, à défaut d'autre spécialité, a celle de défrayer les méditations

des antiquaires de l'Hérault ; son nom a déjà été le sujet de maints rapports adressés aux sociétés archéologiques du département, et nul ne peut prévoir le temps où l'on cessera de se disputer scientifiquement sur l'origine contestée de ce terrible nom. Les uns le font dériver de *olei ager* (champ d'huile), et les nombreux oliviers épars dans la vallée semblent leur donner raison ; mais les autres lui attribuent pour origine *hulla larga*, ce qui, dans le patois corrompu du pays, signifie large marmite, et une vaste chaudière ample et rebondie, sculptée sur une vieille pierre que la piété des indigènes a mise au fronton de la mairie, appuie de sa vivante autorité cette dernière et spécieuse proposition. Si la grande et mémorable lutte des classiques et des romantiques avait pu jeter ses clartés littéraires jusqu'au pays d'Olargues, nous dirions que les sectateurs de *olei ager*, fermes et tenaces dans leur amour pour une pure latinité, représentaient les classiques, et que les partisans zélés et hardis de *hulla larga*, téméraires défenseurs du moyen âge, étaient romantiques sans le savoir.

Mais laissons à l'avenir et aux lumières des archéologues languedociens le soin de vider cet antique et solennel débat, et revenons à Olargues, simple chef-lieu de canton, ayant juge de paix, bureau de poste et brigade de gendarmerie à pied.

Au moment où commence cette histoire, un chasseur descendait la pente verte d'une colline, au sommet de laquelle s'effilait le toit pointu d'une chapelle déman-

telée, qui depuis longtemps n'avait plus ni prêtre ni cloche. C'était un jeune homme de bonne mine; bien qu'il fût couvert d'habits grossiers, on devinait à son air et à sa démarche qu'il appartenait aux classes riches du pays; de la main droite il entourait la platine d'un fusil dont le canon reposait dans la paume de la main gauche; point de gants et point de jolies guêtres façonnées, mais une veste de velours et de gros souliers ferrés, comme ceux que portent les braconniers; cependant on voyait bien vite que ce braconnier-là pouvait entrer dans un salon sans gaucherie. Il marchait lentement, l'œil et l'oreille au guet, furetant du regard les buissons, et suivant un bel épagneul qui trottait devant lui le nez en terre, remuant la queue et faisant pleuvoir des gouttes de roséede tous les taillis sous lesquels il pénétrait. Ils allaient l'un et l'autre, le chien flairant, le jeune homme cherchant, et tous deux, en cinq minutes, atteignirent le pied de la colline, où le taillis, moins épais, espaçait ses fourrés jusqu'au bord d'un clair ruisseau qui chantait sur les cailloux. Alors l'épagneul s'arrêta; il venait de tomber en arrêt, la tête baissée et frémissante, la patte haute; le fusil du chasseur s'éleva lentement jusqu'à l'épaule; du milieu des buissons de myrtes et de houx, une branche se balança; à la voix de son maître, le chien bondit et un lièvre sauta hors du gîte. Un coup de fusil retentit, puis un autre, le lièvre baissa ses longues oreilles et fila comme un trait par la prairie.

— Le maladroit! s'écria un témoin invisible du dé-

pit du chasseur et de l'ébahissement de l'épagneul, qui regardait tour à tour son maître et le lièvre tout en piétinant sur le gîte encore chaud.

Le jeune homme tourna vivement la tête et aperçut sur l'autre rive du ruisseau, sous un couvert de saules et de sureaux, une jeune fille qui trempait ses pieds nus dans l'eau et riait aux éclats.

— Ursule ! s'écria le chasseur.

— Elle-même, qui depuis un grand quart d'heure s'amuse à suivre votre chasse ; c'était bien la peine de donner à votre pauvre *Lynx* tant de mal pour un si beau résultat. Si M. de Lursanne aime le rôti de lièvre, il fera bien de se pourvoir au marché.

— Depuis quand les petites filles s'avisent-elles de se moquer des grands garçons? répliqua le chasseur moitié riant et moitié dépité.

— Dites-moi, monsieur, ne voulez-vous pas échanger votre fusil contre ce roseau ? continua la rieuse enfant, en montrant au jeune homme une canne qu'elle balançait sur les eaux. Au moins ne feriez-vous pas de bruit.

— Ursule, prenez garde que je ne vous attrape !

— Oui da, monsieur Lionnel, et comment le feriez-vous, s'il vous plaît?

— Mais en sautant sur l'autre rive.

— Êtes-vous bien sûr que vous le pourriez ? Si votre légèreté égale votre adresse, je n'ai pas grand'chose à redouter. Tenez, ma levrette que voici aurait plus tôt fait de monter sur ce grand châtaignier.

— Ah ! vous croyez, fit le chasseur en prenant son élan.

— Très-bien, mais vous ne me tenez pas, s'écria la jeune fille ; et, d'une main leste, ramassant ses petits souliers, elle se prit à courir à travers prés, pieds nus et riant.

Le chasseur partit à sa poursuite, et l'épagneul, qui ne comprenait rien à tout ce mouvement, sauta après son maître en jappant, et voilà chasseur et baigneuse, épagneul et levrette, courant de compagnie dans l'herbe.

Ursule n'allait pas si vite qu'elle ne se laissât bientôt prendre. Le chasseur l'atteignit près d'un saule. On sait ce qui arrive en pareille occurrence : les bras du jeune homme enlacèrent la taille souple de la fugitive, qui se laissa voler un baiser sur ses brunes épaules, en se défendant tout juste assez pour faire croire qu'elle n'y consentait pas.

— Vous voilà prise, espiègle, lui dit-il.

— Bah ! fit-elle en ramenant sur son front les boucles flottantes de ses cheveux ; vous savez bien qu'Ursule Voisin ne se laisse rien prendre ; mais elle donne quelquefois, ajouta-t-elle en embrassant cordialement le chasseur sur les deux joues.

Les jeunes gens s'assirent au pied du saule, et les deux chiens, voyant leurs maîtres si bien d'accord, se mirent à se rouler dans l'herbe au soleil.

— Comme vous voilà tout en nage ! dit Ursule qui,

tirant un mouchoir de sa poche, se prit à le passer sur le visage de son compagnon.

— C'est que je suis en chasse depuis ce matin, et nous avons un soleil du mois de juillet au mois de septembre. Les raisins seront bientôt mûrs!

— Ils le sont déjà; en voici quelques grappes que j'ai prises, en passant, aux treilles de mon père; j'ai aussi des poires et du pain.

— Tout cela!... Moi, j'ai grand appétit.

— Eh bien! mettons tout en commun et déjeunons.

— Volontiers; et, sans y mettre plus de façon, le chasseur commença à égrener une grappe, que la jeune fille attaqua par l'autre bout. L'épagneul et la levrette vinrent voir ce qui se passait par là, et, tandis que raisins et poires disparaissaient avec une merveilleuse vitesse, ils attrapaient quelques morceaux de pain à la volée.

On causait en riant, et tout allait pour le mieux dans ce déjeuner à quatre, lorsque tout à coup, en portant un fruit à ses lèvres, la main d'Ursule s'arrêta. Cette main retomba lentement sur l'herbe; elle baissa la tête, et une légère pâleur se répandit sur son visage.

— Vous n'avez plus faim? dit le chasseur en prenant la dernière grappe.

Ursule leva ses grands yeux sur lui; ils étaient voilés par la tristesse et tout humides.

— Non, dit-elle; puis, faisant un effort sur elle-même, elle ajouta:

— Eh bien ! quelles nouvelles? je ne vous ai pas vu hier et je ne sais pas...

— Quoi donc? répliqua le chasseur, qui regardait d'un air morose la queue rongée de la dernière poire.

— Partez-vous, Lionnel?

— Pas du tout.

— Vous restez?

— Hélas ! oui, je reste pour longtemps sans doute.

— Vous restez, vous restez ! répétait Ursule dont les yeux rayonnaient ; puis, baissant la tête, elle se couvrit le visage de ses mains.

— Qu'avez-vous? lui demanda celui qu'elle avait appelé Lionnel, et qui, prenant ses mains dans les siennes, les écarta sur son visage.

Deux grosses larmes tremblaient aux paupières d'Ursule, et cependant elle souriait.

— Ce n'est rien, dit-elle, rien qu'un souvenir.

Et sans qu'elle y prît garde, Ursule porta l'une de ses mains sur son cœur, comme si elle eût voulu en comprimer les battements, tandis qu'elle abandonnait l'autre aux mains de Lionnel.

— Mais, reprit-elle, racontez-moi donc comment la chose s'est faite ; il y a peu de jours encore que votre départ semblait arrêté ; M. de Lursanne, votre père, en avait parlé comme d'une chose certaine, dimanche dernier, après le marché.

— C'est fort simple ; et cela prouve seulement la profonde sagesse d'un proverbe bien connu que j'ai modifié de la façon que voici : *Tel qui part vendredi*

dimanche restera. Vous savez qu'il avait été question de m'attacher, en qualité de secrétaire, à M. de Robure, un de nos parents qui devait être pourvu d'un emploi diplomatique. La chose paraissait assurée, et il ne manquait plus que la nomination. Mais la nomination n'est pas venue, et M. de Robure nous l'a fait savoir hier.

Ursule ne put s'empêcher, au fond de l'âme, de rendre des actions de grâce au ministre qui n'avait pas nommé M. de Robure; mais Lionnel n'en devina rien.

— Notre parent, continua-t-il, n'a pas perdu l'espoir d'entrer dans la diplomatie, mais il s'est résolu à marcher par un autre chemin; sa lettre nous annonce qu'il va se porter candidat dans un collége de l'Ouest, où il a quelques chances à l'élection.

Ursule ne prêtait plus une grande attention au discours de Lionnel; elle l'écoutait, perdue dans une tendre rêverie, sans chercher à comprendre ce qu'il disait, comme on écoute ces morceaux d'opéras dont les paroles ne s'entendent pas, mais dont la mélodie plaît. Pour elle, toutes ses paroles se résumaient en ces quatre mots : Il ne part pas, et ces mots avaient une douceur infinie qui ravissait son cœur.

Comme Lionnel finissait de parler, ils entendirent marcher dans le taillis, près du ruisseau.

— C'est Percevault, dit Ursule, qui s'était retournée au bruit.

— Ah ! fit le chasseur sans remuer, Percevault le garde.

Puis, comme Percevault s'était approché, Ursule lui adressa une petite inclination de tête.

— Bonjour, mon ami, lui dit-elle, je vous croyais au bois des *Trois-Deniers*.

— J'y étais en effet, mamzelle, répondit Percevault, qui roulait dans ses doigts les bords cassés d'un large chapeau de feutre gris. J'avais été voir si aucun maraudeur ne coupait l'écorce des jeunes chênes.

— Et voilà votre tournée finie ?

— Il n'y avait personne au bois; bien que la misère soit grande dans le pays, le père Guillaume Voisin sait si bien se faire aimer, que chacun respecte ses arbres.

— Maintenant, rentrez-vous à la ferme ?

— Oui, mamzelle, par les prés, pour voir si les bœufs ne pâturent pas hors des haies; en passant là-bas, près du clos des vignes, ajouta-t-il après un instant de silence et sans oser lever les yeux, j'ai rencontré M. de Lursanne qui se promenait avec votre père, mamzelle; ils avaient l'air de se diriger de ce côté.

— Mon père! dit vivement Lionnel en se levant. Il prétend que je ferais mieux d'étudier les traités internationaux et l'histoire des congrès que de chasser; je me sauve pour éviter un sermon.

— Et moi, dit Ursule qui passait lestement ses bas et ses souliers, je vous suis, pour en esquiver un autre; mon père prétend que je ferais mieux de surveiller les laveuses, et d'avoir l'œil sur la ferme, que d'aller par les prés, rêvant et regardant les feuilles mortes. Il

a raison, et pourtant je fais le contraire ; aussi je me sauve. Bonsoir !

Et prenant son petit panier d'une main et ses robes de l'autre, Ursule s'élança aussi légère qu'un oiseau. En arrivant près des saules qui voilaient les abords du ruisseau, elle se tourna vers Lionnel, qui déjà s'enfonçait dans le taillis sur l'autre rive, et joignant ses jolis doigts fermés sur ses lèvres, elle lui envoya un dernier adieu avec un baiser.

— A demain ! cria le chasseur ; et il disparut sous les massifs d'arbres.

— C'est donc une petite peine que je lui épargne ! dit tout bas Percevault qui les avait suivis du regard. Mais quand il vit le baiser et l'adieu d'Ursule, il essuya une larme qui roulait sur ses joues brûlées par le soleil.

M. de Lursanne et le père Guillaume Voisin venaient d'entrer dans la prairie, et Percevault s'éloigna.

M. de Lursanne portait un habit de chasse en drap vert avec des boutons d'argent, et un pantalon de coutil avec des brodequins finement ajustés autour de la cheville ; il tenait un fusil sur l'épaule, mais à la façon dont il appuyait une de ses mains sur la crosse, on voyait bien que c'était une arme peu dangereuse aux perdreaux.

Le père Guillaume marchait à ses côtés, les mains passées dans ses poches par les fentes d'une large blouse de toile grise. Le long de sa cuisse pendait un bâton de coudrier durci au feu, et que de petits cordonnets en cuir attachaient au poignet ; ses jambes

étaient protégées par de grosses guêtres qui montaient jusqu'aux genoux, et sur sa tête s'arrondissait un vaste chapeau de paille cousue.

La nature de ces deux hommes n'était pas moins dissemblable que leur costume. Tous les membres de M. de Lursanne étaient minces et effilés comme des tiges de bois soigneusement rabotées, tandis que la charpente du père Guillaume se dessinait encore sous les amples vêtements qui l'enveloppaient. Quand il tirait sa main hors de sa blouse pour écarter avec son bâton les branches d'un buisson, on comprenait que cette main large et calleuse aurait fait plier M. de Lursanne comme un roseau, s'il lui avait pris fantaisie de l'appuyer sur son épaule. Autant le profil du gentilhomme était anguleux et pointu, autant la tête du père Guillaume était pleine et carrée ; son front osseux et bombé avait conservé tous ses cheveux, alors que le crâne mince et fuyant de M. de Lursanne offrait à peine, près des tempes, quelques mèches filandreuses de cheveux rares et blonds.

Mais ce visage, dont le nez faisait saillie, et qui avait quelque affinité avec le museau d'une fouine, possédait, chose étrange, un caractère de bonhomie qu'il devait sans doute à des lèvres rouges et charnues, et à des yeux d'un bleu pâle et doux. Il suffisait de le voir un instant pour deviner qu'après quelques concessions faites à une vanité qui se trahissait par le double ruban de la Légion d'honneur et de Saint-Louis attaché à sa veste de chasse, M. de Lursanne devait être de fort

bonne composition. Si la bonté se lisait aussi sur la figure brunie du fermier, on y voyait l'expression d'une fermeté mâle qu'accusait nettement l'ampleur des lignes pleines de grandeur et de puissance, bien que fatiguées par la rudesse d'une vie vouée au travail.

Tous deux s'avançaient paresseusement le long d'un étroit sentier qui, tracé au milieu de la prairie, suivait les inflexions du ruisseau, à une centaine de pas de ses rives.

II

— Oui, mon brave, disait M. de Lursanne au père Guillaume, tout en s'avançant le long du sentier; ce n'est pas une mince affaire que d'élever les enfants que Dieu nous envoie; je n'en ai qu'un, grâce au ciel, et je ne sais vraiment comment j'aurais pu m'en tirer, si madame la baronne, de sainte mémoire, m'en avait donné plusieurs.

— Ah ! monsieur le baron, reprenait le père Guillaume, que me dites-vous là et que je partage bien votre opinion ! encore est-ce un fils que la Providence vous a envoyé, tandis que c'est une fille que ma pauvre femme m'a laissée sur les bras, à moi, qui n'ai guère de science, et qui m'entends à faire une éducation comme un pâtre à émonder les jeunes arbres.

— Un garçon ! père Guillaume ; mais on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est. J'aimerais bien mieux avoir une fille ; une fille a du moins l'humeur tranquille et douce ; elle reste à la maison, et ses caresses vous réjouissent le cœur.

— Oui, oui ; certes, je ne dis pas non ; mais une fille, ça a le cœur un peu léger ; c'est comme une feuille, une fois que c'est parti, allez courir après.

— Bah ! une fille ne fait pas de dettes. Or, savez-vous ce que mon cher Lionnel m'a coûté ? Après qu'il a eu fini ses études de droit à Toulouse, j'ai dû payer vingt mille francs ; c'est un bon denier, vingt mille francs en trois ans, en dehors des mille écus de pension annuelle que je lui faisais ; j'aurais bien voulu lui voir porter des jupes au lieu de culottes en ce moment-là. A présent, voilà ce grand gaillard qui trotte par les champs tout le jour ; ça ne peut pas longtemps me convenir.

— Non, vraiment ; il faut que jeunesse travaille.

— Il faut qu'elle se pousse, père Guillaume, et qu'elle se pousse loin. Or, aujourd'hui, toutes les routes sont obstruées par un tas de marauds qui se battent des pieds et des mains pour se faire un trou. Je ne puis pas envoyer l'héritier des Lursanne disputer, à propos de murs mitoyens, au tribunal de Saint-Pons. Qu'en faire, mon ami ?

— Si vous le gardiez près de vous, n'aurait-il pas assez d'occupations à surveiller vos beaux domaines de Lursanne et de Champfleuri ?

— Je ne le peux pas ; j'ose même dire qu'il ne le doit pas. Il s'appelle Lionnel de Lursanne, songez-y bien. Il lui faut un rang dans le monde, et dans le monde d'en haut. Croyez-vous que j'ai gagné ça en me promenant ? ajouta le baron en touchant avec son index les deux rubans écarlates qui se mariaient à sa boutonnière. J'ai été page dans la maison du roi Louis XVIII, dont Dieu ait l'âme ! fit le baron en se découvrant, geste que le fermier imita sans humble empressement, mais avec ce respect que les cœurs simples ont pour les morts ; j'ai suivi S. A. monseigneur le duc d'Angoulême en Espagne, et j'ai occupé pendant cinq ans, à la satisfaction de tous, la sous-préfecture de Saint-Pons, que j'avais acceptée pour me rendre utile au gouvernement du roi. Vous savez cela, père Guillaume ?

— Oui, monsieur le baron, et je sais aussi que vous auriez bien dû vous charger de la mairie d'Olargues, vous qui êtes un homme d'expérience, au lieu de m'en laisser tout le poids à moi, pauvre fermier qui ne sais rien.

— Je ne pouvais pas, mon ami : mon nom et mes antécédents s'y opposaient ; mais je vous aiderai toujours de mes conseils et des faibles lumières que j'ai puisées dans la pratique des hommes et des choses. Aussi, ce ne sont point les affaires de la commune qui m'inquiètent, mais bien celles de mon fils.

— Mais il n'en a point encore.

— Et voilà précisément ce qui m'afflige. Je suis assez disposé à l'envoyer à Paris pour le pousser dans

le monde, mais il faut une bonne occasion. Avant 1830, j'avais beaucoup d'amis là-bas ; maintenant je n'en ai guère, et ceux qui me restent ne sont pas en passe de m'être utiles.

— L'occasion viendra, monsieur le baron.

— Mon fils est un gentil garçon ; il a de l'esprit et du feu ; il plaira aux femmes, et c'est quelquefois par elles qu'on arrive : ça vous fait sourire, mon brave, mais j'ai assez vu les choses de près pour en parler. Lionnel a de l'ambition, il ne s'en doute pas ; mais quand il aura mordu au gâteau, vous verrez de quelle manière il jouera des dents.

— Je le crois aussi ; c'est un brave jeune homme qui a l'œil vif et la réplique prompte. Ces gens-là arrivent vite quand ils ne se cassent pas le cou en chemin ; mais une fille, voilà qui est plus difficile à mener ; ça va toujours, comme une chèvre par la colline, à droite, à gauche, devant, derrière ; vous la croyez ici, pas du tout, elle est là-bas, et la grande affaire c'est de l'empêcher de marcher. En marchant, on s'instruit de trop de choses, et la science n'est guère bonne pour les filles.

— La vôtre, père Guillaume, vous donnerait-elle quelque sujet d'inquiétude ?

— Non pas encore, Dieu merci ; elle a le cœur bon et l'esprit droit ; mais elle en sait un peu trop long, dans sa position surtout. Vous connaissez mes principes, monsieur le baron, je suis de ceux qui croient

que chacun doit rester le plus qu'il peut dans sa condition.

— Et vous avez raison, mon vieil ami, ç'a toujours été ma pensée.

— Quand on doit vivre tous les jours que Dieu nous dispense en ouvrier ou en paysan, la science est comme un verre d'eau-de-vie sur les lèvres d'un enfant ; elle peut tuer. Ça vous met dans le cœur un grand désir des choses qu'on n'a pas et qu'on ne peut jamais avoir, et un désir toujours vivant dans un jeune cœur, ça fait comme un lierre autour d'un arbrisseau, ça l'étouffe. Malheureusement ma fille n'a pas été élevée dans ces principes-là.

— C'est un tort, père Guillaume.

— Eh ! sans doute, monsieur le baron, mais vous savez comment je me suis marié. Ma femme, tout enfant, avait été confiée à mon père, en 93, dans un temps de troubles ; elle était d'une famille riche et sa mère lui faisait apprendre toutes sortes d'arts d'agrément. On la croyait destinée à épouser quelque seigneur, un général, un gros négociant, que sais-je ! Les années se passèrent comme ça. Le mari, qui était parti pour l'Italie, ne revenait pas ; un jour on apprit qu'il était mort. L'argent qu'il envoyait ne parvint plus ; on alla à Nîmes — nous habitions alors les Cévennes — pour voir ce qui restait de sa fortune. Mais bah ! tout avait été mangé, dilapidé ou confisqué.

— C'est-à-dire volé, grommela le baron de Lursanne.

— Il ne restait rien ; ce coup-là tua la mère, et l'en-

fant, alors jeune fille, nous resta. Nous l'aimions tous comme si elle avait été de notre sang, et nous la gardâmes. Sur ces entrefaites, 1814 arriva. Mon père, qui était connu pour un bonapartiste, fut menacé. Les choses s'envenimèrent lors des troubles de Nîmes, et dans une rixe on le tua.

J'aurais pu me venger, j'étais assez fort et j'avais assez d'amis pour le faire ; mais mon père m'avait appris à laisser le soin de la vengeance à celui qui voit d'en haut, et je préférai m'éloigner. Je quittai les champs que son sang avait mouillés, et je vins m'établir à Olargues avec la pauvre fille. Je l'aimais sans le lui avoir jamais dit, et cependant elle m'épousa. Je crois vraiment qu'elle le fit par reconnaissance bien plus que par amour. Mais, quand Ursule naquit, elle voulut lui apprendre ce qu'elle savait ; et voilà comment il se fait aujourd'hui qu'Ursule touche du piano, chante, brode et lit, comme une demoiselle de Montpellier.

— Ursule est une charmante fille, et ce n'est point un si grand malheur, si avec tout cela elle a les qualités de son sexe et de sa position.

— Elle les a, monsieur le baron, je ne m'en plains pas ; et cependant il est bien malheureux qu'elle sache tant de choses..... Oui, bien malheureux !

— Je ne vois pas trop cependant pourquoi.

— Ah ! c'est que vous jugez de ces choses-là avec vos idées de gentilhomme ; Ursule est douce et patiente, et nulle mieux qu'elle ne s'entend à diriger une

maison ; mais au milieu de tout cela, je m'aperçois bien qu'elle n'est pas heureuse. Un père, voyez-vous, ne se trompe pas là-dessus. Il y a des jours où je surprends Ursule à son piano ; elle chante des morceaux de musique qu'elle fait venir de la ville, et tout en chantant elle a les yeux pleins de larmes ; puis, quand elle a fini, elle laisse tomber sa tête dans ses mains, et j'ai beau l'appeler alors, elle ne m'entend pas. Dans ces moments-là, la voix d'Ursule vient je ne sais d'où et me remue les entrailles, à moi qui ne suis pas sensible à ces choses-là.

— Elle doit avoir la voix dramatique, dit d'un ton capable le baron. C'est un contralto ou un mezzo-soprano.

— C'est possible, répondit le père Guillaume de l'air de quelqu'un qui ne comprend pas. D'autres fois elle sort au petit jour, et va courir par les bois ; je l'ai rencontrée ainsi sous les saules, regardant l'eau couler à ses pieds. Je la pouvais tirer par le bras avant qu'elle s'aperçût que j'étais là. Quand je lui demande à quoi elle pense, elle me répond qu'elle n'en sait rien et me suit en souriant ; mais lorsque je fais semblant de tourner la tête, elle porte le coin de son tablier à ses yeux. Elle est rentrée à la ferme après des promenades de quatre à cinq heures, toute trempée par la pluie, sans y avoir pris garde ; on dirait que son esprit est dans les étoiles ; j'ai voulu lire dans les livres qu'elle feuillette, au coin du feu, en hiver, je n'y ai rien compris ; j'ai quelquefois senti une si furieuse colère contre

tout ce qui cause ses chagrins, que je voulais jeter les livres par la fenêtre, et le piano au feu; mais je suis retenu par la crainte de faire une trop grande peine à Ursule. J'ai pensé à lui donner toutes sortes de colifichets, des dentelles, des rubans, des bijoux, un tas de choses comme les aiment les jeunes filles; elle les prenait et ne les mettait jamais; elle en a deux tiroirs tout pleins auxquels elle ne touche pas. Quand je m'avise de la gronder, elle m'écoute en baissant la tête, me dit que j'ai raison, passe ses petits bras autour de mon cou et m'embrasse. Je ne sais plus que dire alors, et je l'embrasse aussi. Puis, quand vient le soir, je la trouve plantée au milieu d'un pré, regardant le soleil se coucher; un taureau lui viendrait dessus qu'elle ne l'entendrait pas. Ah! monsieur le baron, tout ça ne serait rien, si elle était heureuse; moi, je m'y habituerais à la fin : est-ce qu'un père ne s'habitue pas à tout? Mais c'est en elle que j'ai mal.

Ici le père Guillaume passa le revers de ses larges mains sur ses yeux, où brillaient deux larmes; mais, comme s'il eût été fâché de ce témoignage de faiblesse, il appliqua un si vigoureux coup de bâton à un jeune peuplier, que l'arbre, rompu, tomba sur l'herbe.

— Ça ne sera rien, mon vieil ami, s'empressa de dire M. de Lursanne, Ursule a dix-huit ans, il faut la marier.

— Si je le croyais, ce serait bientôt fait.

Comme il achevait ces mots, le père Guillaume s'arrêta. Les deux promeneurs étaient arrivés à l'extré-

mité d'une haie qui bordait un champ de luzerne.

— Il ne faut pas, reprit-il, que l'histoire de mes petits chagrins nous fasse oublier le but de notre course. Voilà, ajouta-t-il en étendant son bâton dans la direction d'un bouquet de peupliers, le pré que vous m'avez demandé. C'est de la bonne terre; il arrondit notre métairie des Fieux, et je vous le cède bien volontiers, si vous voulez me donner en échange un coin de bois que vous avez derrière les Trois-Deniers.

— C'est fait, père Guillaume; touchez-là et prenez le bois.

Après cette courte affaire, les deux interlocuteurs se séparèrent; le baron prit par la vallée pour retourner à son château de Lursanne, et le père Guillaume par les collines pour rentrer à sa ferme, qui était connue dans le pays sous le nom du Mas d'Aigues-Vives, nom qui lui venait sans doute d'une fontaine dont les eaux fraîches sortaient en nappes blanches des flancs d'un rocher contre lequel s'adossait le bâtiment.

Quand il arriva sur la pelouse dont les vertes ondulations s'étendaient devant la ferme, Ursule était assise sur un tronc d'arbre, distribuant du grain à une bande de poules et de poussins qui gloussaient autour d'elle. Percevault était non loin de là, ajustant le manche d'une pioche; quelques vaches ruminaient, mollement couchées dans l'herbe; on entendait au loin le bêlement des chèvres qui broutaient le thym sur les collines, et dans la ferme les chants des filles qui battaient le lait. Le père Guillaume, encore ému des discours

qu'il avait échangés avec M. de Lursanne, s'arrêta un instant pour considérer ce tableau doux et calme qui reposait ses pensées un peu tristes; sa fille alla vers lui et lui prit la main en cherchant son regard.

Le père Guillaume se pencha pour l'embrasser au front.

— Tu as encore couru par les champs, ma fille, lui dit-il en sentant sous ses lèvres l'épiderme encore moite d'Ursule.

— Mon père, c'est que...

— C'est que tu as eu fantaisie de te promener un peu trop loin et un peu trop longtemps; c'est bien, je ne suis pas en humeur de te gronder aujourd'hui; retourne à tes poules qui trottent après toi, et ne t'éloigne pas de la maison, j'aurai à te parler.

Tandis qu'Ursule s'éloignait, le père Guillaume appelait Percevault.

— Percevault, criait-il, va m'apprêter *Pierrot;* tu lui donneras un peu d'avoine et tu lui mettras la selle neuve. Il faut que je me rende à Olargues.

— Ça sera bientôt fait, dit l'autre en jetant sur son épaule la pioche réparée; mais voici M. le curé qui arrive par le sentier; on dirait qu'il monte à la ferme.

— Va toujours; s'il a à me parler, nous parlerons tout aussi bien en marchant.

Le curé arrivait au petit pas de sa monture, vieux cheval gris qui s'en allait tout doucement donnant par-ci par-là un coup de dent aux touffes d'herbe; le curé le laissait faire, ayant pris, depuis longues années,

l'habitude de ne contrarier en rien ses inclinations à la fois gourmandes et paresseuses. D'une main il tenait tout ouvert, au-dessus de sa tête, un large parasol en soie rouge, et de l'autre il se servait de son tricorne usé comme d'un éventail; sa soutane éraillée aux coudes, et que de longs et laborieux services marbraient de teintes blanches, tombait sur la croupe du cheval, qui la balayait à coups de queue, sous prétexte de chasser les mouches; ses pieds, chaussés de bas de filoselle noire, tenaient à l'aise dans de forts souliers à boucles, dont le métal économique se trahissait sous la nuance effacée d'une couche d'argent plaqué. Mais si tout était pauvre, tout était propre; la face pleine et rebondie respirait la meilleure humeur, en même temps qu'elle commandait le respect par la douceur du regard, la mansuétude du sourire et la grâce des contours que l'embonpoint n'avait pas déformés. Les mains nues étaient belles, et la taille haute et bien prise encore, quoique la chevelure argentée et le front déjà ridé du curé accusassent la soixantaine.

— Vous avez à me parler, monsieur Solieu? lui dit le père Guillaume en s'avançant vers le curé avec toute la lenteur et la gravité qui convenaient à son titre de maire.

— Oui, père Guillaume.

— C'est que je ne vous cacherai pas que j'allais partir pour Olargues, où m'appellent les affaires de la commune.

— Eh bien! nous ferons route ensemble et nous

causerons jusqu'au village. Vous voilà sur *Pierrot* et moi sur *Bijou* ; ce sont deux vieux amis qui ne se chicaneront pas; mettons-leur la bride sur le cou, et partons.

Un instant après, le curé et le maire, ces deux colonnes de l'édifice communal, trottaient à côté l'un de l'autre, celui-ci tenant son bâton de coudrier à la main et celui-là son parasol sur la tête.

Quand les deux amis se trouvèrent engagés dans le chemin creux qui conduisait à Olargues par le pied des collines, le bon curé, retenant encore la bride de *Bijou*, qui se gardait bien pourtant d'aller vite, entama la conversation en ces termes :

— Votre fille, père Guillaume, a dix-huit ans, je crois, depuis la Chandeleur; elle est aussi bonne que jolie, et m'est avis qu'elle ferait une excellente ménagère; ne vous semble-t-il pas qu'il serait temps de la marier?

— J'y ai pensé quelquefois, monsieur Solieu, mais j'attends, pour me décider, qu'Ursule elle-même ait fait un choix.

— Prenez garde, père Guillaume, prenez garde; les jeunes filles sont un peu trop disposées à prendre de beaux yeux pour un bon cœur. Je ne dis pas cela pour Ursule, mais avec les filles, surtout avec celles qui sont jolies, on ne sait jamais comment on dort.

— C'est vrai, c'est vrai, reprit le fermier que ces paroles ramenaient aux pensées que lui-même avait exprimées le matin.

— Ursule a le cœur droit, mais elle a la tête un peu chaude, ajouta le curé ; défendez-la contre son propre entraînement, et ce qu'il y a de mieux à faire pour y parvenir, c'est de la marier.

La concordance des paroles de M. Solieu avec celles de M. de Lursanne, frappa l'esprit du père Guillaume.

— Je me déciderais peut-être, reprit-il alors, si j'avais sous la main le gendre qu'il me faut, ou, pour mieux dire, le mari qui lui convient.

—N'est-ce que cela ? s'écria le curé ; eh bien ! j'ai votre affaire. Vous savez si j'aime Ursule : c'est mon devoir ; mais je l'aime plus que mes autres pénitentes, parce que c'est bien l'âme la plus blanche de mon troupeau. Voilà déjà longtemps que je roule dans ma tête le projet de l'établir, et, je l'avoue, ce n'est pas facile. Elle a reçu une éducation qui a singulièrement développé sa délicatesse et sa sensibilité. Ce n'est donc pas un rustaud, bon homme au fond, mais lourd et grossier dans la forme, qu'il lui faut. Enfin, ce matin, la Providence m'a fait mettre la main sur le seul mari qui lui convienne.

— Où est-il donc ?

— Au Mas des Roques.

— André Huchaux ?

— Lui-même. André a de vingt-sept à vingt-huit ans ; c'est un grand garçon bien bâti, actif et travailleur. S'il n'en sait pas autant qu'un avocat de Saint-Pons, il en sait toujours plus long que tous les gens d'Olargues ensemble. Vous savez son histoire ?

— Pas trop.

— Il s'est enrôlé à dix-huit ans; André avait la tête un peu près du bonnet, et il parlait à tout propos de se faire général; il a commencé par se faire soldat, et il est revenu sergent-fourrier. Si sa langue n'avait pas été aussi vive, il aurait eu les épaulettes de lieutenant; mais il parlait quelquefois quand ce n'était pas son tour. Il s'est battu comme un diable en Afrique, où son nom a été mis trois ou quatre fois à l'ordre du jour. Il a la croix. C'est quelque chose.

— Tout cela est fort beau; mais ne le dit-on pas un peu mauvais sujet?

— C'est selon comme vous l'entendrez. Après tout, père Guillaume, nous pouvons nous dire ces choses-là entre nous. J'ai toujours remarqué que ceux qui avaient fait un peu longtemps l'école buissonnière n'étaient pas les pires maris. Il y a des hommes qui sont comme les serpents; ils changent de peau, et là où il y avait un mauvais garnement, vous trouvez un petit saint. André a fait quelques études au séminaire de Saint-Pons; malheureusement, il n'avait pas la vocation, et, un beau matin, il prit la clef des champs et s'enrôla. En arrivant au corps, il plut au chef de son bataillon, qui en fit son secrétaire, et entre le bivouac et le coup de fusil, il a complété son éducation. Après avoir servi sept ans, il est revenu au pays, et en voilà deux qu'il gère le bien de son oncle. Le vieux bonhomme n'a que lui pour héritier; ses terres ne sont pas aussi belles que les vôtres, mais cependant

elles valent bien quarante ou cinquante mille livres.

— Ce n'est pas la différence qui serait un obstacle. Il s'agirait de savoir si André plairait à ma fille. Qu'en pensez-vous?

— Ma foi, père Guillaume, ce sont là de ces choses dont le plus malin ne saurait répondre. Oui ou non, qui le sait? Je crois que beaucoup de femmes n'en savent rien elles-mêmes quand elles répondent. Vous plaît-il à vous comme gendre?

— Je n'en voudrais pas d'autre. Il est bien de sa personne, point tapageur ni braconnier, et puisque vous vous faites garant de sa moralité, je n'ai plus rien à demander.

— Eh bien! père Guillaume, je vous dirai maintenant qu'André aime Ursule depuis plus d'un an; il ne lui en a jamais rien dit; voyez si c'est un honnête garçon. Ce matin il m'a tout avoué en me demandant conseil, et tout aussitôt je suis allé vous trouver.

— Vous avez bien fait, et j'en parlerai à ma fille.

Comme ils disaient ces mots, les deux amis passaient sur le pont d'Olargues; ils se serrèrent encore une fois la main et se séparèrent, le curé allant au presbytère, et le maire à la maison commune.

III

Le père Guillaume était de ces hommes qui pèsent mûrement les choses avant de les adopter ou de les rejeter. Comme les gens simples et qui se savent ignorants, il se méfiait de son propre jugement, ce qui l'empêchait de prendre un parti au premier mot, comme le font les hommes d'un très-grand ou d'un petit esprit; mais lorsqu'une fois la vérité avait pénétré sa pensée, il s'y attachait avec toute la fermeté d'un caractère d'autant plus tenace qu'il était lent. Tout en revenant au Mas d'Aigues-Vives, il repassait dans sa mémoire les paroles du curé, et ne pouvait s'empêcher de le trouver toutes pleines de raison. Et les choses marchèrent si bien dans son esprit qu'en arrivant sur la pelouse il était tout à fait décidé à suivre les conseils de M. Solieu.

Or, si le père Guillaume mettait beaucoup de lenteur à prendre un parti, il était difficile ensuite de le faire revenir sur celui qu'il avait arrêté, et comme il ne perdait jamais de temps entre la conception et l'exécution de ses projets, aussitôt après qu'il eut dîné, il passa dans sa chambre avec Ursule et lui fit part de l'entretien qu'il avait eu avec M. Solieu.

Le lendemain, au petit jour, Percevault passait sous les fenêtres d'Ursule. Il leva la tête. Une lumière brillait encore derrière les rideaux tremblants ; les croisées étaient toutes ouvertes.

— Qu'a-t-elle donc ? elle n'est pas couchée, murmura Percevault.

Il s'arrêta ; un son doux et plaintif se mourait à son oreille.

— Elle prie, dit-il.

Il écouta ; quelques sanglots à demi étouffés brisaient le chant qui s'élançait et retombait en modulations entrecoupées.

— Elle souffre, ajouta-t-il.

Il inclina sa tête nue et s'agenouilla sur l'herbe : une prière inarticulée sortit de sa bouche, et des larmes roulèrent sur ses joues. Quand le chant eut cessé, il se releva.

— Malheur à celui qui l'a fait souffrir, malheur à lui, si je le connais ! murmura-t-il.

Une ombre passa devant la lumière et la silhouette élégante d'Ursule se dessina dans la pénombre de la fenêtre. Percevault s'écarta doucement du mur, et se perdit à l'angle du bâtiment.

Déjà les coqs chantaient et les bœufs reniflaient aux portes des étables ; un instant après, la ferme entière se réveillait ; les troupeaux sortaient en bêlant et arrachaient d'une dent avide l'herbe humide et parfumée. Le père Guillaume, son fouet à la main, descendit sur la pelouse.

— Que fais-tu là ? dit-il à un bouvier qui attachait au joug d'une charrette deux grands bœufs nonchalants ; tu n'entends rien à ton métier ! Et prenant des mains du bouvier étourdi les courroies et le joug, il fit ployer la tête aux bœufs, et les poussa près du timon.

— Va, maintenant, reprit-il, et qu'on se presse un peu. Rien ne marche ici.

— Certainement il s'est passé quelque chose, pensa Percevault ; mais il n'eut pas le temps de se livrer à ses commentaires. D'une voix tonnante, le père Guillaume lui demanda s'il ne se dépêcherait pas bientôt d'aller faire sa tournée dans les bois, et Percevault partit sans plus attendre.

Quelques heures après, vers midi, Lionnel franchissait encore une fois le ruisseau où la veille il avait rencontré Ursule. Le soleil rayonnait dans le ciel bleu ; le creux des vallées et le flanc des collines semblaient voilés d'une poussière d'or qui scintillait à la surface du sol, on entendait dans l'herbe drue bruire les insectes invisibles qui puisent la vie dans la chaleur.

Lionnel passa la main sur son front, que la sueur humectait. Un sourire effleura ses lèvres, lorsqu'il se trouva près du bouquet d'arbres où Ursule s'était laissé prendre, et le chasseur, s'étant arrêté un instant, promena ses regards autour de lui, comme s'il se fût attendu à voir la souriante fille surgir du milieu des sureaux.

— Ursule ! dit-il à demi-voix.

Un ramier s'échappa des rameaux d'un tilleul ; mais

le rideau tremblant des saules ne s'entr'ouvrit pas ; la prairie toute chargée de fleurs resta solitaire ; le silence était partout. Seulement, au ciel lumineux, comme un point dans l'espace, une alouette chantait perdue dans l'azur.

Lionnel s'enfonça dans la prairie, son fusil sur l'épaule, tandis que l'épagneul, qui semblait se souvenir aussi de la levrette, trottait à ses côtés, l'oreille basse.

Au bout de la prairie, le chasseur entra dans un chemin encaissé qui séparait le vallon de la colline dont les pentes étagées étaient couvertes de vignes ; le soleil frappait d'aplomb sur les murs d'appui ; la lumière, répercutée par les pierres blanches rayonnait dans le chemin, qu'aucun arbre ne protégeait, et où n'arrivait plus la fraîcheur du ruisseau. Lionnel jeta un regard désespéré vers le ciel étincelant, et le souvenir des raisins d'Ursule traversa son esprit. Que n'eût-il pas donné alors pour la rencontrer, légère comme une biche, avec son panier sous le bras !

— Mais la voilà ! s'écria-t-il.

C'était bien elle, en effet ; au détour du chemin, au pied d'un olivier, Ursule était couchée sur la terre rouge et calcinée. Elle semblait dormir, la tête reposait sur un de ses bras, tandis que l'autre pendait le long du corps affaissé ; l'ombre mouvante de l'olivier tremblait sur elle sans la défendre contre les rayons du soleil. La levrette, immobile à ses pieds, la regardait.

Lionnel accourut ; un sourire entr'ouvrait sa bouche

et il allait se pencher pour réveiller la belle endormie, lorsqu'il s'arrêta soudain.

Les yeux d'Ursule, à demi fermés, laissaient filtrer lentement de grosses larmes qui allaient se perdre dans les tresses flottantes de ses cheveux. Un regard presque éteint, vague et noyé dans les pleurs, se jouait sous ses paupières rougies ; un frisson convulsif agitait ses lèvres blanches et ses doigts crispés broyaient une touffe d'herbe qu'ils avaient arrachée au pied de l'arbre.

— Ursule ! s'écria Lionnel.

La jeune fille demeura silencieuse ; sans les larmes qui mouillaient ses joues et la respiration haletante et saccadée qui soulevait sa poitrine, on aurait pu la croire morte.

— Ursule, reprit le jeune homme en la soulevant dans ses bras, Ursule, qu'avez-vous? mon Dieu, qu'avez-vous?

Ursule se laissa faire comme un enfant ; sa tête retomba sur l'épaule de Lionnel ; elle ne voyait rien, n'entendait rien, mais le frisson parcourait tous ses membres brûlés par la fièvre.

Lionnel l'appuya sur son cœur et se prit à coller ses lèvres sur ce front désolé en l'appelant d'une voix inquiète et douce.

Ursule leva ses paupières ; un éclair illumina ses yeux.

— Lionnel ! vous ! vous ! cria-t-elle d'une voix brisée par l'émotion ; et la pauvre enfant, jetant ses bras autour du cou du chasseur, cacha sa tête sur nos sein en pleurant.

— Vous ne savez pas, reprit-elle enfin, vous ne savez pas ? ils veulent me marier.

— Qui !

— Mon père et M. Solieu, le curé. Lui que je croyais si bon, me faire tant de mal, à moi qui l'aimais !

— Vous marier, et avec qui ? demanda Lionnel, qui ne pouvait se défendre d'un trouble inaccoutumé.

— Le sais-je bien ? Il me l'a dit pourtant. Avec qui ? attendez que je cherche... J'ai le cœur brisé.

— Pauvre Ursule !

— Oh ! je suis bien malheureuse ! Mais qu'importe le nom de celui que l'on me veut donner. Je ne veux pas l'épouser, ni lui, ni un autre.

— Non, vous ne l'épouserez pas, Ursule ; c'est impossible ! vous marier, vous, à quelque lourd paysan ? Mais votre père n'y pense pas, et je saurai bien l'empêcher.

— Oui, vous l'empêcherez. Je savais bien que je pouvais compter sur vous, Lionnel ; vous ne m'abandonnerez jamais. Tenez, j'ai cru cette nuit que j'allais mourir. Le matin je me suis levée au jour naissant ; j'étais encore tout habillée. Je suis descendue, et sans savoir où j'allais, je me suis mise à courir par la campagne ; une idée, un nom me poursuivait. Ah ! c'est cela, André Huchaux.

— André Huchaux, le sergent ?

— Lui-même. André Huchaux qu'on veut faire mon mari, mon mari à moi, comme si je pouvais aimer quelqu'un qui ne serait pas vous.

— Ursule!

— Mais vous le savez bien! Voilà si longtemps que je suis comme votre sœur, et j'étais si heureuse de penser que vous ne quittiez pas le pays. Mais que vous disais-je donc! Ah! oui, je voulais vous parler, vous dire tout; j'allais, j'allais toujours, puis l'effroi m'a retenue. Que de fois vous ai-je appelé! enfin, brisée de fatigue, je suis tombée au pied de cet arbre. Il me semblait que c'était ma dernière heure! Mais vous voilà; vous me protégerez; ne doit-on pas protéger ceux qu'on aime, et vous m'aimez, Lionnel?

— Ne le savez-vous pas, Ursule; et puis-je ne pas vous aimer, vous qui êtes ma sœur?

— Je l'espérais à peine; mais je ne crains plus rien maintenant; nous serons deux pour vaincre mon père. Quand il saura que nous nous aimons, il est bon, il cédera. Que nous serons heureux alors!

Ursule riait et pleurait tout à la fois. Ce qu'ils se dirent pendant une heure qu'ils restèrent ensemble, on peut le deviner. Enfin ils se séparèrent, et le moins qu'ils se promirent fut de s'aimer toujours.

Quand elle s'éloigna pour retourner au Mas d'Aigues-Vives, Ursule était encore trop sous l'impression de cet amour tout à coup avoué pour sentir autre chose que son enivrement; elle allait par les prés et les bois, chantant ou cueillant à petit bruit des fleurs, auxquelles elle confiait le nom de Lionnel tout bas.

Le bouquet était déjà gros, lorsqu'elle rencontra le curé monté sur le pacifique Bijou, qui mâchait,

selon son habitude, les touffes d'herbe éparses sur le sentier.

— Bonjour, mon enfant, lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut.

— Votre enfant, monsieur le curé; je ne la suis plus.

— Qu'est-ce à dire, mademoiselle? reprit le bon curé, qui avait si souvent fait sauter Ursule sur ses genoux, qu'il s'était habitué à lui laisser prendre des façons pleines d'une douce familiarité.

— Non, monsieur, je ne vous suis plus rien, et je vous préviens que je suis fort en colère contre vous.

M. Solieu tira la bride de Bijou qui s'agitait, cherchant du gazon, et, le forçant à rester tranquille, se pencha sur la selle pour mieux voir Ursule.

— Si vous me regardez comme cela, monsieur le curé, je n'aurai plus la force de me fâcher contre vous. Tenez, je vois que ça vous fait de la peine : embrassez-moi donc bien fort, et je n'y penserai plus. Seulement, vous m'avez fait beaucoup de chagrin.

— A toi! répondit le pauvre curé, se baissant pour embrasser au front Ursule qui se haussait sur la pointe du pied.

— Oui à moi; mais descendez de ce vilain Bijou qui ne fait que remuer, et je vous dirai tout.

M. Solieu mit pied à terre, et Ursule commença son récit. A mesure qu'elle parlait, le curé secouait la tête, ouvrait de grands yeux et poussait de grands hélas!

— Ah mon Dieu ! que m'apprends-tu là, ma fille, et de quoi me suis-je donc avisé ?

— Le mal n'est pas irréparable. Allez-vous pas vous désoler plus que moi, à présent !

— Mais, malheureuse enfant, qu'allons-nous faire ?

— Eh bien ! c'est fort simple ; je n'épouserai pas André Huchaux et je me marierai avec Lionnel.

— Mais tu l'aimes donc bien !

— Voilà un grand quart d'heure que je vous le répète. Si je l'aimais et s'il ne m'aimait pas, est-ce que je songerais à devenir sa femme ?

— Lui aussi, il t'aime ?

— Sans doute, ça vous étonne ?

— Oh ! non ; qui ne t'aimerait pas ? mais c'est bien malheureux. Ton père veut que tu épouses André ; j'ai déjà parlé à ce pauvre garçon, qui en est fou de joie ; d'ailleurs, M. de Lursanne ne consentira jamais...

— Nous le prierons tous deux si fort, qu'il sera bien obligé de consentir.

— Ah ! vous croyez, petite fille, que les choses s'arrangent comme ça. Les prières n'y feront rien. Voyons, Ursule, il faut être raisonnable...

— Pas du tout ; j'aime Lionnel, et si je ne l'épouse pas, j'en mourrai.

— Allons, ne pleure pas ; j'irai trouver ton père, je parlerai au baron. C'est moi qui ai fait tout le mal, c'est à moi de tout réparer. Y parviendrai-je seulement ?

— Oui, mon père, vous y parviendrez, le bon Dieu nous protégera !

— Ah ! nous en aurons grand besoin. Enfin tranquillise-toi, mon enfant ; je ferai ce que je pourrai.

Mais Ursule n'était plus tranquille ; tandis que le curé s'éloignait, hochant la tête et soupirant, Ursule regagnait le Mas d'Aigues-Vives, laissant ses espérances en chemin, comme un semeur son grain. L'exaltation des premiers instants s'était éteinte devant la réflexion, et il ne lui restait plus que la crainte et le doute.

Le pauvre curé se trouvait dans un grand embarras. Il pressentait toute l'impossibilité de ce qu'il allait entreprendre ; mais, stimulé par sa tendresse pour Ursule, il se résolut à tout oser pour elle.

Au premier mot qu'il en toucha à Guillaume Voisin, le fermier fronça le sourcil ; cependant il l'écouta patiemment et jusqu'au bout.

— Elle ne veut pas épouser André Huchaux, dit-il alors ; et pourquoi ? parce qu'elle aime M. Lionnel de Lursanne. Voilà donc la cause de ses larmes, quand je lui ai fait part de mes projets ! C'est triste, bien triste ; mais, en vérité, je n'y puis rien.

— Cependant...

— Écoutez-moi, mon cher monsieur Solieu ; vous savez si j'aime ma fille ; eh bien ! j'aimerais presque autant ne jamais la marier que de lui voir épouser le fils de M. de Lursanne.

— Qu'avez-vous donc à objecter contre une telle union ?

— M. de Lursanne est trop haut pour moi. Si l'obstacle ne vénait pas du baron, il viendrait du fermier. Je me comprends, et vous allez me comprendre aussi. Ma fille, si elle a le cœur et l'esprit d'une demoiselle, a les habitudes et les mœurs d'une paysanne. Elle chante, mais elle court souvent pieds nus par les prés; elle lit, mais elle ne peut supporter un chapeau sur sa tête. Elle a de beaux sentiments, mais elle n'a pas de bonnes manières; sa mère n'a pu lui donner qu'une moitié d'elle-même, celle qui la faisait aimer. Elle parle, quand elle veut, comme un livre, mais elle touche dans la main du premier brave homme qui passe sur le chemin; elle s'assied par terre, sur l'herbe, au milieu des champs, et serait fort en peine, je crois, de saluer de la façon que je l'ai vu faire aux dames de Saint-Pons. Si M. de Lursanne consentait à ce mariage, ma fille irait à Paris, où l'air lui manquerait; elle ne sait pas ce que c'est que des habitudes de vingt ans; le changement la tuerait. Elle serait heureuse six mois et souffrirait tout le reste de sa vie. On verrait bien vite qu'elle n'est pas du monde où elle serait entrée et on le lui ferait sentir; il viendrait un jour où son mari la délaisserait. Qui consolerait Ursule alors? Il faut que chacun reste à sa place. Marier Ursule à Lionnel, c'est donner une fauvette à un paon. Laissez la fauvette dans les bois. Est-il bien sûr que Lionnel aime Ursule de la manière qu'elle croit? J'en doute. Au demeurant, André Huchaux lui convient mieux comme mari, et je saurai bien la rendre heureuse malgré elle.

M. Solieu ne savait trop que répondre à ce discours; il essaya quelques timides observations, et obtint, seulement après une longue discussion, que le père Guillaume n'userait pas tout de suite de son autorité, et laisserait à sa fille le temps de se remettre de son émotion.

Mais ce fut bien une autre affaire quand le curé se présenta chez M. de Lursanne.

Lionnel avait tout avoué au baron avec la juvénile exaltation d'un cœur de vingt ans. Tout d'abord l'étonnement du baron surpassa sa colère ; mais quand il vit que son fils prenait au sérieux ce qu'il appelait, lui, ex-page de Louis XVIII, chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis, des folies amoureuses, il entra dans un furieux emportement, et signifia à son fils qu'il le déshériterait plutôt que de lui donner son consentement.

M. de Lursanne se promenait sur une terrasse, lorsque M. Solieu se présenta. — Le pauvre curé avait préparé un fort beau discours, très-édifiant, sur la matière épineuse qu'il avait à traiter; mais, dès l'exorde, le baron l'arrêta.

— Et vous aussi, monsieur le curé ? s'écria-t-il. Vous avez donc tous juré de me faire perdre la tête aujourd'hui? Pour qui me prend-on ici? pour un oncle de comédie ? quelque Géronte bon à mener par le nez? un vieux bonhomme qui n'a ni plus ni moins de cervelle qu'une linotte?

— Ah ! monsieur le baron, jamais une telle pensée...

— Et vous avez bien fait, morbleu! car vous seriez tombé dans une étrange erreur. Si vous vous êtes tous ligués contre moi, vous perdez votre temps, je vous en préviens. Bel hymen vraiment! le fils, l'unique héritier du baron de Lursanne, qui a été page et sous-préfet, épouserait la fille du père Guillaume Voisin, un fermier!

— Un brave homme, un maire, que vous-même estimez.

— Sans doute, je l'estime; mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'est-il, ce maire? rien! Voilà une belle affaire qu'une écharpe tricolore! Qu'a-t-il, ce fermier? quelques méchantes terres qui valent peut-être quatre-vingt mille livres, et qui rapportent mille écus de rente! Tenez, vraiment, ça me donnerait envie de rire, et je suis bien fou de disputer sur un pareil sujet. Lionnel sera baron de Lursanne.

— Dieu nous fasse la grâce d'éloigner ce temps!

— Le temps ne fait rien à l'affaire; il le sera, il aura quarante mille francs de revenus en beaux domaines, et j'ai quelque part un portefeuille assez lourd. L'écu de notre maison porte l'azur à l'épée d'or en pal accostée d'alérions du même couronnés d'argent, et je donnerais tout cela à mademoiselle Ursule Voisin? C'est une sotte plaisanterie.

— Pauvre petite! murmura le curé en manière d'aparté.

— Il faut que mon fils fasse son chemin, et il ne me convient pas de lui attacher au pied une paysanne

comme un boulet, reprit le baron, dont la verve éloquente ne s'épuisait pas de sitôt. Voyez la belle figure qu'il ferait, entrant, avec sa petite fermière au bras, dans les salons d'un ambassadeur ! Voilà donc où il en voulait venir, M. Guillaume, avec ses beaux discours sur l'éducation de sa fille ! Ah ! le vieux renard ! il tâtait les choses de loin ! Et moi qui, bonnement, donnais dans la nasse et lui répondais sérieusement ! Ah ! maître Guillaume, voilà dans quelles espérances vous élevez vos filles et voilà de quelles fumées vous repaissez votre imagination ; vous avez tort, et rien de ce que vous désirez ne sera ; c'est moi, Rodolphe de Lursanne, qui vous le dis !

— Mais, monsieur le baron, dit tout à coup le curé, qui, depuis un instant, écoutait attentivement la philippique du gentilhomme, vous auriez tort de vous arrêter à de telles suppositions.

— Comment ?

— Le père Guillaume n'a jamais entretenu les espérances auxquelles vous faites allusion ; bien au contraire, il a signifié à sa fille qu'il lui donnait un autre mari, et il m'a déclaré, à moi, ce matin, que lors même que vous consentiriez à ce mariage, il n'en voudrait pas, lui, Guillaume Voisin, maire d'Olargues et fermier.

— Plaît-il ? fit le baron qui s'imaginait ne pas bien comprendre.

— Je dis que le père Guillaume est tout à fait d'accord avec vous pour repousser une alliance qui ne

saurait pas plus lui convenir qu'elle ne vous convient. Ce que j'aurai à dire à Ursule de votre part, il faudra bien que je le dise à Lionnel de la sienne.

M. Solieu ne laissa pas au baron le temps de répliquer, et tourna les talons. Avant que M. de Lursanne fût revenu de son étonnement, le curé, à cheval sur *Bijou*, trottait dans l'avenue du château, si fort ému par les railleries dont le discours du baron avait été assaisonné, que, sans le savoir, il émoustillait les flancs de l'animal à coups de soulier et à coups de parapluie, au grand mécontentement de *Bijou*, qui ne s'était jamais vu traiter d'une si rude manière.

M. de Lursanne regardait le curé s'éloigner, muet, immobile, stupéfait. Ce qu'il venait d'entendre bourdonnait à ses oreilles comme un bruit importun et confus. La pensée que Guillaume avait pu refuser une alliance que les familles les plus considérables de l'arrondissement se disputaient, lui était insupportable, et malgré le témoignage de ses sens, il ne l'admettait pas.

— C'est impossible, s'écria-t-il brusquement après qu'il eut ressassé dans son esprit la réponse du curé, c'est impossible ! M. Guillaume est un compère madré qui ne dit pas tout ce qu'il pense. S'il ne veut pas, c'est qu'il sait que les raisins sont trop verts ; car si je voulais, moi !

Puis il rentra au château, grommelant tout bas entre ses dents : L'impertinent, se donner les gants d'un refus ! où l'orgueil va-t-il se nicher ? mais je ferai bien

voir au pays que c'est moi, baron de Lursanne, qui n'ai pas voulu !

Il n'avait fallu qu'une heure pour bouleverser tous les cœurs et changer toutes les physionomies. Les espérances de deux familles étaient fauchées comme des épis mûrs fouettés par la grêle ; ce coin de ciel bleu où la lumière rayonnait venait de se voiler de tempêtes.

Le père Guillaume allait d'un pas heurté par les bois, le sourcil froncé. De peur de trahir les secrètes douleurs qu'il renfermait dans son âme, il n'osait lever les yeux sur sa fille, et ne pouvait lui parler. Quand il la voyait à la dérobée, sa pâleur lui faisait mal, et le tremblement de sa voix lui donnait des frissons qui l'obligeaient de s'éloigner pour ne pas s'attendrir. Leurs mains ne se rencontraient plus, et les lèvres du père ne s'approchaient plus du front de sa fille ; tous deux souffraient sans se le dire ; le fermier espérait tout du temps ; Ursule étouffait ses sanglots ; la peine de son père lui déchirait le cœur, et cependant elle ne se sentait pas la force de vaincre son fol amour. Elle errait dans la campagne, ne comptant plus d'heures fortunées que celles qui s'écoulaient près de Lionnel, encore étaient-elles empoisonnées par le remords, car chez une âme aussi délicate, une joie prise à l'insu de son père se transformait en souffrance après qu'elle était passée.

M. de Lursanne maudissait l'heure où il avait connu Guillaume Voisin, et attribuait à sa coupable bonté la passion insensée qui lui ravissait son fils, ce dernier et précieux rejeton d'une famille qui avait eu un de ses

ancêtres tué au siége d'Antioche. C'en était fait des missions diplomatiques, des ambassades, des honneurs et des décorations qu'il rêvait pour son jeune héritier! L'amour avait fourvoyé l'ambition ! Qu'allait dire M. de Robure ?

Lionnel, emporté hors de sa voie par la fougue d'un amour en quelque sorte improvisé, ébloui par la grâce et la beauté d'Ursule, luttait d'éloquence avec son père, et s'échappait, lorsqu'il était las d'homélies, pour battre les champs à la recherche de sa jeune amante.

D'un autre côté, M. Solieu s'accusait d'être la cause première de tant de maux, et ne sachant que faire pour les guérir, allait d'Aigues-Vives au château de Lursanne, et du château de Lursânne à Aigues-Vives, s'écartant parfois de son chemin pour pousser jusqu'au Mas des Roques où un autre cœur malade l'attendait. Et toujours trottant, consolant celle-ci après celui-là, suppliant l'un et priant l'autre, qu'il revînt de la ferme ou du château, il ne pouvait s'empêcher de murmurer tout bas : — Le père Guillaume a raison, et M. le baron n'a pas tort.

André Huchaux ne voulait pas abandonner les espérances conçues après les promesses du curé et l'aveu du père Guillaume. Pas plus que M. Solieu, il ne pouvait croire à la possibilité d'un mariage entre Lionnel de Lursanne et la fille du fermier, et il attendait, plein d'impatience, qu'une circonstance dissipât ce songe d'un jour d'été.

Sur ces entrefaites, un matin que Lionnel, las de disputer avec M. le baron son père, s'était échappé, ainsi qu'il avait pour habitude de le faire chaque jour, il se trouva à la gorge d'un étroit vallon, dans lequel venait de s'engager André Huchaux. Lionnel suivait un petit sentier raboteux, mince ruban tracé entre les ronces et les pierres par les pâtres ; tous deux, en s'avançant sur cette ligne onduleuse, devaient infailliblement se rencontrer face à face ; tous deux s'étaient aperçus au même instant, et s'étaient reconnus avec cette promptitude de coup d'œil familier aux chasseurs, et ni l'un ni l'autre ne voulut s'écarter du chemin.

Deux minutes après, les deux jeunes gens étaient l'un devant l'autre, poitrine contre poitrine, la main sur la crosse de leurs fusils.

— Monsieur Lionnel de Lursanne, je crois ? dit André d'une voix que la colère faisait trembler.

— Monsieur André Huchaux, m'a-t-on dit ? répondit Lionnel froidement.

— Alors écoutez, monsieur ! s'écria André, je n'ai pas cherché cette rencontre, mais je l'accepte en remerciant le hasard qui me l'a envoyée ; une explication devient indispensable entre nous.

— Reste à savoir maintenant s'il me conviendra de vous la donner, monsieur.

— Il le faudra pourtant bien !

— Je n'en sais rien encore.

— Vous aimez mademoiselle Ursule Voisin...

— Vous n'exigez pas, je l'espère, que je vous rende compte de mes pensées ?

— C'est que je l'aime, monsieur, entendez-vous ?

— Vous en êtes parfaitement libre, si la chose vous plaît, mais vous n'avez pas, j'imagine, la prétention de croire que l'histoire de vos sentiments puisse m'intéresser.

Un éclair illumina les yeux d'André et ses doigts serrèrent convulsivement la crosse de son fusil.

Mais plus maître de lui-même, André fit un pas en arrière, appuya la crosse de son arme à ses pieds et se découvrant la tête avec un geste plein de noblesse en même temps que de simplicité, il reprit :

— J'ai mal commencé cet entretien ; j'ai eu tort, monsieur de Lursanne, et je le reconnais.

Lionnel, surpris, s'inclina légèrement.

— Il ne m'arrive pas souvent de parler à des personnes de votre condition, et la vivacité de mon caractère m'emporte quelquefois, continua le sergent. Mais permettez-moi d'insister sur la nécessité d'une explication franche et loyale entre nous.

— Voyons, monsieur, dit Lionnel, je suis prêt à répondre.

— Je ne vous demande pas si vous aimez mademoiselle Ursule, je le sais trop pour mon malheur ; peut-être saviez-vous aussi que je l'aimais. M. Guillaume Voisin agrée la recherche que je fais de sa main, mais, vous êtes là, et je ne puis rien espérer tant que vous y serez. Cependant j'aime trop sa fille pour consentir

à la perdre, et je ne pense pas non plus que, de votre côté, vous vouliez renoncer à elle.

— Moins à présent que jamais.

— Je vous comprends. Un autre à ma place, ne se sachant pas aimé, se retirerait peut-être. Je ne suis pas de ce caractère-là, ayant pour habitude de ne pas reculer, ma partie fût-elle perdue. Je ne vous dirai pas que, sans Ursule, je mourrais ; mais je puis ajouter que, sans elle, je ne serai jamais heureux. Or, je tiens à mon bonheur plus qu'à ma vie, et, comme je vous trouve entre elle et moi, je viens vous prier, monsieur de Lursanne, de terminer notre rivalité d'un coup.

Lionnel ne s'attendait pas à une provocation conçue en ces termes. Tout d'abord il avait pu croire à une querelle où la force du poignet aurait décidé de la question ; puis, un instant après, le changement qui s'opéra dans les manières d'André Huchaux lui avait fait croire que la rixe tournerait en discussion. — Il y aura des protocoles et pas de coups, avait-il pensé ; mais il s'aperçut que ce n'était pas ainsi que son rival l'entendait ; surpris à l'improviste, un instant il garda le silence.

André attribua son immobilité à un autre sentiment. Il fronça le sourcil, puis, réprimant son émotion, il reprit :

— Je ne suis qu'un paysan, mais j'ai été militaire, et la croix que j'ai gagnée...

Lionnel l'arrêta d'un geste.

— C'est un duel que vous me proposez, monsieur :

je l'accepte. J'attendrai que vous m'ayez fait connaître vos témoins; les miens auront l'honneur de s'entendre avec eux.

— Ne pouvons-nous faire que la chose aille plus rondement ?

— Je serai à votre disposition ce soir, si vous le voulez.

— Les gens qui souffrent ont hâte d'en finir. Pourquoi ne nous battrions-nous pas ici, et sur l'heure ?

— Sans témoins ?

— Eh ! qu'importe ? nous sommes tous deux hommes d'honneur, nous ferons nos conditions nous-mêmes et sans disputer.

— Mais après une pareille affaire, le plus à plaindre serait le survivant. Pour éviter un témoin, nous pourrions bien faire intervenir le procureur du roi.

— Non pas; j'ai dans ma poche le carnet où j'inscris les dépenses de la ferme ; nous allons chacun en déchirer un feuillet et nous écrirons dessus que nous nous sommes battus en duel, bravement et loyalement, et que le mort a été bien tué.

Tout en disant ces mots, André avait tiré le carnet de sa veste, déchiré un feuillet et tracé, au crayon, quelques lignes qu'il avait signées.

— Tenez, monsieur de Lursanne, voilà comment j'entends ça ; faites comme moi et signez, si la chose vous convient, dit-il, en présentant le morceau de papier au jeune homme.

Lionnel était brave ; il ne voulait pas donner à son

adversaire la pensée qu'il pouvait être moins résolu que lui, et prenant le carnet des mains d'André, il signa sans répondre.

— Maintenant, reprit le fermier des Roques, nous n'avons plus qu'à régler entre nous les conditions du combat. Quant aux armes, les voici. Nos fusils sont doubles tous deux ; nous ne nous en servons ni mieux, ni plus mal l'un que l'autre ; vous plaît-il que nous en usions ?

— Volontiers.

— Ce ne seront, après tout, que des pistolets un peu plus longs que d'autres. J'ai dans ma carnassière des balles dont je me sers pour tirer au loup, quand, par hasard, mes chiens en font lever quelqu'un. Nous allons en glisser une dans chaque canon. Ça fera deux coups au cas où le premier ne porterait pas.

— Très-bien ; il ne reste plus qu'à fixer la distance.

— Celle qui vous conviendra. Cinquante ou soixante pas vous semblent-ils suffisants ?

— C'est tout ce qu'il faut, répondit Lionnel, qui puisait dans sa fierté le sang-froid que son rival tirait de l'habitude qu'il avait contractée en Afrique, de voir le danger face à face.

— Voilà qui est fait. Vous allez, si vous voulez, vous placer contre cet amandier, et moi, je me mettrai là-bas près de ce chêne vert. C'est bien, je crois, la distance.

— Et qui tirera le premier ?

— Vous, c'est moi qui provoque.

— Point du tout, je ne puis accepter un tel avantage.

— Cependant c'est la règle.

— Je ne me bats pas si vous insistez. Mais faisons mieux : que le hasard choisisse entre nous lequel aura le privilége du premier coup. Prenons pour arbitre, si cela vous convient, la première alouette qui s'élèvera du vallon : si l'oiseau part de votre côté, prenez votre fusil et tirez; si l'oiseau part du mien, ce droit me revient.

— Bien, dit André, c'est pile ou face au vol. Attendons.

Cinq minutes se passèrent. Les deux adversaires étaient immobiles à quelques pas l'un de l'autre, les mains appuyées sur les canons de leurs fusils, silencieux et prêtant l'oreille. Ils auraient entendu le bruit des ailes d'un papillon.

Enfin l'oiseau du ciel partit du milieu des herbes près d'André, passa, les ailes étendues sur sa tête, et se perdit dans l'espace en chantant. Les deux rivaux le regardèrent jusqu'à l'instant où, comme un point invisible, il s'effaça dans l'azur, et leurs yeux se rencontrèrent encore une fois.

— A vous, monsieur, dit Lionnel en s'inclinant.

André parut hésiter une minute ; mais, voyant son rival marcher vers l'amandier, il saisit son arme et se dirigea brusquement vers le chêne vert.

Tous deux se retournèrent en même temps. Lionnel était un peu pâle, mais ses paupières ne tremblaient pas. Il s'effaça et attendit.

André appuya sa main sur la platine, et Lionnel

entendit, malgré la distance, le bruit sec et métallique du chien qu'il armait ; un léger frisson courut entre ses épaules ; il eut froid, mais il ne détourna pas les yeux. Le paysan leva lentement le fusil ; la crosse allait toucher l'épaule, lorsqu'une voix sévère retentit à ses côtés :

— Il a été écrit : Tu ne tueras point.

André tourna vivement la tête, et l'arme retomba à ses pieds. Il venait de reconnaître M. Solieu, que ni lui ni Lionnel n'avaient vu, tant la préoccupation de leur esprit les faisait rester étrangers aux choses extérieures.

Le curé descendit de cheval et prit le fusil des mains d'André, qui se laissa désarmer comme un enfant ; puis l'entraînant avec lui, il marcha vers Lionnel, qui le regardait faire sans remuer.

— Votre fusil, monsieur de Lursanne, lui dit-il avec un geste plein d'autorité.

Lionnel lui rendit l'arme.

— Maintenant, lequel de vous a été le provocateur ? leur demanda-t-il en les couvrant tous deux de son regard si doux ordinairement, mais alors si sévère.

— Moi, répondit André.

— Après avoir été provocateur, vous vouliez être meurtrier ? C'est donc de deux crimes que vous auriez eu à répondre là-haut ?

André baissa la tête.

— Je n'aurais pas cru que vous voulussiez un jour affliger mes cheveux blancs par une si grande faute, vous que j'ai bercé tout enfant sur mes genoux.

Le bon curé sentit une larme se glisser entre ses cils; il l'essuya furtivement et reprit d'une voix plus ferme :

— Votre main, André, c'est vous qui avez été le premier coupable, à vous à faire le premier pas.

— Vous hésitez, s'écria-t-il, en voyant que le paysan ne bougeait pas. Au nom de celui qui m'a conduit ici pour empêcher que le sang ne coulât, je vous ordonne comme prêtre, comme le gardien de votre âme, de tendre votre main à M. de Lursanne, et c'est un ami, un père qui vous en prie, ajouta-t-il en saisissant le bras du jeune homme.

André ne put résister à cette voix douce et pénétrante. Il tendit sa main à Lionnel qui la saisit.

— Écoutez-moi, mes enfants, s'écria le pauvre curé, qui ne pouvait longtemps résister à sa tendre et bonne nature, vous allez me jurer tous deux de renoncer à votre haine.

— Je n'en ai jamais eu, dit Lionnel.

— Je n'en ai plus, continua André.

— Vous ne chercherez plus à vous battre. Si l'un de vous tuait l'autre, quel exemple pour le canton où j'ai appris aux paysans même à ne plus se disputer! Ah! que je bénis Dieu, dont la sainte providence m'a conduit en ce lieu; allez, mes enfants, et laissez à vos pères et à moi, qui avons un peu plus de sagesse que vos têtes folles, le soin d'arranger tout cela. Souvenez-vous que, quoi qu'il arrive, il faudra vous soumettre éga-

lement, aussi bien vous, monsieur de Lursanne, que vous, André.

Un instant après les deux jeunes gens se séparèrent.

Cependant le père Guillaume, vaincu par la muette douleur de sa fille, se résolut à voir le baron de Lursanne, non pas tout à fait dans le but de lui proposer d'unir Lionnel à Ursule, mais plutôt pour sonder ses intentions.

Il prit pour prétexte à l'entretien qu'il voulait avoir avec M. de Lursanne une affaire qu'ils devaient traiter ensemble. C'était jour de marché à Olargues ; en quittant le champ de foire où s'était établi le prix des bestiaux, il rejoignit M. de Lursanne, qui, en sa qualité de riche propriétaire, fréquentait les foires des environs, et se mit à lui parler de leurs affaires pour avoir un motif d'entrer en conversation.

M. de Lursanne, qui ne l'avait point vu venir après la visite du curé, le reçut mieux que Guillaume ne s'y attendait. Le baron voulait, nous l'avons dit, avoir les honneurs du refus; il désirait donc une explication, et comment l'aurait-il eue, s'il n'avait tout d'abord, et de lui-même, aplani les difficultés? Cependant il attendait une occasion pour pousser l'entretien sur la question qu'il voulait débattre. Elle ne tarda pas à se présenter.

En donnant sa parole à Guillaume au sujet du marché qu'ils avaient à terminer ensemble, M. de Lursanne lui parla d'un clos de vignes qu'il avait acheté le jour même à un gros fermier des environs, dont la fille venait de se marier à un fabricant de Saint-Pons.

— Ah ! Thérèse Piroux s'est mariée ! dit Guillaume.

— Depuis trois jours, et, pour payer la dot, son père a dû vendre quelques pièces de terre ; n'en avez-vous point acheté, père Guillaume ?

— Pas un morceau ! mais je vendrais plutôt toutes les miennes pour être dans la position du vieux Piroux.

— Comment cela ?

— Il a marié sa fille, et c'est la meilleure affaire qu'on puisse conclure.

— Nous y voici, pensa le baron; puis il ajouta tout haut : — Ursule vous aurait-elle, depuis que je ne vous ai vu, donné quelque sujet de mécontentement ?

— Ce n'est pas de sa faute, à la pauvre petite, et je ne lui en veux pas ; mais elle me chagrine beaucoup.

— Ah ! fit le baron, qui attendait et se mettait sur la défensive.

Guillaume regarda le baron du coin de l'œil.

— A-t-il l'air rogue ! se dit-il. Mais bientôt, pressé par son cœur, il reprit :

— C'était un pressentiment que j'avais le jour où je vous parlais des embarras que donnent les filles. Certainement je n'ai pas grand'chose à reprocher à Ursule ; c'est une brave fille, économe, soigneuse, active, douce et avenante.

— Voici l'affaire qui s'engage, se dit le baron ; il fait marcher la colonne des bonnes qualités, troupes d'élite qui ne m'ébranleront pas ; et gravement il s'inclina, après le dernier adjectif, en signe d'adhésion.

— Mais, continua Guillaume, elle a de singulières idées et son cœur ne va pas toujours du même pas que sa raison.

— Avez-vous quelque sujet de le croire? demanda le baron, qui déjà se redressait sur sa selle pour parer la première botte.

— Eh sans doute! si je n'en avais pas, vous dirais-je tout cela? s'écria le père Guillaume, qui commençait à supporter avec impatience les façons un peu roides du gentilhomme; mais le souvenir d'Ursule lui vint en aide; il se contint et reprit :

— Elle a trop écouté la voix de ses instincts élevés, et ses affections ne se sont pas pliées au niveau de sa condition.

— Elle a eu tort, répondit le baron d'un ton sec et doctoral, en faisant siffler une cravache qu'il tenait à la main.

— Eh! parbleu, je le sais bien! s'écria le père Guillaume, et je n'ai pas attendu jusqu'à cette heure pour m'en apercevoir. Ma pauvre Ursule a un cœur d'or, et bienheureux sera celui qui le méritera; ellè n'en connaît pas le prix et le donne sans y penser, comme ces enfants qui, trouvant un diamant brut, le jettent, croyant ne tenir qu'un caillou. Ceux qui la perdront ne la méritaient pas.

— Hein? fit le baron, en cessant de dévaster une haie que sa cravache labourait.

— Eh! mon Dieu oui! continua le père Guillaume, qui ne savait pas longtemps discuter en dehors de sa

pensée. Je sais ce qu'elle vaut, et avant de la marier, j'y regarderai à deux fois, et dussé-je la laisser pleurer au commencement, je veux assurer son bonheur dans l'avenir. Toutes ces folles idées ne vont pas aux jeunes filles. J'ai mon diamant et je ne le céderai qu'à quelqu'un qui en connaîtra la valeur.

— Et où pensez-vous trouver ce quelqu'un, monsieur Guillaume ?

— Ah ! ce n'est pas facile, mais je crois avoir bien choisi.

— Le nom de votre gendre est-il un mystère ?

— Point, c'est André Huchaux.

— Ah ! dit l'autre, un peu surpris de cette brusque déclaration.

— Je ne sais personne qui lui convienne mieux comme mari.

— Aucun, vraiment, dans tout le pays ?

— Aucun, soit en haut, soit en bas ; riche ou pauvre, noble ou paysan.

— Mais qu'a-t-il donc de si merveilleux, cet André Huchaux, que nul ne peut lui être comparé ?

— Il a juste ce qu'il faut ; ni trop, ni trop peu. L'œil d'un père ne s'y trompe pas. Il y a dans le pays bien des gens qui ont eu fantaisie, je le sais, de ma petite Ursule ; mais il ne me convient pas de la donner au premier venu, et je leur ai fait comprendre à tous qu'ils n'étaient pas du bois dont je voulais faire mon gendre.

— Et pensez-vous que ce soit là l'avis de mademoiselle Ursule?

— Il faudra bien qu'elle se soumette à mon avis; quand je le crois bon, le diable ne m'en ferait pas démordre; et pour tous les avantages du monde, je ne voudrais pas aventurer l'avenir de mon enfant.

— Serait-il donc compromis si tout autre qu'André l'épousait?

— Oui, monsieur le baron; et je ne dis pas compromis, je dis perdu.

— Cependant, un peu plus de fortune...

— Il n'en faut pas tant à Olargues pour vivre à l'aise.

— Une position plus relevée...

— N'est pas indispensable quand on a une bonne maison et une bonne santé.

— J'avais cru que mademoiselle Ursule nourrissait d'autres idées.

— Elle a trop de bon sens pour ne pas les étouffer. Ce sera l'affaire de quelques jours et de quelques larmes. A quoi servirait d'être père, si on ne rendait ses enfants heureux malgré eux! Tenez, monsieur le baron, parlons franchement, et disons les choses tout net; nous nous comprendrons mieux, et ce sera plus tôt fait. Ma fille s'est éprise d'un bel amour pour M. Lionnel; de son côté, m'a-t-on dit, M. Lionnel en tient un peu pour Ursule.

— Caprice de jeune homme! dit le baron en faisant une moue superbe.

— Caprice, soit, reprit le père Guillaume sans s'émouvoir, mais caprice qui résiste à vos sermons et à vos menaces. Quand deux enfants se rencontrent du matin au soir dans les bois, ils ne demandent pas à leurs parents de permission pour s'aimer. J'imagine que la jeunesse et l'occasion y ont été pour beaucoup. Ursule est jolie. M. Lionnel n'est pas mal. Il n'y a pas dans tout Olargues fille qui la vaille. C'est le plus gentil garçon du pays. Elle a dix-huit ans; il en a vingt et un. Dans la solitude où ils vivent, ce devait être comme ça, et nous avons été de grands fous tous les deux de les laisser courir ensemble; mais un mariage peut tout arranger...

— Un mariage?

— Avec André Huchaux. Franchement, mon cher monsieur de Lursanne, si ma fille ne convient pas à M. Lionnel, il faut avouer aussi que M. Lionnel ne convient guère à ma fille.

— Un joli garçon à qui je donnerais dix mille livres de rente le jour de son mariage. Vous êtes difficile!

— En eût-il trente, ça ne le rendrait pas meilleur, et je n'en voudrais pas davantage. D'ailleurs sa place est marquée à Paris.

— Il pourrait rester à Olargues. J'y reste bien, moi!

— Qu'y ferait-il?

— Il me semble que mes domaines de Lursanne et de Champfleuri valent bien la peine qu'on s'en occupe.

— Il n'est bon qu'à manger leurs revenus dans un monde où ma fille ne doit jamais aller.

— Sans vouloir vous flatter, père Guillaume, elle apprendrait bientôt à y paraître convenablement.

— Pour en faire l'essai, il faudrait qu'elle s'éloignât de moi, et je ne veux pas me séparer d'Ursule.

— Croyez-vous donc que je veuille me séparer de Lionnel ?

— Il faut pourtant bien qu'il soit ambassadeur !

— J'aime autant qu'il soit rentier.

— Un habit brodé sied convenablement aux jeunes gens bien tournés.

— Je trouve mon fils très-bien avec ses pantalons de toile et sa veste de velours.

— Toutes ces réflexions, dont vous comprenez la sagesse, m'engagent à ne pas désirer votre alliance, quelque honorable qu'elle soit. C'est un parti très-arrêté, et sur lequel vous ne devez avoir aucune crainte que je revienne. Permettez-moi maintenant de vous quitter ; voici la nuit ; veuillez, monsieur le baron, me faire l'honneur de me donner la main, et je m'en irai content d'un entretien où nous avons été si parfaitement d'accord.

Le père Guillaume, emporté par la véhémence de ses convictions, prit la main de M. de Lursanne, qui, un peu étourdi, se laissait faire, la lui serra vigoureusement et poussa Pierrot dans un sentier qui conduisait à Aigues-Vives.

M. de Lursanne rentra au château fort marri de la

conversation qu'il venait d'avoir. Elle avait pris une si singulière tournure que, loin d'avoir pu écraser le père Guillaume sous le coup d'un refus bien sec, il avait vu son alliance, à lui, dédaignée, et un paysan préféré à l'héritier de son nom. Tout abasourdi encore de ce résultat inattendu, mais qui confirmait les prévisions du curé, le baron ne pouvait se rendre compte de la manière dont la chose s'était faite. M. de Lursanne en était arrivé à ce point qu'il ne savait plus lui-même ce qu'il désirait; son entretien lui avait fait entrevoir un côté de sa position auquel il n'avait pas songé jusqu'alors: c'était l'ennui qui résulterait pour lui de l'éloignement de son fils unique, et du charme que jetterait sur sa vie un mariage qui lui donnerait deux enfants unis pour l'aimer.

Un instant il eut la fantaisie d'écrire à M. de Robure, que les électeurs d'un collége de l'Ouest venaient d'envoyer à la chambre, pour lui annoncer un changement de détermination à l'égard de son fils; mais quand il eut apprêté la plume et le papier, il n'en fit rien. Puis, comme il avait le sang fouetté par la mauvaise humeur, il se mit à gronder les fermiers pour un peu de paille qui traînait par la cour, le valet de chambre pour une chaise qui était dérangée dans le salon, les palefreniers pour un licou mal attaché à la tête d'un cheval, et les servantes pour un morceau de chandelle qui brûlait dans un coin.

Il n'en était pas de même chez le père Guillaume. Sa résolution était cette fois bien arrêtée. Il avait parlé

ainsi que sa conscience lui dictait de le faire, et il rentra au Mas le cœur léger, roulant dans sa tête les moyens de rallier Ursule à son opinion.

Ursule avait vu partir son père pour le marché, et avait saisi ses intentions à quelques mots qui lui étaient échappés; elle l'avait attendu pleine de crainte et d'impatience, mais il ne lui avait fallu qu'un regard pour deviner quel avait été le résultat de l'entretien, et toutes ses espérances s'écoulèrent comme la liqueur d'un vase qu'on épanche.

Percevault la rencontra alors qu'elle venait d'embrasser son père. La pauvre enfant était allée cacher sa douleur dans un coin de la pelouse, où elle s'était abattue sans force.

Le bruit des sabots de Percevault, sonnant sur les cailloux, lui fit lever son front décoloré; des pleurs coulaient silencieusement sur ses joues. Percevault s'arrêta devant elle, les bras pendants.

Ursule lui tendit la main.

Percevault prit cette petite main douce entre les siennes, et la pressa sur sa poitrine. Tous ses traits étaient contractés par la douleur.

— Vous pleurez, mamzelle, lui dit-il: que vous est-il donc arrivé?

— Nous sommes bien malheureux, s'écria la jeune fille que ses sanglots étouffaient, aussi malheureux que toi, mon pauvre Percevault!

— Moi, je suis un homme, et voilà si longtemps que ça dure, que j'y suis habitué; quand on a été ramassé

au coin d'une borne, et nourri par charité, quoi qu'il arrive après, on ne sent plus rien. Mais vous qui êtes une femme, vous qui êtes bonne aux misérables, vous qui avez un père, vous que chacun aime, pourquoi souffrez-vous ?

Ursule, sans répondre, laissa tomber sa tête sur l'herbe.

— M. de Lursanne ne veut donc pas que vous l'épousiez ? demanda Percevault, dont la voix semblait mourir.

— Il est bien trop riche pour le vouloir !

— Riche ! répéta le garde.

— Quand on est pauvre, on est toujours malheureux, reprit Ursule, qui, du coin de son tablier, s'essuyait les yeux.

— Pauvre ! mais vous ne l'êtes pas ! Vous avez des bois, des prairies, des champs, des vignes...

— Tout cela danserait dans une seule de ses terres, la plus petite ; et puis, mon ami, M. de Lursanne est noble, et je ne suis que la fille d'un fermier.

— Si ce n'était que ça, ça ne serait rien. Le fils du comte de Laur, un noble de Lunas, qui était fier, fier comme un évêque et pauvre autant que fier, s'est bien marié à la fille d'un fabricant de Bédarieux, qui ne vous valait pas.

— M. de Lursanne a tant de revenus que je n'en sais pas le chiffre !

— Et voilà ce qui fait votre affliction ? dit Percevault, qui semblait réfléchir la tête inclinée sur sa poitrine,

— Tout est fini pour moi, vois-tu, et je ne compte plus sur rien. Mais j'aurai du courage pour mon pauvre père. Il faut se soumettre quand Dieu le veut.

— Dieu ne veut pas que vous soyez malheureuse; ça peut changer.

— Tu es bon, Percevault, dit Ursule, qui essayait de sourire ; mais pourquoi chercher à me tromper, quand l'espérance peut me faire tant de mal ?

— Les riches peuvent devenir pauvres, répondit le garde, qui s'éloignait après avoir une dernière fois serré les mains d'Ursule.

Ursule ne l'entendit pas, et reprit le chemin de la ferme.

Le lendemain était un dimanche ; la fête patronale du village réunissait à Olargues toute la population des campagnes. On dansait dans un pré, sur lequel des colporteurs avaient établi leurs magasins ambulants. Le père Guillaume y avait conduit sa fille. M. de Lursanne, Lionnel et André Huchaux s'y trouvaient aussi. Comme c'est la coutume en Languedoc, où les paysans ont conservé une singulière indépendance de mœurs, tout le monde dansait pêle-mêle sous les mêmes arbres ; il n'y avait qu'un quadrille et qu'un orchestre, et les braconniers faisaient gaillardement sauter les filles des propriétaires. Lionnel, qui cherchait assez volontiers des distractions, ne dédaignait pas de passer ses bras autour de la taille souple des fermières, qui se laissaient fort joyeusement embrasser sur les deux

joues quand, à la dernière mesure des hautbois, leur joli cavalier les enlevait de terre.

La nuit vint; un vent léger passait sur les acacias, et les senteurs de la terre baignée de rosée montaient dans l'air pur.

Entre deux contredanses, Lionnel et André Huchaux se rencontrèrent; presque au même instant, leurs mains s'avancèrent l'une vers l'autre cordialement.

— M'en voulez-vous encore? dit le paysan.

— Non, répondit le gentilhomme; mais sommes-nous encore rivaux?

— Toujours! mais nous ne sommes plus ennemis.

Et comme André surprenait un sourire sur les lèvres de Lionnel, il reprit :

— La patience est l'espérance du pauvre; laissez-la-moi.

Quelques instants après, André dansait avec Ursule. Dans un moment d'expansion, la jeune fille, qui avait, selon l'expression populaire, le cœur sur la main, ne put s'empêcher de lui dire :

— Ah, monsieur André, que je vous aimerais davantage si vous m'aimiez un peu moins!

— Je ne puis pas m'empêcher de le faire, mais je ne vous en dis rien.

— Et pourtant vous comptez m'épouser?

— Votre père m'a permis d'espérer...

— Cependant vous savez que je ne vous aime pas?

— Je le sais, mais j'attends.

Ursule était de ces femmes que l'expression même

d'un amour qu'elles ne partagent pas émeut toujours ; elle se tut. La voix d'André était si franche, et si résignée en même temps, qu'elle remuait le cœur de la danseuse ; elle détourna la tête cherchant Lionnel du regard. Lionnel dansait avec une petite meunière qui avait le geste vif et l'œil mutin.

— On dirait que le soleil se relève, dit tout à coup un enfant qui passait par là, croquant des pommes ; voyez comme le soleil est rouge là-bas.

Quelques oisifs se retournèrent.

— C'est peut-être une aurore boréale, fit M. de Lursanne d'un air capable. Quels beaux tons chauds et vigoureux !

— Je ne sais pas ce que vous entendez par cette aurore, dit à son tour le père Guillaume, mais je crois que c'est plutôt un incendie.

A ce mot sinistre, plusieurs paysans se groupèrent, les yeux tournés vers le pan d'horizon où de grandes clartés rouges effaçaient l'azur sombre.

— C'est un incendie, dit le mari de la meunière qui sautait avec Lionnel ; on voit comme des gerbes d'étincelles. Il y a certainement par là-bas un mas qui brûle.

Comme il achevait ces mots, on entendit le galop d'un cheval courant dans l'ombre. Bientôt l'animal haletant parut au détour d'un sentier ; un paysan, la tête nue, le fouettait sans relâche.

— Au feu ! au feu ! criait-il d'une voix rauque, et il vint s'abattre au milieu du groupe effaré.

— Où est le feu ? demanda-t-on de toutes parts.

— Au château de Lursanne. Les granges brûlent. Les flammes couraient comme des serpents sur les toits quand je me suis éveillé ; j'étais seul ; j'ai coupé le licou du premier cheval qui était sous ma main, et je me suis lancé du côté d'Olargues, criant aux portes de toutes les fermes. Mais bah ! ceux qui ont des bras et des jambes sont ici.

— Le château brûle ! s'écria M. de Lursanne stupéfait.

— Comme un feu de sarments.

— Courons vite, courons, s'écria le père Guillaume, qui, joignant l'exemple aux paroles, se jeta dans le sentier.

En un instant le pré fut désert. La nouvelle de l'incendie du château circulait de groupe en groupe ; les musiciens sautèrent à bas de l'estrade ; les plus jeunes danseurs coururent sur les pas de Guillaume et d'André ; les plus nonchalants vinrent ensuite, entraînés par le mouvement : puis les filles allèrent à leurs trousses, chassées par la curiosité. Les fermiers, qui étaient venus à cheval à la fête, partirent au galop ; toute la population se précipita à travers champs, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il ne restait au village que les vieillards et les enfants ; encore ceux qui pouvaient trotter suivaient-ils la foule, en trébuchant.

On entendait par la campagne retentir le cri terrible : Au feu ! au feu ! et le bruit de la foule qui courait au travers des vignes et par les chemins ; cependant d'in-

stant en instant, le bruit allait en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'enfin, étouffé par l'éloignement, il expira comme une haleine.

Lorsque le père Guillaume, André Huchaux et Lionnel arrivèrent près du château, le foyer de l'incendie embrassait tous les communs. La cour, encadrée d'étables, de granges et de hangars, était comme une fournaise ardente, d'où volaient des tourbillons d'étincelles.

Du milieu des flammes on entendait sortir les beuglements furieux des animaux qui trépignaient dans leurs liens ou bondissaient effarés dans le cadre de feu. Quand un toit de chaume s'abîmait, on voyait parfois un cheval franchir comme une ombre les décombres allumés, et se perdre dans la campagne. Des bœufs, aveuglés et furieux, allaient heurter du front des pans de murs rougis, s'abattaient sur leurs jarrets, se relevaient, s'élançaient et retombaient encore entre les poutres croulantes; d'autres fuyaient emportant sur leur croupe des brandons enflammés qui calcinaient leur chair et les faisaient se ruer de douleur contre les arbres avec de terribles mugissements.

L'incendie n'avait pas encore gagné le château, dont la façade de pierre flamboyait, mais déjà les portes et les fenêtres fumaient et craquaient.

— A l'œuvre, mes enfants! s'écria le père Guillaume, qui du premier coup d'œil avait compris où devaient se porter les efforts; et organisant la foule silencieuse qui s'amassait autour de Lursanne, il dirigea les pre-

miers travailleurs vers les parties des communs qui avoisinaient les murs du château.

— Les étables et les granges sont perdues, avait-il dit à Lionnel ; il faut séparer le foyer de l'incendie du corps de logis principal, et sacrifier les dépendances pour sauver le bâtiment.

Tandis qu'une partie des paysans abattait, avec la pioche et la hache, les haies et les murs, l'autre, organisée en chaîne, jetait sur la façade échauffée l'eau qu'elle puisait dans les bassins.

Percevault allait et venait parmi les groupes, maniant la hache ou le seau suivant l'occasion, mais en somme, regardant plus qu'il n'agissait, et ne s'écartant pas d'Ursule.

IV

Cependant un vent propice qui chassait les flammes loin du château aidait les travailleurs ; les brandons tombaient dans la prairie et ne menaçaient plus la façade et les toits.

— Du courage ! mes amis ! s'écriait le père Guillaume, le feu ne sera pas le plus fort.

— Du courage ! répétait le curé, qui s'était hâté de quitter le presbytère à la première nouvelle de l'incendie, et qui se mêlait hardiment aux travailleurs. Du

courage, mes enfants ! Dieu aide les braves gens.

M. de Lursanne et Percevault, avec une expression différente, l'un immobile, l'autre remuant, suivaient tous deux la marche incertaine de l'incendie. Quand la brise se leva et rendit victorieux les efforts des paysans, qu'animaient Guillaume et le curé, un éclair rapide passa sur le visage du garde.

— Voilà un coup de vent qui sauve Lursanne, dit le baron qui étudiait froidement les ondulations de la flamme.

— Et qui vous épargne bien de l'argent, ajouta Percevault d'une voix amère.

— A moi? pas du tout, mon cher. Le château et ses dépendances étaient assurés.

— Que voulez-vous dire par là, monsieur le baron? demanda le garde en se rapprochant, le visage à la fois curieux et inquiet.

— Je veux dire que si le château avait brûlé, il y a des capitalistes de Paris qui auraient perdu cent mille francs. Grâce à ce coup de vent et aussi à vos efforts, mes bons amis, ils en seront quittes pour quelque dix mille écus.

— Vous ne perdrez donc rien à cet incendie ?

— Rien. Ah! si, pourtant, quelques bottes de foin.

— Alors, du diable si je me mêle encore de l'éteindre! s'écria le garde, et jetant sa hache au milieu des flammes qui s'éteignaient, il s'éloigna à grands pas.

— Il est original, Percevault, dit le baron, que ce geste avait fait sourire ; mais il est bonhomme au fond.

Le lendemain, il ne restait plus autour de la cour rasée que des décombres noircis et fumants ; une heure après l'aurore, tous les débris avaient été enlevés du sol nivelé, et nul ne se serait douté qu'un incendie avait passé par là, si on n'avait vu, aux angles du château et contre les murs de la façade, de longues traces noires qui indiquaient le passage de la flamme.

On a vu que le père Guillaume avait promis à M. Solieu de ne point contraindre sa fille à épouser André. La volonté d'Ursule devait seule décider de sa soumission, et il comptait sur sa raison simple et droite pour arriver à ce résultat. Mais il se proposait de faire naître l'occasion où cette raison pourrait se manifester.

Or, le lendemain de l'incendie, Lionnel entra sur la pelouse qui bordait le Mas d'Aigues-Vives. Son père, fort occupé des soins de réparations et de démolitions, l'avait envoyé pour remercier le fermier de la part importante qu'il avait prise dans les travaux de la veille. Lionnel s'était volontiers chargé d'une commission qui lui permettrait, sans doute, de voir Ursule ; et, le fusil sur l'épaule, il était allé serrer la main au père Guillaume.

Au moment où il prit la main du jeune homme, le vieux fermier se souvint tout à coup, comme si une étincelle magnétique eût éclairé sa pensée, de quelques paroles que M. de Lursanne lui avait dites au sujet de son fils. Il accueillit ce souvenir comme une inspiration d'en haut. — Je trouverai le remède dans le mal, se dit-il. Puis répondant aux remercîments que Lionnel lui adressait, il reprit :

— Ce que j'ai fait est peu de chose; M. de Lursanne m'honore de son amitié, et je suis, en outre, maire de la commune : à ces deux titres, je me dois tout entier à lui.

— Ceci ne peut en rien diminuer la reconnaissance que nous vous devons. Sans vous, le château était perdu.

— C'est possible; mais n'en parlons plus : d'ailleurs, ce que j'ai fait hier pour le château, vous le feriez demain pour la ferme, et nous serions quittes. En attendant, si vous n'avez rien de mieux à faire, voulez-vous vous reposer un instant? voilà là-bas un bouquet de trembles où nous trouverons à la fois de l'ombre et de la fraîcheur. Nous causerons; j'ai le manche de ce fouet à arranger, et si quelque ramier vient boire au ruisseau, vous ferez bonne chasse sans fatigue.

Lionnel, qui n'avait pas vu Ursule, accepta, espérant que la conversation lui donnerait le temps de paraître, et tous deux se dirigèrent vers le bouquet mouvant des arbres. C'était un lieu frais et silencieux, où Ursule avait coutume d'aller s'asseoir après le déjeuner des gens de la ferme; elle y passait une heure ou deux en lisant dans les livres qu'elle aimait, et son père l'avait vue, il y avait peu d'instants, prendre le chemin de sa retraite favorite.

Ursule se blottissait dans le creux d'une haie que l'eau caressait; de hauts buissons d'églantiers et d'aubépines lui faisaient un rempart qui la protégeait contre les regards de ceux qui passaient par le bos-

quet, mais ne l'empêchait pas d'entendre ce qui se disait près d'elle.

Le père Guillaume savait tout cela, et, conduisant Lionnel, il vint s'étendre sur l'herbe, au pied d'un tremble, assez près de la cachette d'Ursule pour qu'elle ne pût pas perdre un mot de leur conversation.

Aux premières paroles qu'ils échangèrent, Ursule ferma le livre qu'elle tenait à la main; la voix de son amant était venue jusqu'à son cœur; elle glissa doucement sa tête entre les tiges flexibles de la haie, et reconnut Lionnel couché près de son père, un fusil en travers sur ses jambes, et regardant d'un œil distrait la plage herbeuse où coulait le ruisseau.

— Elle est là, pensa le père Guillaume, qui avait vu remuer doucement les hautes tiges des arbrisseaux.

— Où donc est-elle ? pensait Lionnel, qui attribuait cette légère ondulation, dont son œil de chasseur avait été frappé, aux mouvements d'un oiseau.

— Eh bien ! reprit le fermier, voilà votre parent, M. de Robure, nommé à la chambre. Votre père me l'a annoncé hier au village.

— Oui, répondit Lionnel nonchalamment ; il a enfin mis le pied au Palais-Bourbon.

— C'est un chemin qui mène à tout aujourd'hui, et, s'il a de l'ambition, votre parent peut aller loin.

— Il en a.

— C'est qu'il est riche. Quand on n'a pas à s'occuper de ses affaires, il faut bien se mêler de celles des autres. Cependant, monsieur Lionnel, ce que je vais

vous dire vous étonnera peut-être, il y a des jours où moi, qui ne suis qu'un fermier, je voudrais pouvoir me faire nommer député.

— Vous ! s'écria Lionnel en souriant.

— Eh mon Dieu, oui ! Je sais que c'est impossible; mais aussi bien qu'on se plaît à gouverner une ferme, on doit se plaire à gouverner un royaume.

— Oui, dit le jeune homme avec plus d'intérêt, je le crois aussi.

— Seulement je ne suis pas du bois dont on fait les députés et les ministres. Ah ! si j'étais né ailleurs que dans un hameau des Cévennes, j'aurais tenté de faire mon chemin dans ce monde-là.

— D'autres l'ont fait, qui étaient nés dans une chaumière.

— On me l'a dit; mais ils avaient l'instruction, que je n'ai pas; et puis, voyez-vous, il faut trop d'efforts, tandis que lorsqu'on n'a qu'à se servir de tout ce qui se trouve autour de son berceau, ça doit marcher plus vite et plus commodément.

— Vous avez donc de l'ambition, père Guillaume?

— Qui, avec un cœur un peu chaud, n'en a pas?

— C'est vrai ! dit Lionnel, qui devenait pensif.

— J'en avais ma bonne part; mais j'ai dû étouffer tout cela, et il ne m'en reste que l'écharpe municipale. Ah ! si j'avais été riche ou instruit ! Êtes-vous allé à Paris, monsieur Lionnel ?

— Oui, en 1828.

— Vous étiez bien jeune alors ?

— J'avais seize ans, et cependant il m'en reste encore un bien profond souvenir. Quelle ville !

— Ce n'est pas une ville, monsieur Lionnel, c'est un monde.

— Pendant trois mois, j'allai, étourdi, ébloui, émerveillé, fasciné, de fête en fête, de bal en bal, de monument en monument. A la fin, je ne voyais plus. Mon esprit était aveuglé; j'avais le cœur las de surprises. Et pourtant, à cette époque, je ne comprenais pas bien encore la splendeur de Paris. Maintenant que je le revois dans mon souvenir, il me semble apercevoir un horizon plein de choses bizarres, inouïes, étranges, qui me ravissent et m'attirent. Mais folies que tout cela ! je suis à Olargues !

— A trois jours de Paris. Quant à moi, je l'ai vu, il y a plus de temps que vous; c'était, je crois, en 1823.

— Lors de la guerre d'Espagne.

— Précisément; j'avais déjà plus du double de l'âge que vous avez maintenant; mais je n'étais qu'un paysan des Cévennes, point trop sot peut-être, quoique sans instruction. Chacun de nous avait ce qui manquait à l'autre : vous la position, moi les années.

— Ce qui fait que nous n'avons vu Paris que par un côté.

— Et nous l'avons mal vu. Mais, comme vous, je retournai dans mes montagnes, l'esprit ébloui, le cœur éperdu. Je m'étais senti entraîné par un invincible courant; j'avais tout admiré sans comprendre rien.

Une chose, surtout, m'avait étourdi en me fascinant : c'était le bruit de la foule.

— Oui, ce mouvement impétueux et continu qui agite la ville entière ; ce tumulte des hommes qu'émeuvent toutes les passions ; ce choc éternel de tant d'intérêts puissants et surexcités ; ce chaos de choses imprévues qui se succèdent comme des vagues sur le rivage de la mer; ces événements du jour qui étouffent les événements de la veille, poussés qu'ils sont par les événements du lendemain ; l'éclat, le tumulte, le retentissement, et tout cela dans la cité la plus intelligente du monde !

— Un jour, un député de chez nous, pour qui j'avais voté, me donna un billet d'entrée pour la chambre des députés. J'allai de bonne heure m'asseoir dans une tribune. La salle était sombre et agitée comme la mer quand le vent a soufflé. On disait qu'une grande discussion devait s'engager; toutes les têtes se penchaient déjà pour mieux entendre. J'écoutais. Quelques députés parlèrent. La salle grondait parfois, mais ce qu'ils disaient ne m'émouvait pas. Un ministre répondit. Après lui, un homme monta à la tribune; il avait un habit noir et une cravate blanche; son front était mat comme l'ivoire; la colère contractait son visage. Il frappa de sa main sur le bois sonore, et on fit silence. Aux premiers mots qui sortirent de ses lèvres, je me sentis pris au cœur. Quel discours ! J'étais courbé sur mon banc, haletant, la fièvre dans le sang. La salle se levait par moments comme un lion. Il se tournait alors, et son

regard faisait taire les clameurs. Les ministres du roi froissaient leurs portefeuilles ; ils étaient pâles. On m'a dit que cet homme était devenu premier ministre depuis, après 1830. Ça ne m'étonne pas. Quand il se tut, la chambre était soulevée. Sa parole avait labouré les bancs. Je sortis; j'avais besoin d'air. Cet homme n'était rien, et il remuait la chambre des députés, qui tient la France dans sa main ; la France, qui tient le monde; j'aurais donné ma vie pour être cet homme un jour.

— Oh ! le triomphe, le triomphe ! s'écria Lionnel en pressant son front de ses mains : avoir les joies de la victoire et les émotions de la lutte. Combattre, c'est vivre, et il n'y a qu'un champ de bataille au monde, c'est Paris !

— Paris seul. Le mouvement est là ; ailleurs, il n'y a que le repos et le bonheur, peut-être.

— Le bonheur ! mais ne l'avez-vous pas senti, père Guillaume, le bonheur, c'est l'agitation, c'est la fièvre, c'est l'éclat ; c'est le bruit, par-dessus toute chose, c'est l'action ! Se mêler à la politique qui mène les hommes, conquérir un nom et par son influence le pouvoir ; se sentir tout en haut et marcher dans la renommée et la puissance ; avoir sa place dans le conseil des maîtres du monde, n'est-ce pas tout?

— Peut-être, dit le père Guillaume, qui hochait la tête, et dont le regard furtif allait de Lionnel au buisson ; on est puissant, on est grand, on est fort, mais est-on heureux ?

— Eh qu'importe! on a vécu. Tenez, ne me parlez pas de ce bonheur tranquille qu'on trouve en restant chez soi; le repos accable; le calme est une fatigue insupportable aux imaginations ardentes; dans l'inaction, le spleen rongerait mon cœur, fussé-je heureux à la manière dont vous l'entendez!

En cet instant, les hautes tiges de la haie tremblèrent comme si la brise les eût secouées. Guillaume s'en aperçut, mais Lionnel, emporté par son exaltation, continua:

— Je le sens là, dit-il en appuyant ses mains contre sa poitrine, j'ai besoin de mouvement. Je puis m'étourdir et attendre, mais il faut que j'agisse un jour, et où agirai-je, si ce n'est à Paris? Je ne sais si Dieu m'a donné l'intelligence et la volonté qu'il faut pour réussir, mais je tenterai la lutte, et, quoi qu'il arrive, j'aurai essayé de la vie à laquelle j'aspire. Il y a des heures où l'aspect de ces bois solitaires, de ces prés silencieux, de ces collines où sonnent les clochettes des troupeaux, me fatigue et m'irrite. Mon père y peut vivre, moi, j'y périrais, et le bonheur qui m'y attend serait mon désespoir.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas dit à M. de Lursanne?

— C'est à peine si j'ose me l'avouer à moi-même. Et puis je n'en avais encore que le pressentiment; aujourd'hui seulement j'en ai la certitude. Vos paroles m'ont éclairé.

— Votre père n'a-t-il pas le projet de vous envoyer à Paris auprès de M. de Robure?

— Oui. Maintenant qu'il est député et que de hautes fonctions l'attendent, je puis partir.

Le père Guillaume ne voulut pas pousser la conversation plus loin; il avait obtenu ce qu'il espérait. Il se leva donc après avoir ajusté une lanière au fouet qu'il arrangeait, et redescendit vers le Mas avec son jeune compagnon. C'était l'heure où Pierrot, sellé et bridé, attendait le maire pour le porter à Olargues. Lionnel, le voyant prêt à partir, lui serra la main et s'éloigna de la pelouse. Ursule était alors bien loin de son esprit.

Le père Guillaume ne rentra qu'à la nuit tombante. Après la veillée, au moment où il allait se retirer dans sa chambre, sa fille vint à lui, et s'agenouillant, lui dit :

— Pardonnez-moi, mon père, la résistance que je vous ai opposée ; j'épouserai André Huchaux.

Guillaume Voisin la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Si j'accepte, mon enfant, c'est parce que je crois que si tu dois avoir un peu de bonheur, André peut seul te le donner. Celui-là t'aime vraiment.

Et comme Ursule pleurait, cachant sa tête sur l'épaule de son père, il appuya ses deux mains sur son front incliné.

— Va, ma fille, lui dit-il, que Dieu te bénisse et te donne du courage; et doucement il la conduisit à sa chambre, détournant son visage pour qu'elle ne vît pas les larmes qui roulaient dans ses yeux.

Lorsque Ursule se trouva seule, elle s'assit devant un petit secrétaire qui avait appartenu à sa mère et, raffermissant son cœur, elle écrivit à Lionnel la lettre que voici :

« Monsieur Lionnel,

« Mon plus grand désir est que cette lettre ne vous fasse aucun mal ; si je croyais que vous puissiez en souffrir, je déchirerais tout de suite ce papier ; mais j'espère que vous aurez, comme moi, du courage et de la résignation. D'ailleurs vous êtes un homme, et vous avez contre la douleur des ressources que nous autres femmes n'avons pas.

« J'ai dit à mon père, aujourd'hui, que j'épouserai André Huchaux. Ne m'en veuillez pas, Lionnel ; je n'ai pas pris cette dernière et décisive résolution sans beaucoup de combats où mon cœur a souffert. Si après des luttes dont je souhaite que vous ne sentiez jamais l'amertume, je me suis décidée, ce n'est pas que je vous aime moins, hélas ! non, et cependant je sens qu'il faut que je ne vous aime plus. J'en demanderai la force à Dieu, et il me l'accordera.

« Nous suivons deux chemins différents. Je suis une pauvre fille des champs qui aime l'air et la lumière, j'étoufferais dans un salon ; vous avez l'habitude d'un monde dont l'idée seule m'épouvante et me donne le vertige ; vous êtes riche et noble, et vous avez une carrière à parcourir. Je suis destinée à vivre et à mourir où

je suis née, entre l'église d'Olargues, où je prie, et le foyer d'Aigues-Vives, où je travaille. Cependant la pensée que je vous appartiendrais m'aurait fait oublier tout, et mon enfance et mon pays, et mes craintes, mais d'autres considérations plus graves m'ont retenue.

« J'ai reculé devant l'idée d'affliger votre père et le mien. L'un et l'autre, vous le savez, s'opposent à notre mariage ; M. de Lursanne projette sans doute une autre alliance pour vous, et il a raison, car une alliance comme votre nom et votre fortune l'exigent, aidera votre avenir. Mon père n'a plus que moi ; il m'aime trop pour me vouloir perdre, et il croit, qu'ainsi que les plantes, je dois rester attachée au sol où je suis née. Dieu parle au cœur des pères, et leurs inspirations viennent d'en haut. Je dois obéir et rester au pays, près de lui.

« Si ma perte vous afflige, mon cœur en éprouvera un peu de joie ; on aime tant à se croire aimée ! Et cependant, Lionnel, je vous demande de m'oublier, comme je m'efforcerai de ne plus penser à vous. Je ne suis pas la femme qui convient à votre vie ; je n'aurais su que vous aimer, et ce n'est pas assez.

« Je ne sais pas si je serai heureuse. André Huchaux m'aime ; il me l'a dit, et je le crois. La pensée que je suis utile à son bonheur, indispensable à celui de mon père, me soutiendra dans cette épreuve, et j'y trouverai peut-être quelque douceur. Ne cherchez plus à me revoir ; si vous m'aimez, vous ne le ferez pas. Votre vue déchirerait mon cœur et ne saurait changer ma résolu-

tion. Ce ne serait qu'une souffrance de plus que vous ajouteriez à celles que j'ai déjà endurées.

« Vous avez une occasion de vous éloigner de moi. M. de Robure est nommé, il vous appellera sans doute. Allez le rejoindre à Paris. Si vous réussissez dans la carrière qu'il veut vous ouvrir, je bénirai Dieu en priant pour vous; si vous échouez, et qu'un jour vous soyez malheureux, revenez au pays, et vous trouverez des cœurs pour vous consoler et vous aimer.

« Adieu, monsieur Lionnel, si mon repos vous est cher, je ne vous reverrai qu'alors.

« URSULE VOISIN. »

Après qu'elle eut écrit cette lettre, Ursule se trouva plus calme. Bien souvent, tandis que sa plume courait sur le papier, elle avait senti son cœur s'émouvoir et sa main trembler; alors elle s'arrêtait, ne voulant pas obéir aux élans de son amour, et elle attendait que la résignation et le courage lui fussent revenus.

Quand vint l'aurore, elle descendit sur la pelouse. Percevault vint à passer; depuis la soirée où l'incendie avait dévoré les granges de Lursanne, Ursule ne l'avait pas vu. Elle l'appela. Percevault, qui marchait le front courbé, s'approcha lentement.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai un service à te demander.

— A moi ? dit le garde; et il releva les yeux, où passait un éclair de joie.

— Prends cette lettre, porte-la toi-même à M. Lionnel; tu ne la remettras qu'à lui seul.

— Aurai-je quelque chose à vous rapporter ?

— Rien, mon ami, répondit Ursule avec un triste et doux sourire; quand il aura cette lettre, ce sera fini.

Percevault prit la lettre et la main qui la tenait. — Fini, ce sera fini! répéta-t-il avec une indéfinissable expression où la pitié se mêlait à la colère. Pauvre mademoiselle!

— Va, lui dit Ursule, je suis comme toi, j'ai du courage.

V

Quand Percevault s'éloigna dans la direction du château, Ursule le suivit de loin et lentement, se plaisant à revoir les lieux où si souvent elle avait passé avec Lionnel, gais et souriant tous deux.

Mais à mesure qu'elle avançait le long des sentiers fleuris, l'aspect des lieux jetait comme un crêpe funèbre sur sa pensée; il n'était pas une pierre moussue, pas un rocher creux, pas un vieil arbre tout rongé par le lichen, pas une haie, pas un fil d'eau glissant sous l'herbe, qui ne lui rappelât un souvenir et, sous cette influence, sa force s'épuisait lentement comme ces murs chancelants que mine une eau souterraine. L'ange de la résignation, qui pendant la nuit précédente avait protégé

cette âme virginale, repliait ses ailes et l'abandonnait encore une fois aux tourmentes d'une douleur sans espoir; elle appelait vainement sa raison au secours de son cœur, et chaque pas qu'elle faisait dans cette campagne, toute pleine de son passé, augmentait son abattement.

Percevault était loin d'elle; elle marchait sans mesurer la distance et le temps, sans rien entendre et sans rien chercher. Un instant elle s'arrêta; une rivière coulait à ses pieds. Ursule leva la tête. Devant elle on voyait la drairie où, il y avait un mois à peine, Lionnel lui avait appris qu'il ne partait pas. Un désir invincible la poussait à revoir l'endroit, paisible témoin de son premier bonheur. Les pluies avaient enflé le ruisseau qui roulait en grondant entre ses rives élargies; le pied des saules était couvert et l'eau se brisait en écumant sur leurs troncs; mais çà et là, au travers du lit, on voyait de larges pierres espacées sur lesquelles les ondes se ridaient en passant; Ursule avait bien souvent, étant petite fille, traversé la rivière, les jupons gaillardement retroussés, sans crainte de choir; c'était une habitude qu'elle n'avait pas si bien perdue encore qu'elle ne se hasardât parfois à le faire, toute grande demoiselle qu'elle était. Elle se déchaussa donc, et soulevant ses robes d'une main, de l'autre tenant ses bas et ses petits souliers, elle s'aventura sur les pierres dont la surface brillait sous l'eau. Ce fut tout d'abord une promenade aisée, mais lorsqu'elle parvint au milieu de la rivière, la chose ne fut point aussi facile qu'elle se l'était ima-

giné. L'onde rapide montait jusqu'à ses genoux, et ses pieds chancelants s'attachaient mal sur les roches polies. L'écume blanche et frémissante l'éblouissait. En s'élançant pour passer d'une pierre à l'autre, elle glissa et tomba en aval du ruisseau ; ses mains se déchirèrent aux aspérités de la pierre et les eaux l'entraînèrent dans leurs murmures. Les pieds d'Ursule effleuraient encore le lit profond, tandis que sa tête apparaissait à la surface du ruisseau, mais elle ne se sentait pas la force de lutter contre le courant; soutenue par ses vêtements, elle flottait comme un nid d'oiseau, balancée par les petits flots qui caressaient sa longue chevelure déroulée. Elle se laissait entraîner regardant le ciel sans essayer de prendre avec ses mains les rameaux de saules étendus sur l'eau. La pensée d'une mort qu'elle n'avait pas cherchée, mais qui venait la secourir, l'enivrait dans son découragement, lorsqu'elle entendit un bruit de roues clapotant à son oreille ; elle tourna machinalement les yeux vers l'endroit d'où partait le bruit. C'était la roue d'un moulin qui criait à cent pas devant elle ; alors l'épouvante la saisit; elle voulut appeler, mais déjà l'eau entrait dans sa bouche ; elle tendit ses bras, mais ses doigts crispés arrachèrent les feuilles des faibles tiges et le ruisseau emporta au milieu du courant le corps d'Ursule évanouie.

Au même instant Percevault s'élança d'un bond dans la rivière. De loin il avait vu la jeune fille passant le gué; vainement il avait crié pour la prévenir du danger, elle n'avait pu l'entendre; quand il la vit tomber, il se mit à

courir, mais une grande distance les séparait, et il n'arriva sur la rive qu'au moment où elle disparaissait sous les eaux.

En cet endroit le lit de la rivière était profond; Percevault, en quelques élans, atteignit Ursule, mais chargé de ce corps, qu'alourdissaient des vêtements imbibés d'eau, il lui fut impossible de franchir le courant qui les poussait tous deux avec impétuosité vers la vanne mugissante. Le garde soulevait la pauvre fille entre ses bras, et regardait avec terreur les roues qui tournaient dans l'onde toute blanche d'écume. Lancés comme une flèche, ils avaient franchi en une minute la distance qui les séparait du moulin; entre eux et la vanne il n'y avait plus qu'un pan de vagues. Le désespoir rendit quelque force à Percevault, et, faisant un effort suprême, il vint heurter de sa poitrine l'angle de la chaussée qui coupait les eaux; d'une main il enleva Ursule au-dessus du torrent, tandis que de l'autre il s'accrochait aux anfractuosités de la pierre; le sang sortait de sa poitrine et rougissait l'écume; il appelait d'une voix brisée par la douleur et par la fatigue, sentant ses forces l'abandonner. Un meunier qui sortait du moulin l'entendit; il courut vers l'extrémité de la chaussée et les tira tous deux sur l'herbe où ils tombèrent, pâles et mourants, l'un et l'autre.

Lorsque Percevault ouvrit les yeux, il vit Ursule qui, agenouillée à ses côtés, étanchait avec un linge le sang qui sortait de sa blessure. Il sourit et lui prit doucement la main pour l'appuyer sur ses lèvres. Les

meuniers étaient groupés autour de lui, la pitié peinte sur leurs visages. Il fit un effort pour se relever sur le coude; la souffrance lui arracha un gémissement, et on vit le sang de la plaie béante jaillir en écumant. Ursule le prit par la tête et le recoucha.

— Merci, mamzelle, lui dit-il, merci; c'est inutile, voyez-vous, je n'en reviendrai pas.

— Tais-toi, reprit-elle, si tu veux guérir, il ne faut pas parler.

— Je sens ce que j'ai, continua Percevault en hochant la tête ; le coup que j'ai reçu était si rude, que je me serais évanoui tout de suite si je ne vous avais pas tenue. Mais il fallait vous sauver, et j'ai eu du courage.

Ursule essuya de grosses larmes qui tombaient de ses yeux.

— Vous pleurez, reprit le garde, et pourquoi ? Ne fallait-il pas que je mourusse; j'étais misérable et je vous aimais. Si ma fin n'était pas prochaine, je ne vous dirais rien d'une chose que vous ignoriez. Ecoutez, lui dit-il en l'attirant à lui, c'est moi qui ai mis le feu aux granges de M. de Lursanne. Ursule fit un geste d'horreur. — Ne m'en veuillez pas, reprit-il humblement, je croyais qu'en l'appauvrissant il serait plus disposé à vous rendre heureuse. Je me suis trompé; un crime ne profite jamais.

Ursule le regardait; étonnée d'un amour aussi profond, aussi dévoué; elle serrait ses mains et se penchait sur lui. Percevault souriait.

— Je n'espérais pas être si heureux que ma mort pût vous rendre service. Il faut que Dieu m'ait pardonné, car voici la première heure de bonheur qu'il m'envoie depuis longtemps; ce sera la dernière aussi.

Et comme Ursule pleurait, il s'approcha plus près d'elle encore, et lui dit tout bas :

— Je *lui* ai remis votre lettre; il était seul; je l'ai vu pâlir en l'ouvrant. Mais comment se peut-il qu'on consente à vous perdre quand on est aimé de vous?

Percevault attira une des mains d'Ursule vers lui; il y colla ses lèvres, et se tut. Une minute après, Ursule sentit sa peau se refroidir au contact de cette bouche; elle se pencha, le pauvre garde était mort.

Un valet du moulin avait été prévenir le père Guillaume de l'accident arrivé à sa fille; il accourut la chercher. Lorsqu'elle rentra à la ferme, la première personne qu'elle vit fut André Huchaux. Le jeune fermier avait été mandé par le père Guillaume, qui voulait hâter leurs fiançailles. Ursule lui tendit la main, et l'attira sur la pelouse, où l'ombre allait descendre.

— Vous savez, André, lui dit-elle, que j'aimais M. Lionnel de Lursanne; cependant, bien que je puisse l'avouer sans rougir, comme je n'ai pas le cœur vierge, je viens vous demander si vous consentez sans regret, et non parce que vous regarderiez votre honneur engagé, à me prendre pour femme?

— Je vous ai choisie entre toutes, lui répondit André, parce que je crois que vous serez une honnête femme, et je vous veux encore parce que je crois que

mon bonheur à venir est bien placé dans vos mains.

— Je vous jure alors, reprit-elle, que je serai votre femme quand vous voudrez, et je vous promets d'être pour vous ce que vous avez pensé de moi.

Tandis que toutes ces choses se passaient au moulin et au Mas d'Aigues-Vives, Lionnel lisait et relisait la lettre d'Ursule. Il avait assez bien compris son caractère pour savoir qu'elle ne reviendrait pas sur sa résolution, mais il comprenait aussi que d'autres causes qu'il ne connaissait pas devaient l'avoir décidée.

— M'aurait-elle compris? se disait-il. Les pressentiments de l'amour lui auraient-ils appris ce que j'osais à peine me confier à moi-même dans le silence des nuits, dans l'asile des rêves?

Une voix secrète lui criait qu'elle avait raison, et cependant son cœur murmurait contre l'arrêt qui les désunissait. Quand vint le soir, ses souvenirs l'entraînèrent vers le Mas d'Aigues-Vives. Lorsqu'il y arriva, la nuit était descendue, la pâle clarté des étoiles jetait seule une tremblante lueur sur la campagne. Une lampe brillait derrière les rideaux d'Ursule. Comme Lionnel s'arrêtait pour regarder, la porte de la ferme s'ouvrit, et la jeune fille parut sur le seuil. Un gros chien de garde vint à elle, frotta sa tête contre sa main distraite, et la suivant la longueur de quelques pas, s'étendit bientôt sur la pelouse en bâillant.

Ursule continua d'avancer vers le massif d'arbres où, la veille, elle avait entendu la conversation de son père avec Lionnel. Lionnel s'était caché dans l'ombre; elle

passa près de lui, l'effleurant de sa robe sans le voir; trois fois un cri d'amour faillit sortir de ses lèvres, trois fois il expira. Ursule passa. Elle marchait lentement, effeuillant des marguerites qu'elle cueillait. Lionnel la suivait d'arbre en arbre; en la voyant si belle et si jeune, il se demandait si ce n'était pas le bonheur qui passait. Cependant elle reprit enfin le chemin de la ferme, et Lionnel la vit traverser la pelouse verte, pâle et légère comme une ombre; il s'arrêta sous le chêne. Avant de fermer la porte, Ursule se retourna; il crut entendre le nom de Lionnel, il tomba à genoux, les bras tendus, les yeux trempés de pleurs: mais la porte de la ferme se replia sur son amante et il ne la vit plus.

Cinq ou six ans plus tard, en 1840, pendant les premiers jours du mois de mai, une jeune femme était assise au soleil couchant devant le Mas d'Aigues-Vives. De beaux cheveux bruns encadraient les joues couvertes d'une pâleur transparente, qui n'était pas chez elle le signe d'une santé mauvaise, mais bien plutôt l'indice d'une organisation à la fois délicate et forte. Ses bras étaient nus et finement arrondis, et bien qu'elle portât le costume des fermières du pays, ses mains avaient la blancheur du lait.

Elle couvrait d'un regard tendre et doux deux beaux enfants bouclés comme des chérubins, qui se roulaient dans l'herbe, tandis qu'un troisième, tout jeune encore, assis à ses pieds, jouait avec des fleurs en gazouillant comme un oiseau. On n'entendait, tant la soirée était

calme, pas d'autre bruit que le rire de ces enfants, lorsque tout à coup les pierres du sentier sonnèrent sous les pas d'un cheval. La jeune femme tourne la tête. Un cavalier s'approchait au galop, et les enfants, silencieux soudain, le regardaient, ouvrant de grands yeux surpris. En quelques bonds il arriva sur la pelouse.

— Lionnel!... M. de Lursanne, s'écria la jeune femme qui s'était levée.

— Appelez-moi donc Lionnel, madame Huchaux, dit le cavalier en sautant à bas du cheval, et gaiement il courut embrasser Ursule sur les deux joues.

Ursule rougit un peu; mais elle n'était plus la jeune fille d'autrefois, et maîtrisant son émotion, elle s'inclina gracieusement.

— Lionnel donc, puisque vous le voulez, dit-elle.

— Il le faut bien; je ne saurais pas vous appeler autrement qu'Ursule, reprit-il.

Madame Huchaux le regarda sérieusement; puis, comme si cet examen l'eût rassurée, elle lui prit vivement les deux mains et les serra avec effusion.

— C'est donc un ami qui nous revient! que de joie vous me donnez! dit-elle.

— Vous en aviez pu douter?

— C'est que depuis six ans j'avais eu si peu de vos nouvelles! A la mort de M. de Lursanne seulement, vous nous aviez écrit pour confier à mon mari la gestion de vos terres. C'était une preuve de confiance qui nous honorait sans doute, mais ce n'était pas un témoignage d'amitié, et j'aime mieux vos paroles de tout à l'heure.

— On n'a guère le temps d'écrire quand on est ambitieux, Ursule, et je le suis encore ; mais on conserve toujours au fond du cœur un souvenir impérissable de ses amis.

Tandis qu'il parlait, Ursule le regardait.

— Je suis un peu changé, reprit Lionnel en souriant; quoique jeune, j'ai perdu quelques cheveux et gagné quelques rides ; mais je suis secrétaire d'ambassade et j'ai le ruban rouge. C'est quelque chose à vingt-sept ans; mais ce n'est rien auprès de ce que je veux.

— Savez-vous ce que vous voulez ?

— Point du tout ; je serais trop malheureux si je le savais.

— Où voulez-vous donc arriver ?

— Partout où il plaira à la fortune de me pousser.

— Êtes-vous heureux, du moins ?

— Je n'en sais rien ; je n'ai pas le temps d'y penser. Mais vous, Ursule, avez-vous trouvé le bonheur ?

— J'ai trouvé la paix du cœur, c'est beaucoup déjà. Si j'avais été malheureuse, mes trois enfants me l'auraient fait oublier.

Lionnel se baissa pour caresser les enfants qui se tenaient groupés sous les mains de leur mère.

— Laissez-nous, petits, leur dit-elle, j'ai à causer avec ce monsieur, qui dînera avec nous ; va donc, Guillaume, prévenir la ménagère ; et toi, André, veille sur ta sœur.

Ursule prit le bras de Lionnel familièrement, et s'achemina sur la pelouse.

— Quelles blanches mains! lui dit le secrétaire, je sais plus d'une ambassadrice qui les envierait.

— Mon mari ne veut jamais que je travaille, dit-elle en croisant ses deux jolies mains sur les bras du jeune homme par un mouvement plein d'une charmante familiarité; il est plus jaloux de ce qu'il appelle ma beauté que moi-même.

— Vous ne pouvez cependant pas rester sans rien faire, vous?

— Je m'occupe aussi; n'ai-je pas la ferme à surveiller, et l'administration de Lursannc surtout! D'ailleurs, n'ai-je pas trois enfants! Il faut encore que je fasse le bonheur d'André. Vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre.

— J'imagine que vous parvenez facilement à remplir cette dernière tâche?

— André m'aime toujours; ça me la rend bien aisée.

— Il vous aime toujours autant?

— Peut-être plus encore. Il m'aimait alors comme une femme, il m'aime aujourd'hui comme la sienne.

— Et vous vous êtes habituée à lui rendre amour pour amour?

— Ceci est presque de l'indiscrétion, reprit Ursule, je devrais peut-être vous répondre oui; mais je suis trop sincère avec vous pour le faire. Ce n'est pas précisément de l'amour ce que j'ai pour lui; c'est une tendresse sérieuse et sereine où il entre beaucoup du sentiment qu'une sœur doit éprouver pour son frère le plus aimé; je crois que ça vaut mieux.

— Si vous éprouvez cette tendresse, c'est qu'il la mérite.

— Je l'aime pour tout le bien qu'il me fait, surtout pour tout celui qu'il me voudrait faire.

— Et cela vous suffit-il, Ursule?

— J'ai eu de mauvais jours; mais voyant combien mon sourire lui était nécessaire, je me suis habituée à sourire. Il est bon et d'une nature noble dans sa rudesse; il me laisse la maîtresse au logis, et je crois vraiment que c'est moi qui mène tout, voire même la commune, dont mon père me conte toutes les affaires.

— Si bien que vous êtes presque intendant et un peu maire?

— A peu près. Quand on se confie aux cœurs honnêtes, ils se trouvent dans la nécessité de bien faire. Lorsque j'avais mes heures tristes, la pensée de mon père m'encourageait d'abord; puis un enfant est venu, et j'ai mieux supporté l'existence que le devoir m'avait faite.

— De façon qu'au troisième vous vous êtes trouvée presque heureuse!

— Ne le fallait-il pas, entourée que j'étais de créatures dévouées qui cherchaient à me rendre ce qu'on n'est jamais entièrement? Dans les premiers temps, je demandais des consolations à mes livres; mais ils m'apportaient plus de mal que de bien. Aux cœurs blessés, le seul baume divin, c'est la maternité. Dieu me l'a envoyée. Qu'ai-je à souhaiter? Vous voyez que nous suivons, ainsi que je vous l'ai écrit dans un autre temps, deux voies opposées.

— Et vous avez trouvé dans le calme ce que je cherche dans l'agitation. Que de fois j'ai souffert ! que de fois je me suis repenti ! Mais, Ursule, ne doit-on pas obéir à sa nature ? La mienne me poussait au bruit et au mouvement comme une hirondelle aux voyages.

— Et nous avons bien fait tous deux de résister à l'entraînement de notre jeunesse.

Comme elle achevait ces mots, ils arrivaient sur la pelouse où les trois enfants les attendaient ; les grands bœufs fauves revenaient des prés en beuglant, et les jeunes chevreaux descendaient des collines.

— Vous allez voir la fermière à l'œuvre, dit Ursule ; ce soir, après que le père Guillaume sera revenu d'Olargues, vous verrez peut-être le maire.

— Mais, dites-moi, Ursule, vous ne m'avez point dit encore ce que vous comptiez faire de ces enfants. Quand elle aura seize ans, reverrai-je une autre Ursule dans cette jolie petite fille aux yeux bleus ?

— Non pas, fit la mère en soulevant l'enfant dans ses bras ; non pas, dit-elle avec une voix douce et triste, elle ne saura pas ce que je savais, et ne fera pas ce que je faisais ; nous n'avons pas une fortune de grande ville, je l'élèverai donc comme une fille des champs ; elle lira dans un catéchisme, et écrira dans un livre de comptes. Je lui apprendrai seulement à aimer, et Dieu fera le reste. La résignation est une vertu trop amère pour que je veuille lui faire goûter le fruit de l'arbre de science.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

I

Il était une fois deux amis qui ne se détestaient pas. Cette histoire, qui a l'air d'un conte de fée, se passait en plein gouvernement constitutionnel, vers 1847. Ces deux amis avaient à peu près le même âge, la même fortune et les mêmes goûts, quoiqu'ils fussent de caractères différents. Ils avaient tous deux l'avantage de n'être pas laids et le bonheur de n'être pas jolis, ce qui leur procurait la double satisfaction de ne pas se reconnaître dans les Parisiens de Daumier, et de ne pas ressembler à ces affreux beaux que les journaux de modes attachent au pilori de leurs gravures. Toute leur occupation consistait à n'en point avoir, mais ils mettaient à ne rien faire un soin et des attentions qui prenaient le plus clair de leur temps. Le reste se passait à fumer, à suivre les courses, à courir les salles d'armes et les boudoirs, à battre l'asphalte du boulevard

et la poussière du Bois. Ils n'étaient d'ailleurs ni socialistes ni philanthropes.

Un matin du mois d'avril, à l'heure où il commence à faire jour dans les bonnes maisons, vers midi, l'un des deux intimes entra chez l'autre.

Guy de Livarot était assis dans un fauteuil, caressant de l'œil une feuille de papier tigré de pattes de mouche qu'il soulevait du bout des doigts. Le rêveur lança sur le nouveau venu un regard extatique dérobé aux buveurs d'opium, et le salua d'un léger mouvement de tête avec l'indolence d'une fille chinoise en contemplation devant une fleur de lotus.

Williams de Lavaur s'assit à côté de Guy, étendit ses jambes vers le feu, renversa sa tête sur le dossier de la causeuse, et, désignant la lettre que Guy tenait à la main :

— Est-ce un nouveau chapitre du livre inédit de tes victoires et conquêtes ? lui dit-il avec un imperceptible sourire.

— Non, répondit le rêveur, j'épelle les premières syllabes de ce divin poëme qui n'a que cinq mots : J'aime et je suis aimé.

— Fat ! s'écria Williams.

— Écoute plutôt, reprit Guy en ramenant le papier à la hauteur de son visage. Et d'une voix coquette il lut les quelques mots que voici :

« Bonnes nouvelles, mon ami ; vous les recevrez, j'en suis sûr, avec la joie que j'éprouve à vous les donner ! Mes grands-parents m'ont répondu ; avez-vous deviné

qu'ils consentent, et tous vos vœux, pourquoi ne dirais-je pas tous les nôtres, sont-ils remplis? Vous allez venir bien vite et vous écrirez sous mes yeux à ma bonne grand'mère. Elle veut à toute force que la noce soit célébrée dans son vieux château, au fond de l'Anjou. Tant mieux, nous y serons plus seuls. Vous lui écrirez comme vous savez le faire; je veux qu'elle vous aime avant de vous connaître. A tout de suite. »

— Et le nom? demanda Williams.

— Louise.

— Madame de Ners?

— Elle-même.

— Et tu vas l'épouser?

— Parfaitement.

— Malheureux!

A cette exclamation, Guy bondit de son fauteuil.

— Malheureux! et pourquoi? s'écria-t-il.

La main de Williams le saisit et le rejeta entre les bras du siége élastique.

— Aveuglement de l'amour! reprit le confident; il touche au bord d'un précipice et il ne le voit même pas! il va tomber au fond du gouffre et il sourit! il heurte du pied le sépulcre de sa jeunesse, et il me demande pourquoi je tremble.

Frappé de stupeur, Guy gardait l'immobilité granitique d'une statue d'Osiris, assis, roide, les mains soudées aux cuisses et le regard fixe.

— Mais enfin! s'écria-t-il avec explosion, si tu sais quelque chose, parle, ami plus mystérieux et plus fan-

tasque que la sibylle; tu m'épouvantes avec tes formules. Madame de Ners n'est-elle pas jolie?

— Oui.

— Spirituelle?

— Oui.

— Riche?

— Oui.

— Et n'est-ce point assez de la beauté, de l'esprit et de la richesse, pour faire le bonheur d'un homme seul?

— C'est trop!

— Tu es fou! s'écria Guy.

— Tu sais bien que c'est le privilége de la sagesse de passer pour folle, reprit Williams; mais puisque tu m'as réduit à l'état de Pylade, souffre au moins que j'improvise un monologue; comme dans une tragédie. Tu te marieras après, si tu veux.

— Parle, répondit mélancoliquement Guy.

— Je ne te dirai rien, ingrat, continua Williams avec le geste et l'accent de Talma dans *Manlius*, de mes espérances détruites et de mes rêves avortés! J'avais compté que nous vieillirions ensemble et qu'à l'âge où l'on se souvient, retirés tous deux, mais seuls, dans une bicoque, au bord de la Loire, nous mourrions en paix entre les joies innocentes de la pêche et les ennuis quotidiens du piquet. Il faut des vices à la vieillesse; j'en avais choisi deux commodes et fidèles. Une femme a soufflé sur les fantaisies de mon imagination, et elles ont disparu; mais toi, que faisais-tu tandis que je pen-

sais à ton bonheur futur? Tu complotais ta ruine et mon isolement. La pensée du mariage germait dans ton esprit, et tu l'accueillais. Et comme si ce n'était pas assez d'un désastre, tu joignais l'amour à l'hymen. Étrange accouplement!

Ici l'indignation de Guy éclata.

— Tu blasphèmes! s'écria-t-il.

— Non, je raisonne. C'est un système, fils de l'expérience et du jugement. Un philosophe inconnu, auquel la postérité élèvera des statues, l'a dit: Le mariage est un duel. Les qualités que tu reconnais à ta femme, elle les tournera contre toi.

Guy haussa les épaules.

— Oui, reprit Williams, elle te fera un oreiller de ses vertus et t'étouffera dessous.

— Grâce au ciel, reprit Guy avec un sourire un peu trop donjuanesque pour un futur mari, madame de Ners n'a point de prétention à la sainteté.

— Alors tu tombes de Charybde en Scylla, et je vais te prouver tout à l'heure la vérité de cette comparaison mythologique. Riche, elle te ruinera par ses exigences: ce sera chez toi une queue interminable de châles des Indes et de vases de la Chine; jolie, elle attirera autour d'elle une légion de beaux qui se coaliseront contre ton bonheur anonyme; spirituelle, elle inventera des ridicules pour avoir le droit de s'en moquer.

— Mon cher, répondit Guy, en jetant à Williams un regard railleur, tu es ce matin absurde et sinistre

comme une nuit d'Young. Veux-tu que je te dise, moi, la morale de ton monologue?

— Dis.

— C'est que madame de Ners ne t'a jamais plu.

— C'est vrai.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle a les cheveux d'un blond légèrement vénitien.

— Mais que t'importe cette nuance aimée des peintres et des poètes?

— Elle me rappelle Hélène, qui me rappelle Ménélas.

Il y eut un instant de silence, durant lequel Guy de Livarot tisonna le feu, comme s'il cherchait à lire son avenir dans le pétillement des étincelles.

— N'importe! s'écria-t-il enfin, j'aime madame de Ners comme je n'ai jamais aimé.

— Oh! dit Williams en l'interrompant, on aime toujours comme on n'a jamais aimé la dernière femme qu'on aime.

— Soit! reprit Guy; mais tous tes raisonnements ne m'empêcheront pas d'épouser madame de Ners; je l'ai vue hier soir cinq minutes après avoir reçu ce billet; j'ai écrit à sa grand'mère, et rien au monde ne saurait plus nous empêcher d'être l'un à l'autre.

— Voilà une phrase à laquelle il ne manque rien qu'un accompagnement de piano pour en faire un refrain de romance. Soyez donc l'un à l'autre, vivez

longtemps, et puisse le ciel ne pas faire de moi un Jérémie en habit noir !

— Merci !

Ce *merci* un peu sec coupa la conversation ; il était clair que, malgré sa philosophie et son amour, deux choses qui s'amalgament quelquefois, si elles s'excluent souvent, Guy ne pouvait s'empêcher d'être impressionné par les prophéties de Williams. La beauté en ménage serait-elle un luxe trop coûteux ? Le bonheur conjugal vivait-il de négations ? Toute supériorité morale ou physique serait-elle comme un de ces piéges à loup dont les dents ne s'aperçoivent qu'après qu'elles vous ont mordu ? La grâce, l'esprit et l'élégance, seraient-ils, comme des phares lumineux, prêts à attirer les voyageurs célibataires dans ce *private room* où les Anglais n'admettent personne, si ce n'est l'inconnu ? Toutes ces réflexions et bien d'autres traversaient le cœur de Guy de Livarot comme autant de flèches décochées par une jalousie prospective. Mais, comme un vaillant cheval qui déchire les rênes dont sa course est embarrassée, il redressa bravement la tête et jeta vers le plafond un regard où le défi de l'orgueil se mêlait aux angoisses d'une résignation antidatée. Ce regard rencontra à mi-hauteur des murs un portrait de Bethsabée, la femme du capitaine hébreu Uri l'Hétéen ; et Guy, frissonnant à cet aspect, retomba dans l'attitude mystérieuse et recueillie du sphinx accroupi qu'on voit dans la cour du Louvre.

— Écoute, lui dit Williams en posant une main sur

les genoux pétrifiés de Guy, je ne te dirai pas, comme le font les hommes politiques en pareille circonstance, que ton mariage est un fait accompli; non, cet indigne calembour n'ajoutera pas son ironie à l'amertume de ta position; je te dirai tout simplement que c'est un fait malheureux. Cela convenu, pensons à autre chose.

— Pensons, répondit mélancoliquement Guy de Livarot.

— Il ne t'est pas permis de nous quitter sans nous dire adieu, reprit Williams; quand on part pour un voyage perpétuel, au moins faut-il saluer le rivage et les amis qu'on y laisse. On dit que les anciens philosophes, au moment de boire la ciguë, se couronnaient de roses. Il n'y a plus de ciguë aujourd'hui, les roses seraient donc un anachronisme, et nous n'avons, en guise de philosophes, que les professeurs du collége de France. Mais fêtons le printemps qui nous arrive et les amours qui s'en vont, à notre manière, à table quelque part, et le moins tristement que nous pourrons.

— C'est, en prose, un dîner de garçons que tu me proposes?

— Un dîner de garçons, sans trop de garçons, comme le sous-entend cette pauvre langue française, si pauvre qu'elle en est réduite quelquefois à exprimer le contraire de ce qu'elle veut dire pour se faire comprendre.

— Une orgie à la veille de me marier?

— Voilà déjà que tu emploies des expressions volcaniques, à propos d'un pauvre petit festin comme il s'en

fait tous les jours dans les rues les plus vertueuses du quartier Saint-Denis. C'est trop de poésie!

Guy hocha la tête comme un sceptique.

— Homme de peu de foi ! reprit Williams, as-tu donc oublié qu'il n'y a plus d'orgie à présent que dans les tableaux de M. Couture? Es-tu si fort marié en esprit que tu ne le saches plus?

— Voyons, dit le fiancé, est-ce bien nécessaire?

— C'est aussi nécessaire que toutes les choses inutiles, et je ne sais que celles-là qui vaillent la peine d'être faites.

— Voilà qui est péremptoire.

— S'il te faut des raisons bêtes, je te dirai que ces choses sont dans la tradition, et comme dit le poëte :

Au banquet de la vie, infortuné convive,

apparais encore une fois et meurs, c'est-à-dire marie-toi. En bonnes mœurs parisiennes, il faut toujours dire adieu au passé.

Le passé de Guy de Livarot avait vingt ans, des yeux noirs et des cheveux châtains à rendre une comète jalouse, la taille souple comme un roseau, l'humeur joyeuse d'un pinçon, le pied leste et les dents les plus provocantes du monde. Il n'est pas certain que la femme que tout cela représentait aimât beaucoup Guy de Livarot, mais elle aimait énormément les pralines, les perdreaux et les truffes, les belles robes, les chapeaux de madame Laure, les dentelles et les petits soupers. Elle était née dans une mansarde de la

rue des Nonandières et avait dégringolé d'étage en étage jusqu'à un premier de la rue Neuve-Saint-Georges où Guy l'avait laissée.

Guy se souvint d'un jour où Rosette portait une certaine robe de moire bleue qui lui allait à ravir, et un chapeau de crêpe rose sous lequel son visage avait des grâces piquantes à nulle autre pareilles. Ce fut dans la chambre noire de son souvenir comme une apparition dotée de toutes les séductions; Rosette était presque déjà pour Guy le fruit défendu; il ferma les yeux pour mieux voir le démon gracieux qui lui souriait, envoya dans son âme un soupir à l'adresse de madame de Ners, et consentit à tout ce que Williams exigeait.

La journée était belle : une journée du mois de juin égarée au mois d'avril. Il fut décidé qu'on irait à la campagne, à Madrid. Williams se chargea de prévenir les convives.

Une heure après, la compagnie gagnait le bois de Boulogne en calèche. Rosette était tout en noir de la tête aux pieds.

—Pourquoi donc vous êtes-vous habillée comme madame Marlborough dans la romance que vous savez? lui dit Williams.

— C'est que le deuil de mon âme a déteint sur ma robe, répondit Rosette en éclatant de rire. Je suis comme une veuve du Malabar qu'on mène au bûcher: il faut bien que je porte la livrée de ma situation.

Guy de Livarot, qui regardait par la portière et tres-

saillait comme un coupable au passage de tous les coupés, ne put s'empêcher de sourire.

— Ingrat ! reprit Rosette en essuyant sur sa joue mutine une larme absente. Étais-je donc faite pour jouer le rôle d'Ariane dans mon boudoir ?

— Les dieux propices t'enverront un Bacchus moderne ; console-toi, dit Williams.

On arriva à Madrid ; la table avait été dressée sous la surveillance d'un groom qui était au service de M. de Lavaur, et qui, si les prescriptions du Code ne s'y étaient opposées, aurait ressuscité Frontin ; il en avait le génie et le visage.

Les premiers rayons du printemps riaient sur les coupes : l'ombre du jeune feuillage d'avril se balançait gaiement sur les vitres entr'ouvertes ; une bonne et saine odeur d'herbe fraîche montait des bois ; la soirée avait la douceur d'un sourire et la caressante mélancolie d'un adieu ; les yeux de Rosette étaient bien près, le souvenir de madame de Ners bien loin ; Guy de Livarot regarda Rosette et s'assit.

Cependant le remords s'était glissé dans son cœur, ainsi qu'une couleuvre dans un buisson fleuri. Il se sentait mal à l'aise sous le feu de toutes ces prunelles étincelantes qui le regardaient ; la lettre de madame de Ners était sur sa poitrine ; chacun de ses mouvements en faisait craquer le papier soyeux ; sa présence, à lui, au milieu de pareils convives, était une trahison, et pour un homme qui se piquait de sentimentalisme, il y avait bien de quoi s'effaroucher un peu.

— O *mulier!* murmura Williams.

— Si vous parlez anglais, reprit Rosette, on ne s'entendra plus.

Le cliquetis des verres et des porcelaines commençait à tinter sur la table; les senteurs âcres de l'herbe nouvelle et des premières feuilles venaient par les fenêtres ouvertes; les frôlements de la soie qui frémissait autour du corps de Rosette et de ses compagnes, le choc des paroles et des regards d'où se dégage un fluide que l'âme perçoit sans que la science l'explique, tout agissait sur Guy de Livarot, et poussait son esprit hors de la gravité où il avait voulu l'enfermer comme dans un cilice.

Il comprit que la sagesse allait se fondre comme un flocon de neige aux premiers sourires du printemps, et prenant son verre plein jusqu'au bord, il le vida d'un trait en jetant à son Méphistophélès un regard de suprême reproche.

Rosette devinait son triomphe.

— Marie-toi donc, s'écria-t-elle, puisque aussi bien le veut l'implacable destinée; mais, quoi que tu fasses, tu ne m'oublieras jamais.

— Me prenez-vous pour Salomon que vous me traitez en reine de Saba? répondit Guy.

— Salomon était un fou qui se croyait sage parce qu'il s'ennuyait. Vous, *mio caro*, vous ne vous êtes jamais ennuyé; j'étais là, continua Rosette avec une parfaite insolence. Il vous plaît maintenant de faire une fin. Est-

ce à dire qu'on ne saurait finir sans se marier? Pour un homme d'esprit, vraiment vous m'étonnez, comme dit quelque part Frédérick Lemaître. Quelle mouche conjugale vous a piqué que vous ayez tout à coup quitté cette bohème dont vous étiez l'un des princes? Quel défaut n'avais-je pas qui vous pût charmer? et pouvais-je croire que vous êtes de ceux qui aiment à s'emmaillotter dans les tièdes langes de la vertu? Ah! pauvre Guy, que je vous plains! Où trouverez-vous un démon qui me vaille? ne suis-je point assez gourmande, assez coquette, assez médisante, assez perfide, assez gaspilleuse, pour désespérer dix Lovelaces, c'est-à-dire pour les charmer? Hier, c'était le hasard, l'imprévu, le caprice, la liberté, la vie errante, aventureuse et spontanée; demain, ce sera le coin du feu, la tasse de thé, le parapluie, la flanelle, la romance, le piano, les dîners et les concerts de famille, toutes les choses plates, ennuyeuses, vulgaires, qui s'étendent comme une rouille sur l'éclat flamboyant de la jeunesse. Perdez donc un roué de vue pour que la fortune ennemie vous le rende emprisonné dans les filets du mariage. Ah! si quelque lutin propice m'en avait avertie, quand vous avez fui pour l'Anjou, comme je me serais suspendue à votre bras pour vous sauver, j'aurais été votre ange gardien, votre bonne fée, votre enchanteresse, et plutôt que de vous laisser choir, je vous aurais ruiné!

— C'est déjà fait, interrompit Guy de Livarot.

— C'est égal, j'aurais recommencé, poursuivit Rosette.

— Bravo! s'écria Williams. Voilà du dévouement, de la charité! c'est pur comme l'antique!

— Tiens! reprit Rosette en tendant son verre à son ironique admirateur, noie ton enthousiasme dans ce vin de Champagne. Lorsque Damon se lance dans le chapitre des comparaisons, Pythias s'endort.

Pythias ne dormait pas, mais Pythias rêvait; le festin des adieux touchait à cette heure suprême où les objets affectent des formes fantastiques, tandis que les pensées dansent une sarabande dans le cerveau des convives. Un pêle-mêle de souvenirs et d'espérances, ceux-là vêtus de rose, ceux-ci coiffés de fleurs, et tels que ces cavaliers et ces belles dames qui s'attiffent si galamment dans les tapisseries flamandes, s'agitait en bourdonnant dans l'esprit de Guy de Livarot.

La soirée était prospère aux doux entretiens; le crépuscule, déjà profond, versait sur la terre cette ombre incertaine qui sollicite la rêverie à deux. Le silence étendait ses ailes sur le bois enveloppé de ces voiles transparents qui précèdent la nuit, le coucou chantait mélancoliquement dans les grands arbres. Guy de Livarot sortit ayant Rosette à son bras.

En ce moment une femme entourée d'un cachemire noir, comme une Isis antique de son voile sacré, parut à l'extrémité d'une de ces petites allées qui rayonnent autour de Madrid. Elle était seule, à pied; une calèche arrêtée à quelques centaines de pas semblait l'attendre. Elle marchait la tête inclinée sur la poitrine, lentement, et jouant du bout de son ombrelle avec les feuilles

mortes qui dormaient au pied des arbres rajeunis par le printemps.

Quand une femme se promène seule à cette heure dans les bois, c'est qu'elle est ou bien triste ou bien heureuse, mais la douleur a des allures qui la trahissent au premier coup d'œil. La dame au cachemire noir marchait avec une lenteur cadencée, une harmonieuse nonchalance qui révélaient un bonheur calme et profond, une âme sereine où l'espérance s'est fait un nid. Elle avait une toilette très-simple, très-peu voyante, mais très-gracieuse et d'une distinction que ne trouvent jamais celles qui la cherchent. Les dernières lueurs du crépuscule mourant éclairaient à demi le contour charmant d'un jeune et doux visage que serraient aux tempes de larges bandeaux de cheveux blonds.

Comme elle marchait dans la direction de Rosette et de Guy, elle ne pouvait pas manquer de les rencontrer. Un bruit de gravier criant sous deux pas indolents la tira de sa rêverie. Elle releva la tête et dans la pénombre elle aperçut deux fantômes qui s'avançaient se parlant bas, quoique tout seuls, comme dit le poëte. L'inconnue, les voyant venir, se jeta derrière un rideau d'arbustes qui bordaient l'allée et s'arrêta. Comme ils allaient passer devant elle, elle abaissa vivement son voile et porta son mouchoir à ses lèvres comme si elle eût voulu étouffer un cri prêt à jaillir de sa poitrine.

Rosette et Guy n'étaient plus séparés de l'inconnue

que par un mince rempart de jeunes branches et de bourgeons.

L'inconnue retint son haleine.

— Eh bien! puisque tu vas te marier, dit Rosette, promets-moi que tu profiteras des derniers jours où tu m'appartiens encore un peu pour demander mon engagement au directeur de l'Opéra.

— Tu tiens donc toujours à te montrer au clair de la rampe ?

— Toujours ! je chante assez mal pour avoir le droit de m'habiller en page.

— Eh bien ! je verrai.

— Il ne faut pas voir, il faut faire. A quoi diable t'aurait servi d'être lion toute ta vie, si tu n'étais pas même en puissance de me faire débuter ?

Elle sourit coquettement en montrant ses dents blanches comme celles d'un chat, et ils passèrent doucement inclinés l'un vers l'autre.

L'étrangère devint tout d'un coup blanche comme du marbre et s'appuya sur le tronc d'un jeune bouleau pour ne pas tomber. Elle sentait ses jambes trembler sous elle et le froid de la mort figer le sang dans son cœur.

Cependant la nuit vint et l'ombre enveloppa le bois.

Peu d'instants après, comme Williams cherchait, en les appelant de toutes ses forces, Rosette et Guy, il vit passer, ainsi qu'un tourbillon, une calèche dont les deux lanternes flamboyaient dans la nuit comme les gros yeux rouges d'un monstre fantastique.

— Vraiment, dit-il en attachant sur l'équipage fuyant le regard rapide et sûr d'un connaisseur, je parierais volontiers que c'est la calèche bleue de madame de Ners. Faut-il en parler à Guy?... Bah! laissons faire le hasard.

II

Le lendemain, Guy de Livarot sentit bien quelques remords à son réveil. Il eût été fort en peine de confesser quels conseils lui avait apportés la nuit ; mais l'image pure et radieuse de madame de Ners vint la première saluer son âme un peu confuse. Il s'accusa mentalement de toutes les fautes qu'il avait commises, s'adressa en esprit les plus véhéments reproches, se repentit aussi complétement qu'il put le faire, et reconnaissant que son péché avait les circonstances atténuantes de la jeunesse, de la beauté et de la grâce, il se donna à lui-même la plus sincère des absolutions.

Il s'était habillé tout en procédant à cet examen de conscience, et monta à cheval aussitôt après qu'il l'eut terminé.

Or, par un de ces hasards étranges qui se rencontrent rarement à Paris, un vent propice avait balayé les nuages, et l'azur du ciel souriait doucement au bord des toits. Guy prit à pas lents le chemin du Bois, plongé dans une de ces méditations que les économistes et les amoureux connaissent seuls.

Théramène eût dit de lui que sa main sur son cheval laissait flotter les rênes. Le fait est que Guy de Livarot cherchait quel mensonge il improviserait lorsque madame de Ners lui demanderait compte de son absence.

Madame de Ners avait une grande confiance dans son amour, et certainement Guy l'aimait beaucoup ; mais il savait aussi que la confiance de la femme la plus naïve est toujours soupçonneuse. Il s'agissait donc de trouver un bon petit mensonge qui eût assez l'air de la vérité, pour que madame de Ners l'acceptât sans commentaires, un de ces mensonges qui viennent si naturellement aux lèvres que leur auteur finit par se convaincre de sa bonne foi. Mais il n'y a rien de plus difficile à trouver que le naturel, et Guy en était encore à chercher, après deux heures de promenade.

Une sorte de colère sourde le gagna et il se mit à éperonner son cheval, tout en accablant d'invectives mentales Williams, Rosette et les circonstances atténuantes que l'on sait. Le galop, pas plus que le trot, ne lui fit rien trouver de satisfaisant. Fallait-il parler d'une visite nocturne au Jockey-Club? Mais ses amis ne manqueraient pas de dire qu'on ne l'avait point aperçu. Fallait-il prétexter un bal où le hasard l'aurait retenu? Mais il faudrait nommer la maîtresse du logis, et les mensonges par séries sont bien compromettants. Fallait-il se rejeter sur un dîner d'amis ? Malheureusement les femmes entendent toujours le mot amis au féminin. Devait-il prendre l'excuse banale d'une migraine subite ou d'une affaire imprévue? Affaire et

migraine ne dispensent pas d'un billet; et puis ce sont des choses auxquelles on ne croit plus.

A bout de combinaisons, Guy tourna brusquement la tête de son cheval vers Paris, et passant par la Muette, enfila au petit galop l'avenue Dauphine.

Il n'avait pas fait une centaine de pas qu'il remarqua sur le revers de la route, devant la porte d'une maisonnette, gracieusement entourée de lilas verdoyants, un groupe d'individus à mines revêches auprès desquels deux femmes et un vieillard pleuraient.

Des meubles de noyer étaient épars çà et là, chargés de porcelaine blanche et de faïence. Tous ces ustensiles propres et simples avaient un air tout ahuri et semblaient s'interroger les uns les autres sur l'aventure qui les avait dispersés pêle-mêle en dehors du logis.

Une petite fille que le cavalier n'avait pas vue tout d'abord, se détacha tout à coup du groupe et courut vers Guy, échevelée et les bras tendus.

— Ah ! par pitié, monsieur, s'écria-t-elle, sauvez-nous !

Cet appel naïf, les larmes de la petite fille qui en avait les joues tout inondées, sa voix enfantine, ses mains levées vers lui remuèrent Guy de Livarot jusqu'au fond du cœur.

— Voyons ! qu'y a-t-il ? et que voulez-vous ? demanda-t-il à la petite fille en se penchant sur l'encolure du cheval.

— Il y a que des hommes emportent les meubles de la maison et que ça fait pleurer maman.

Tout en parlant, la petite fille appuyait une de ses mains potelées sur la jambe de Guy, et de l'autre s'essuyait les yeux.

— Bon ! pensa Guy, c'est une saisie !

Et mentalement il ajouta :

— Tout le monde a donc des dettes !

Cette réflexion ne l'empêcha pas de sauter à terre et de se diriger vers la maisonnette, tenant d'un côté la petite fille par la main et de l'autre son cheval par la bride.

Les hommes à mine rébarbative entassaient dans un coin les gros meubles et vis-à-vis les objets fragiles. Ils les dénombraient à haute voix, et l'un d'eux, vêtu d'un de ces habits noirs comme on n'en voit qu'aux huissiers, écrivait à mesure sur une feuille de papier timbré.

— Les voilà qui inventorient, pensa Guy, et il soupira en se demandant pourquoi il y a dans ce monde tant de créanciers.

Le vieillard et les deux femmes, assis sur un banc et pressés les uns contre les autres, semblaient à bout de larmes.

Guy toucha légèrement sur l'épaule du recors qui écrivait.

— Un instant, monsieur, s'il vous plaît, dit-il en s'inclinant.

— On ne saurait être trop poli avec des gens de cette

espèce, ajouta-t-il en esprit ; nous sommes tous mortels !

Peu accoutumé à ces formes élégantes, l'huissier laissa son grimoire, et, la plume en arrêt, salua profondément le cavalier.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur, je vous prie? dit-il.

— C'est une saisie, si je ne me trompe, que vous opérez en ce moment?

— Précisément, monsieur, une saisie.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire le chiffre de la somme qui vous est due?

— Comment donc!... mais avec un plaisir extrême.

— Voyons alors.

— Il s'agit de trois mille francs à peu près.

— Tout compris?

— Oui, monsieur, capital, intérêts et frais.

Guy dégagea la main que tenait la petite fille, prit un portefeuille dans sa poche, l'ouvrit, et en tira trois billets de banque.

— C'est à peu près tout ce qui me reste, pensa-t-il, en chiffonnant les papiers de soie et se retournant vers l'huissier il les lui remit.

— C'est une belle action que vous faites là, monsieur, s'écria l'huissier en essuyant du coin de son mouchoir les larmes qu'il ne versait pas; elle vous portera bonheur. Voici le dossier de l'affaire.

— Merci, monsieur.

— Ah ! que ne trouve-t-on souvent de bonnes âmes

comme vous! reprit l'homme du tribunal; notre ministère serait désarmé de cette rigueur qui froisse les cœurs délicats.

L'huissier sentimental, ayant serré les trois billets de mille francs dans la poche de son habit, laissa là sa tirade, les meubles et la famille de son débiteur, appela ses recors, salua Guy et gagna au pied.

Dix minutes après, lorsque Guy, échappé aux remercîments des pauvres gens qu'il avait sauvés suivait au grand trot l'avenue des Champs-Élysées, il ne pensait plus au mensonge qu'il avait en vain poursuivi dans toutes les allées du bois de Boulogne, et qui fuyait devant lui comme un feu follet.

Guy s'était fait le chargé d'affaires de la Providence; il lui semblait que la Providence, à son tour, lui devait une inspiration au moment du danger.

Aussitôt qu'il eut quitté l'étrier, son valet de chambre lui remit une lettre dont la suscription fit passer des flammes devant les yeux de Guy.

— Pauvre cher ange! soupira-t-il, quels doux reproches m'adresse-t-elle?

Il décacheta précipitamment la lettre et lut quelques lignes qu'avait tracées la main chérie de madame de Ners.

« J'étais hier au bois de Boulogne, à Madrid. Vous m'avez presque effleurée et vous ne m'avez pas vue! je ne vous adresserai pas de reproches, mon ami; aucune parole ne pourrait exprimer ce que j'ai souffert. Toute la nuit j'ai pleuré. Ce matin ma résolution

est prise. Il ne faut plus penser à nous marier, je vais m'enfermer à la campagne un jour ou deux, après quoi je partirai pour l'Italie où j'ai des parents. Si cette séparation vous cause quelque douleur, songez à celle que je dois éprouver et ne m'en veuillez pas. Votre cœur ne vous dit-il pas que ce départ était nécessaire? Quand je reviendrai, si je reviens, je serai toujours votre amie.

« LOUISE DE NERS. »

— La vertu est toujours récompensée ! s'écria Guy. Pourquoi diable ai-je rencontré un huissier ?

Guy marchait par la chambre de long en large, son billet à la main. Il était sincèrement affligé, et dans ce moment-là il eût donné toutes les Rosettes du monde pour madame de Ners.

— Comment ai-je pu ?... murmurait-il. Oh ! les hommes ! Il est clair qu'elle m'a vu passer... Une promenade au vin de Champagne... C'était joli ! Voilà pourtant à quoi servent les amis !... Après tout, j'ai mérité mon sort... C'est bien cela qui m'enrage !... Adieu mes rêves, adieu Louise ! Que ce nom est doux aux lèvres !... Je l'aimais, cependant !.. Elle a pleuré toute la nuit !... Quel misérable je fais ! La trahir, elle, une si charmante femme, pour un page qui chante faux !... Je ne le pardonnerai jamais à Williams... Vivre sans elle, est-ce possible ?

Le monologue intérieur de Guy aurait pu durer longtemps encore, si Williams ne l'avait interrompu.

— Tiens, lis ! s'écria Guy.

Et d'un geste funèbre il tendit la lettre à son ami.

Williams, que cette double exclamation et cette pantomime étonnaient un peu, regarda Guy, prit la lettre et s'assit.

— Eh bien ! reprit Guy en se posant devant le lecteur comme l'ombre du roi de Danemark devant Hamlet.

Williams se renversa dans le fauteuil en faisant avec ses lèvres la moue de l'incrédulité.

— Ah ! voilà comment tu prends ces choses-là, toi ? s'écria Guy. J'ai le cœur navré, et monsieur remue la tête comme un mandarin de porcelaine. Croyez donc à l'amitié. Mais, malheureux sceptique, qui n'as pas même une plainte à donner en aumône à mes malheurs, sais-tu bien que c'est une rupture ?

— Une rupture suivie d'un raccommodement, comme toutes les ruptures.

— Tu crois ? reprit Guy tout joyeux.

— Regarde, poursuivit Williams en appuyant son doigt sur le coin de la lettre où était écrit le mot *Italie*.

— Eh bien ? demanda Guy.

— Quoi ! tu ne comprends pas ? L'amour t'aurait aveuglé à ce point que les roueries du sentiment échappent à ton imagination ?

— Il est question de madame de Ners, et tu parles de roueries.

— J'en parlerais s'il était question d'Héloïse, la seule femme qui ait véritablement aimé. Ne crois pas

que ce mot soit tombé étourdiment de la plume de ta fiancée.

— Explique-toi.

— Si elle a écrit : Italie, c'est qu'elle a voulu t'engager à l'y suivre. Galathée en fuyant retournait la tête. Quelle femme n'est pas un peu Galathée !

— Chère Louise !... J'irai en Italie, j'obtiendrai son pardon.

— Et tu l'épouseras.

A ce dernier mot, Guy faillit sauter au cou de Williams.

— Tu m'accompagneras, reprit l'amoureux.

— C'est convenu : il est écrit que Mentor n'abandonnait jamais Télémaque.

— Nous partirons demain.

— Quand tu voudras.

— Que faut-il pour aller en Italie

— Quatre jours.

— Ce n'est rien.

— Une chaise de poste.

— Nous l'aurons.

— Et de l'argent.

— Ah ! diable, j'ai donné mes derniers mille écus ce matin.

— J'ai perdu mes derniers cinq mille francs cette nuit.

— J'emprunterai quelques centaines de louis à mes amis.

Williams haussa les épaules.

— Eh bien ! j'en inventerai ! s'écria Guy.

Là-dessus Guy serra la main de Williams, sauta sur sa canne et son chapeau, et disparut par l'escalier.

Son premier soin fut de se présenter à l'hôtel de madame de Ners. Elle en était partie depuis le point du jour avec sa femme de chambre ; on ne savait pas si elle devait s'arrêter avant de se rendre en Italie.

— Il faut qu'il soit arrivé un grand malheur à madame ; madame était fort triste, dit à Guy un vieux domestique auquel la garde de l'hôtel était confiée.

Si Guy eût hésité à poursuivre madame de Ners, ces quelques paroles l'eussent décidé. Il monta dans un cabriolet qui passait par là et courut chez le plus voisin de ses amis dans la louable intention de lui emprunter de l'argent.

— Apprendre la trahison à une âme aussi blanche, disait-il tout en courant, quel horrible crime ! Si elle me résiste, si je ne l'épouse pas, je me tue à ses pieds.

Cette énergique résolution calma les remords de Guy, et plus joyeux, il s'élança au travers de Paris à la recherche de l'argent.

Ce fut une odyssée pleine de périls et d'aventures. L'espérance la commença, la déception la finit.

Tous ses amis le reçurent à bras ouverts, mais bourse close. L'un avait liquidé la veille son passif, l'autre était sous le coup de trois ou quatre lettres de change, un troisième sortait pour prier son ami Guy de lui rendre le service que Guy venait lui demander.

Guy courut chez un banquier qui, à diverses fois,

avait escompté sa signature. Le banquier venait de faire faillite.

— L'Évangile a pourtant dit : *Cherchez, et vous trouverez!* murmura Guy.

Comme il passait rue Godot de Mauroy, il se souvint d'un sportman de ses amis qui améliorait la race chevaline. Guy pensa qu'il pourrait peut-être attendrir cet homme de cheval, et il entra résolûment.

La première personne qu'il rencontra dans la cour, ce fut le sportman lui-même qui se promenait de long en large, botté, éperonné, la cravache à la main, la casquette sur les yeux, l'air sombre et farouche. Deux ou trois valets d'écurie, groupés en silence autour du maître, le regardaient dans l'attitude de l'épouvante et de la consternation.

Le sportman, plus terrible que le Jupiter Tonnant, faisait sonner ses éperons sur le pavé qu'il broyait à coups de talon.

Guy jeta vers le ciel un regard de reproche. La colère du sportman emportait sa dernière espérance.

— Eh bien, qu'y a-t-il, cher baron? demanda-t-il au sportman en lui barrant le passage.

— Il y a tout.

— Autant que ça?

— Parbleu !

— Qu'est-ce encore ?

— Vous ne savez donc rien?

— Non, vraiment.

— Eh bien, mon cher, Toby est malade.

— Ah bah!

— Au lit, mon cher; comprenez-vous? au lit. C'est un tour qu'il me joue.

— Vous croyez?

— En doutez-vous? Hier, il se portait merveilleusement; on m'aurait donné deux mille louis de ce jockey-là que je ne l'aurais pas cédé. Mince comme une baguette d'acier, leste, souple... ce matin il s'est fait casser la cuisse.

— On l'aura soudoyé.

— C'est évident.

— Toby est un scélérat.

Le baron tendit la main à Guy qui partageait si bien son indignation.

— Voyons, cher baron, reprit Guy, il faut songer à trouver un autre jockey.

— Y pensez-vous?

— Pourquoi non?

— Il s'agit de monter Connecticut.

— Ah diable!

— Vous connaissez Connecticut?

— L'alezan brûlé?

— Lui-même. Un jockey est sur son dos comme une balle de caoutchouc sur une raquette d'acier. Si le jockey n'est pas bien solide, du premier coup, Connecticut lui casse les reins.

— C'est adroit.

— Vous trouvez? Eh bien! voilà pourquoi cepen-

dant Connecticut ne sera pas monté demain au steeple-chase.

— C'est donc demain les courses de la Croix-de-Berny ?

— L'auriez-vous oublié ? s'écria le sportman d'un air indigné.

— Oui, cher baron.

— Ah !

— C'est un tort, je l'avoue ; mais laissons cela. Vous disiez donc que Connecticut était engagé ?

— Parbleu ! c'est quatre-vingt mille francs que je perds.

— Voilà qui est fâcheux.

— Fâcheux, dites-vous ? c'est épouvantable. Si Connecticut ne paraît pas sur le turf, je suis déshonoré ! Un cheval sans pareil !

— Voyons, cher baron, reprit Guy, dont l'esprit venait de saisir au vol une pensée extravagante, si l'on vous trouvait un jockey en état de monter Connecticut, que feriez-vous ?

— Un jockey ! s'écria le baron les yeux enflammés, un vrai jockey ! Mais je lui donnerais tout !...

— C'est trop, la moitié du prix suffira.

— Elle est à lui... Mais où trouver un jockey à cette heure... les meilleurs sont tous engagés et les médiocres aussi.

— J'en ai un.

— Où est-il ?

— Ici, répondit Guy en s'inclinant.

— Vous !

— Moi-même, et si je vous vais, touchez là, baron, Connecticut me va.

Le sportman prit les deux mains de Guy et faillit les lui broyer, tant il mit de vivacité dans l'expression de sa reconnaissance.

— J'ai votre parole ! reprit-il après que son émotion se fut un peu calmée.

— Comptez-y, répondit Guy, il faudra que Connecticut meure ou triomphe.

— La victoire est à nous ! s'écria le baron comme dans un opéra-comique, et fou de joie, il serra Guy sur son cœur.

Le délire du sportman se concevait; Guy passait pour l'un des premiers écuyers d'une ville où les centaures se comptent par milliers, et Connecticut avait la réputation du plus dangereux, mais du plus fort sauteur des trois royaumes.

Le soir venu, les deux amis se rencontrèrent au café de Paris. Williams avait l'air funèbre d'un poëte à sa première chute; il frappa sur ses poches, et ce geste éloquent traduisit toute sa pensée.

— Tu n'as rien trouvé ! s'écria joyeusement Guy.

Williams secoua la tête.

— Eh bien ! moi, j'ai trouvé.

Et Guy fit part de son projet à Williams.

— Il y a donc encore des Roméo ! s'écria le sceptique, dans un temps où il y a si peu de Juliette !

Le lendemain, Guy, coiffé de la casquette de ve-

lours, vêtu de la jaquette de satin, botté, éperonné, et la cravache à la main, parut sur le turf où se pressait tout ce que les douze arrondissements de Paris et le treizième comptent de lions légitimes et de chevaliers frelatés.

Connecticut, tenu en laisse par deux palefreniers, reniflait et frappait du pied comme l'étalon romanesque de Mazeppa.

— Tu arriveras certainement quelque part le premier, au but ou au fond de la Bièvre, s'écria Williams.

Guy, sans répondre, enfourcha l'animal qui frémit et courba ses reins comme un arc d'acier. Du premier bond il s'enleva des quatre fers à quatre pieds de terre, et partit comme une flèche; un cri d'effroi s'éleva du milieu des spectateurs, mais déjà Guy avait franchi la première haie et sauté le premier fossé sans broncher de selle. Deux minutes après il ramenait Connecticut au galop de chasse. Il venait de l'essayer.

Une salve d'applaudissements le salua, et le baron, radieux, lui serra la main.

— Vous avez dompté Connecticut ! s'écria-t-il.

— Parbleu! il portait mon amour et sa fortune, murmura Guy entre ses dents.

Un quart d'heure après la cloche sonna; les jockeys se réunirent au pied du poteau, le commissaire donna le signal du départ et l'escadron des lutteurs s'élança dans la prairie.

On savait que Guy de Livarot s'était offert pour défendre l'honneur des gentlemen riders français. Deux

peuples éternellement rivaux se rencontraient sur la pelouse de la Croix-de-Berny. L'animation était extrême parmi les spectateurs initiés aux petits mystères de la vie parisienne; les paris s'alignaient sur les calepins, et la lutte s'engageait entre Connecticut qui combattait pour la France et un coureur du nom de Cleveland qui combattait pour l'Angleterre.

Au bout d'un quart d'heure on vit luire deux étincelles parmi les prés, l'une rouge, l'autre jaune.

Connecticut emportait l'étincelle rouge, Cleveland emportait l'étincelle jaune. On aurait dit que ces deux jaquettes de couleur différente arrivaient au vol comme des hirondelles.

Le baron haletant se pencha sur la tribune du club, le corps en dehors de la balustrade. Cent jumelles avaient tourné leur lentille du côté des deux lutteurs qui couraient à toute vitesse et blancs d'écume.

Deux obstacles séparaient encore les rivaux du but où tendaient leurs efforts. Ils galopaient de front. Au bord de la Bièvre, Guy enleva si puissamment Connecticut et le poussa avec tant de vigueur et d'habileté, que l'étalon surexcité dépassa d'un bond Cleveland, franchit comme un oiseau la dernière barrière et passa devant le poteau, battant son rival de trois longueurs.

Le baron dégringola de la tribune plutôt qu'il n'en descendit. Le digne sportman, partagé entre l'orgueil et l'attendrissement, ne savait ce qu'il devait le plus admirer, de la vaillance de Connecticut ou de l'audace du jockey.

Lorsque Guy sauta de selle, couvert d'une carapace de boue, le baron le reçut dans ses bras.

— Ah ! mon sauveur, je vous dois tout ! s'écria-t-il.

— Vous me devez quarante mille francs, répondit tranquillement Guy.

— Ils seront demain chez vous, reprit le baron, qui déjà imbibait une éponge d'eau et de vinaigre pour humecter les naseaux de Connecticut.

— Demain alors nous serons sur la route d'Italie, dit Guy à l'oreille de Williams.

Guy rentra dans Paris comme un César. Ce soir-là son nom fatigua les échos des coulisses de l'Opéra, et Rosette, en apprenant la gloire dont il venait de se couvrir, ne douta plus de son engagement.

— Le prologue est bien, disait Williams à Guy tout en le ramenant chez lui ; maintenant va te coucher pour être en état de figurer au dénoûment ; moi, je vais m'occuper des bagages et du briska.

Guy s'endormit du sommeil des vainqueurs et rêva toute la nuit qu'il épousait madame de Ners à Saint-Pierre de Rome, et que Connecticut signait à son contrat.

III

Le lendemain, vers huit heures, Williams et Guy, à demi couchés tous deux sur les coussins de cuir d'un

briska, sortaient de Paris par la barrière de Fontainebleau.

Guy rêvait ; Williams fumait.

Le blé verdoyait au soleil, et des volées de pigeons s'abattaient dans les grandes plaines, où tremblaient de longs rideaux de peupliers.

— Il me semble, dit Williams en secouant la cendre de son cigare, que nous faisons un vaudeville.

— Non pas, c'est un mariage, répondit Guy.

— C'est ce que je voulais dire, répliqua Williams.

— Tu ne cesseras donc jamais de plaisanter avec les choses sérieuses ? s'écria le héros de la Croix-de-Berny.

— Jamais ! ce sont les seules qui me paraissent assez comiques pour valoir la peine qu'on se moque d'elles.

Guy, qui était dans ses heures de mélancolie et de sentiment, jeta sur son compagnon un regard de pitié et se tut.

— Tu es donc décidément amoureux ? reprit Williams, qui était en humeur de parler.

— Très-amoureux, répondit Guy.

— Voilà qui est fabuleux ! Comment t'y prends-tu donc pour devenir amoureux ?

Guy se redressa.

— Es-tu fou ? s'écria-t-il.

— Point, et voilà ce que je regrette ; si j'étais fou, j'aurais un peu de ce bonheur qui rayonne dans tes yeux.

— Tu parles donc sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Tu veux savoir comment on s'y prend pour devenir amoureux ?

— Oui.

— Ma foi... on ne s'y prend pas du tout ; on se laisse prendre.

— Il faut croire alors qu'on ne m'a jamais attaqué, ou que je suis imprenable.

— Quoi ! tu n'as jamais été amoureux ?

— Jamais ! ce n'est cependant pas la bonne volonté qui m'a manqué. J'ai couru au-devant de tous les dangers, j'ai exposé mon cœur à toutes les séductions, à toute heure et sans défense ; le drôle est sorti sain et sauf de toutes les épreuves.

— Je te plains ! murmura Guy en regardant le ciel, où il lui semblait voir passer l'image de madame de Ners.

— Et moi donc, crois-tu que je ne me plaigne pas ? s'écria Williams. Il m'a bien semblé quelquefois que j'étais amoureux, le matin ou le soir, en pensant aux Parisiennes que j'avais rencontrées au bois dans leurs calèches, au bal en robes de gaze, mais une fois le bougeoir éteint ou les bottes passées, je n'y songeais plus.

— Triste ! triste ! interrompit Guy.

— Tu parles comme Hamlet, et il est certain que ma situation n'est pas moins lugubre que la sienne. Je ne sais pas de romance qui ne chante les délices d'une belle flamme, et ce que tous les pianos savent par cœur, je l'ignore. La nature m'a traité en marâtre.

Guy serra la main de Williams avec componction.

— Oh ! toi, c'est tout le contraire, reprit Williams. Les plus beaux tourments harcèlent ton âme ; tu soupires à perpétuité ; une espérance couleur de rose se balance toujours sur l'horizon enflammé de tes rêves. Si le sentiment s'envolait du reste de la terre, on le trouverait blotti au fond de ton cœur. Tu résumes Werther et Faublas, et je te connais déjà une demi-douzaine de désespoirs amoureux.

— C'est une calomnie ! s'écria Guy ; je n'ai jamais aimé que madame de Ners et je n'aimerai jamais qu'elle !

— Tu crois ? dit Williams.

— J'en suis sûr.

— Et Rosette ?

— Bon ! s'écria Guy de mauvaise humeur, tu n'as jamais que de sottes raisons à vous jeter à la tête !

— Eh ! eh ! je sais des gens qui recevraient ces raisons-là à bras ouverts.

Guy s'enfonça dans son coussin et tourna la tête vers la portière.

— N'importe, ajouta Williams, Saint-Preux ou Lovelace, tu n'en es pas moins heureux. Ah ! que j'aimerai la femme qui me forcera à devenir amoureux !

— Je devrais te haïr, toi qui me reproches les fautes que tu me fais commettre, et cependant je me surprends à regretter pour ton bonheur que ma Louise n'ait pas de sœur ! Tu l'aimerais bien vite.

— Volontiers, pourvu qu'elle ne lui ressemblât pas !

Guy bondit sur son coussin.

— Tiens ! continua Williams, puisque nous causons sur le grand chemin et que les alouettes seules peuvent nous entendre, laisse-moi te dire toute ma pensée. Je comprends qu'on épouse une petite provinciale du Mans ou de Calais, niaise comme une poularde et rouge comme une cerise ; qu'on tue son avenir au profit d'une baronne allemande qui s'acharne à parler de prunes quand il est question de brunes, et réciproquement ; qu'on abdique sa liberté en faveur d'une quakeresse vouée à la guimpe et au prêche, mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'on épouse madame de Ners !

— Que lui reproches-tu ?

— Tout ! c'est une veuve romanesque comme le dernier des Abencerrages, maniérée comme une ingénue du Théâtre-Français !

— C'est qu'elle est timide comme une enfant !

— Je ne crois pas à la timidité. D'ailleurs, c'est une femme qui aime le vert, et c'est une couleur que je ne puis pas souffrir !

Ce fut en discutant de la sorte que les deux voyageurs traversèrent la Bourgogne et entrèrent en Italie par Nice. Guy était sûr que madame de Ners, ayant une peur horrible de la mer, aurait pris la voie de terre pour se rendre à Naples, où étaient les parents qu'elle allait joindre. Le briska avait couru comme la malle, et Guy espérait atteindre la fugitive, bien qu'elle eût quarante-huit heures d'avance, entre Gênes et Florence.

A Gênes, Guy et Williams apprirent à l'hôtel d'Angleterre que madame de Ners était passée la veille.

— Bien ! dit Guy, mon rêve se réalisera et je l'épouserai à Rome.

— Bien ! dit Williams, si tu l'épouses à Rome, nous nous brouillerons à Naples.

A Florence, le maître de l'hôtel du Nord leur déclara que madame de Ners venait de descendre chez lui.

Guy grimpa quatre à quatre l'escalier qui conduisait à l'appartement de madame de Ners, sonna et ne fut pas reçu.

Madame de Ners reposait, et la femme de chambre avait ordre de n'introduire personne.

Guy entraîna Williams sur la place du Grand-Duc, fermement résolu à retourner dans la soirée chez madame de Ners.

Pour tuer le temps il parcourt dix musées, tirant sa montre tous les cinq tableaux.

Au cent vingt-septième chef-d'œuvre, Guy lâcha Williams et se précipita vers l'hôtellerie.

Madame de Ners en était repartie dix minutes après l'arrivée des deux Français.

Guy dépêcha deux cicerone coup sur coup pour arracher Williams à ses contemplations, demanda des chevaux de poste, paya le souper qu'il n'avait pas commandé, mais que l'hôte avait servi, et poussa vers Rome.

Si Guy payait bien, madame de Ners ne payait pas

mal. Elle était à Rome depuis trois heures quand le briska des deux amis, lancé à toute bride, entra dans la ville éternelle.

Guy prit Williams par le bras et l'entraîna d'hôtel en hôtel. Nulle part on n'avait vu madame de Ners.

— Passons aux auberges, dit Guy.

Williams s'assit sur le torse d'un faune qui servait de borne à l'angle d'une rue.

— Voyons, dit-il, jusqu'à quand me feras-tu faire ce métier de locomotive?

— Jusqu'à ce que madame de Ners soit ma femme.

— Va donc! je te suivrai pour savoir jusqu'où peut aller la folie humaine.

Des auberges, Guy passa aux maisons garnies. Madame de Ners s'était évanouie dans Rome comme un fantôme.

— Eh bien? dit Williams en se croisant les bras.

— Es-tu fatigué, par hasard? lui demanda Guy avec un dédain superbe.

— Un peu, répondit Williams timidement.

— Va donc te reposer si tu veux.

— Mais toi?

— Moi, je suis comme Orphée: j'ai perdu Eurydice, je veux retrouver Eurydice.

— Eh! mon ami, on a supprimé les enfers!

— Tu ris, et moi, j'aime! Le postillon qui a conduit madame de Ners à Rome est sans doute retourné au relais; je vais m'y rendre : je corromprai cet Automédon romain et il me dira où elle est descendue.

Guy partit à franc étrier et revint une heure après. Williams achevait nonchalamment un plat de raviolis.

— Eh bien! Eurydice? demanda Williams.

— Elle est chez la princesse Aldobrandini, dit Guy.

Mais Guy ne tarda pas à s'apercevoir que madame de Ners n'était pas moins bien gardée à Rome qu'à Florence.

La première fois qu'il se présenta au palais Aldobrandini, madame de Ners avait la migraine, la seconde fois, elle était sortie, la troisième, elle n'était pas rentrée.

— J'attendrai, dit Guy.

— *Sangue di Cristo!* vous attendrez longtemps! dit le valet; la signora passe la nuit à la villa de la princesse.

Guy enfonça son chapeau sur ses yeux et jura qu'il resterait à Rome jusqu'à ce que madame de Ners consentît à le suivre à Saint-Pierre en costume de mariée.

Le lendemain, madame de Ners passa la journée à la villa.

— Je commence à croire que ton pressentiment a tort, dit Williams à Guy.

— Et moi, je te dis que je l'épouserai morte ou vive.

Le jour suivant Guy rencontra madame de Ners à Saint-Jean de Latran. Elle pâlit légèrement, le salua et prit le bras d'un vieux prince romain au moment où Guy faisait un pas pour s'approcher d'elle.

Le soir, Guy, la retrouva au théâtre Argentina; mais

un rempart de cavaliers obstruait le passage de la loge, et madame de Ners, à l'abri derrière ces fortifications vivantes, put braver impunément la poursuite de Guy.

L'amoureux, exaspéré, rentra à son hôtel et barbouilla quatre pages de phrases entrecoupées de points d'exclamation qu'il adressa à madame de Ners.

Une seconde lettre suivit la première ; elles ne reçurent de réponse ni l'une ni l'autre.

Chaque fois qu'une mésaventure marquait le cours de l'odyssée amoureuse de Guy, il faisait subir un ou deux discours à Williams sur l'inconséquence des femmes en matière de passion.

— Ah ! s'écria Guy ce soir-là, puisqu'elle me fuit, je la poursuivrai sans relâche, dussé-je la poursuivre jusqu'au fond du Vésuve ! Comprends-tu rien à cela, toi ?

Williams leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de son ignorance.

— Crois-tu que l'antiquité fournisse un seul exemple d'une rancune pareille ? reprit Guy.

— Il est certain que c'est des deux côtés un grand luxe d'entêtement. A ta place, il me semble que je trouverais un moyen d'en finir avec madame de Ners.

— Et lequel ?

— Ce serait d'y renoncer.

— Je me ferai plutôt cardinal !

Williams prit un numéro du *Diario di Roma*, ce qui était chez lui le signe d'une profonde consternation.

— Après tout, s'écria Guy, ce qui m'arrive est de ta faute.

— A moi ?... dit Williams, interrompant la lecture d'un premier-Rome sur les Guelfes et les Gibelins.

— Certainement ! si tu ne m'avais pas proposé un dîner de garçons, je n'aurais pas rencontré Rosette ; si je n'avais pas rencontré Rosette, elle ne m'aurait pas engagé à la faire débuter à l'Opéra, et sans ce début, madame de Ners ne serait pas partie !

— Faites donc votre philosophie pour apprendre à raisonner avec cette logique ! s'écria Williams.

— Oui, continua Guy, tu as joué vis-à-vis de moi le rôle de Méphistophélès.

— Ah ! mon Dieu !

— Et pour me détourner du sentier de la vertu où je marchais, tu m'as présenté je ne sais quel démon coiffé d'un chapeau rose qui m'a perdu.

— Avoue du moins que Méphistophélès n'a pas eu beaucoup de peine.

Guy sortit brusquement pour aller rôder autour du palais Aldobrandini.

Depuis que l'amoureux faisait le siége du palais, il s'était ménagé des intelligences dans la place. Il savait que ses lettres étaient remises et qu'elles étaient lues. Il savait aussi qu'en relisant la dernière, madame de Ners avait porté le coin de son mouchoir à ses yeux pour essuyer une larme fugitive.

Ce jour-là il entra comme un fou chez Williams.

— Ah ! mon ami, embrassons-nous ! s'écria-t-il.

— Pourquoi cet épanchement ? demanda Williams.

— Elle m'aime toujours.

— Ah bah !

— Mon bonheur te pardonne l'impertinence de ton exclamation... Elle m'aime, comprends-tu ?

— Parfaitement.

— Dans deux ou trois jours elle part pour un certain château que la princesse Aldobrandini possède quelque part au bord de la mer, entre Rome et Naples. Ce château sera témoin de mon bonheur.

— Ah ! tu as destitué Saint-Pierre de ce droit ?

— Saint-Pierre est trop grand... une chapelle de village est bien plus poétique.

— Cette poésie-là est quelquefois humide, murmura Williams.

— Il m'est venu une idée, continua Guy.

— Ah diable !

— Madame de Ners veut être contrainte à m'épouser.

— Tu crois ?

— Tu n'en douterais pas si tu connaissais les femmes comme moi... je l'y forcerai.

— Vraiment ?

— J'ai mon projet... C'est un peu romanesque, mais nous sommes au pays des Benvenuto et des Salvator.

— Prends garde ; nous sommes aussi au pays des carabiniers.

— Bah ! s'écria Guy, je vais rédiger les bases de mon projet à la barbe des cardinaux.

Le soir venu, Guy rentra à l'hôtel traînant après lui

deux transtévérins chargés d'énormes paquets qu'ils déposèrent au milieu de la chambre.

Guy donna dix écus aux transtévérins, fit placer les paquets dans un coin derrière des rideaux, congédia ses acolytes et s'assit de l'air superbe d'un saint qu'on canonise.

— Demain, dit-il à Williams, je te présenterai mes associés.

— C'est donc un projet en commandite que tu as conçu ? répondit Williams.

Guy se renferma dans un silence diplomatique.

Le lendemain, Guy, fidèle à sa promesse, présenta à Williams deux ou trois jeunes peintres dont il avait fait la connaissance à Rome. Une heure après, une voiture vint chercher les associés, et l'on partit.

Guy se frottait les mains et semblait se glorifier dans son idée.

Les artistes et Williams causaient de Paris, ainsi que font tous les Français en voyage.

Vers le soir, on arriva aux frontières du pays napolitain. La voiture s'engagea dans la campagne et gagna, proche la mer, une méchante maison dont les murs gris et délabrés s'élevaient dans un site sauvage.

La Méditerranée roulait ses vagues sur la grève. A deux cents mètres de la maison, un bois de pins couvrait de son feuillage sonore les pentes arides qui descendaient vers le rivage. La plaine était sablonneuse, hérissée de buissons, crevassée en vingt endroits, sinistre et désolée. Quant à la maison, elle avait bien

plutôt l'air d'un fortin en ruine que d'une ferme. On y arrivait par une gorge que côtoyaient les eaux frémissantes d'un torrent.

— Voilà un paysage que la nature a imité des romans de madame Anna Radcliffe, dit Williams.

Comme il parlait, une espèce de paysan sortit à l'appel de Guy, lui remit les clefs de la maison, jeta un bissac sur son épaule, passa une escopette sous son bras et s'en alla par la plaine.

On renvoya les chevaux de poste, la voiture fut remisée sous un hangar, les paquets portés dans une salle assez vaste dallée en pierres et voûtée. Guy parcourut son domaine du haut en bas, fit allumer une torche ou deux pour éclairer la scène et finit par tomber sur un vieux fauteuil de chêne en éclatant de rire.

Williams le suivait comme un somnambule.

A bout de gaieté, Guy ouvrit les mystérieux paquets et en tira une quantité considérable de chapeaux pointus, de culottes de velours, de cravates de soie, de grandes guêtres, de ceintures, de vestes brodées, avec un arsenal prodigieux de pistolets gothiques, de poignards formidables, de grands couteaux, de carabines et d'autres engins de guerre.

— Eh! bon Dieu! s'écria Williams, combien de Fra-Diavolo as-tu donc dévalisés?

— J'ai trouvé cette défroque, répondit Guy, chez un marchand de curiosités. Le tout m'a coûté une centaine d'écus et me rapportera madame de Ners.

— Total, quarante ou cinquante mille livres de rente.

— Ah! fi! murmura Guy; de quel vilain côté considères-tu les choses!

— Que veux-tu! je marche sur la terre comme un simple mortel; toi, tu marches sur l'empyrée comme un dieu. Mais laissons cela et dis-moi comment tu comptes t'y prendre pour mener à bout cette spéculation.

— Quoi! tu ne comprends pas?

— Non.

— Mon Dieu, que tu as l'esprit obtus en matière de galanterie!

— C'est mon infirmité.

— Écoute. Ces costumes pittoresques sont pour nous et nos amis.

— Eh bien?

— Nous allons nous en vêtir tout à l'heure et nous embusquer dans la gorge exécutée par un architecte céleste sur les dessins de Salvator Rosa.

— Ah! je commence à comprendre. Tandis que nous posons comme de simples bandits...

— Madame de Ners passe en voiture pour se rendre au château de la princesse.

— Nous l'enlevons à main armée...

— Et la conduisons ici...

— Où Rolando, chef de voleurs, tombe à ses pieds.

— Madame de Ners s'attendrit...

— Et dans l'émotion inséparable d'un premier enlèvement, elle pardonne à l'ingrat...

— Qui la ramène à Rome et l'épouse à Saint-Pierre.

— Il ne nous reste plus qu'à faire mettre cette aventure en musique par M. Auber, et nous aurons fait un opéra-comique sans nous en douter.

— Voyons, es-tu prêt ?

— Tu me le demandes ! mais ce qui me ravit dans ton projet, c'est justement son extravagance ; faire les brigands dans un temps où les derniers d'entre eux sont gravés par Rittner et Goupil, d'après Horace Vernet, mais c'est adorable ! Nous risquons bien d'être un peu mis en prison par la maréchaussée du pape ; mais qu'importe ! ce sont là de ces inconvénients qui ne sauraient arrêter de nobles cœurs ! Parle, quel rôle me destines-tu dans cette saynète ? suis-je capitaine, chef d'attaque ou simple comparse ?

— Rien de tout cela. Tu es mon lieutenant.

— Merci. Que faut-il que je fasse pour mériter une confiance qui m'honore ?

— Tu arrêteras la voiture d'un air farouche, le pistolet au poing... Prends bien garde qu'il ne soit pas chargé.

— Bon ! la batterie en est cassée.

— Moi, ton capitaine, je m'élance, j'ouvre la portière, et je somme les voyageurs de n'opposer aucune résistance.

— Pendant ce temps, nos amis, groupés sur les rochers voisins dans des attitudes diverses, couchent en

joue les gens du carrosse comme dans les vieilles tapisseries de Flandre.

— Je reçois dans mes bras madame de Ners évanouie. Elle a l'humeur romanesque; elle verra dans cet enlèvement le témoignage d'une passion irrésistible; on ne se fâche pas contre un amant qui supplie en toilette de scélérat et qui s'expose à mourir au château Saint-Ange pour obtenir une heure d'entretien. Pour mener à bonne fin cette aventure, il nous fallait un repaire; un de nos amis connaissait cette baraque pour y être venu croquer un paysage romain; le maître nous l'a livrée moyennant quatre écus, et pour vingt-quatre heures nous sommes chez nous. Tout est prévu; le hasard seul peut mettre en pièces nos combinaisons, mais le hasard est toujours pour les amoureux.

— C'est juste! s'écria Williams enthousiasmé. Et maintenant aux armes!

Chacun des associés prit dans l'approvisionnement choisi par Guy, ce qui convenait le mieux à sa taille. On soupa, le feutre au front et le poignard à la ceinture; on jura de vaincre ou de mourir, et l'on partit gaiement pour l'expédition.

Il faisait une nuit propice aux aventures; pas une clarté ne tombait du ciel, assombri par d'épaisses nuées; la mer grondait sur le rivage et le vent arrachait de longs gémissements aux pins échevelés.

La petite troupe gagna la gorge par où devait passer madame de Ners, s'embusqua derrière de gros rochers et attendit.

Vers onze heures ou minuit un coup de vent balaya un pan du ciel; une faible lueur, distillée par les étoiles, se répandit sur la campagne, et l'on distingua au fond de la gorge une voiture attelée de quatre chevaux de poste qui arrivait au grand trot. Le bruit du vent étouffait le grincement des roues sur le gravier.

— Voici le moment, dit Guy à l'oreille de Williams, tout est bien conforme à mes renseignements... l'heure, la calèche de voyage, les quatre chevaux, et le valet de chambre sur le siége. En avant!

— Halte-là! cria-t-il aux postillons d'une voix de mélodrame.

Les postillons, qui n'avaient point pour mission d'être braves, arrêtèrent leurs chevaux à la vue des pistolets braqués sur eux.

— Pied à terre! cria de nouveau Williams en brandissant son arme.

Les postillons sautèrent de selle et s'agenouillèrent en priant tous les saints du calendrier de leur venir en aide.

Les nuages, poussés par le vent, s'étendirent sur le ciel étoilé, et les ténèbres s'épaissirent.

Cependant Guy voulut saisir la poignée de la portière; une main l'avait déjà repoussée et une tête de femme voilée parut en dehors.

A la vue des bandits, dont les silhouettes sombres se dessinaient vaguement dans la nuit, elle poussa un cri et se rejeta en arrière; mais Guy lui prit la main et la força de descendre.

Guy s'était pour la circonstance chamarré de moustaches farouches; mais craignant toujours d'être reconnu par sa captive, il la remit aux mains d'un de ses bandits; un autre s'empara du valet de chambre comme il quittait son siége et l'entraîna vers la maison.

Le cortége se mit en route en silence, Williams et Guy guidant la marche et poussant devant eux les postillons, qui récitaient, en les embrouillant, toutes les prières de la liturgie.

La voiture venait après, conduite par l'un des peintres.

On enferma les prisonniers dans une salle basse, et Guy, plus ému qu'il n'aurait voulu l'être, maintenant qu'il avait réussi, entra dans une autre chambre pour donner un coup d'œil à sa toilette de Mandrin.

Tout à coup Williams accourut en éclatant de rire.

— Sais-tu bien qui nous venons d'enlever? s'écria-t-il.

— Madame de Ners, je suppose! répondit Guy déjà épouvanté.

— Nous avons enlevé une jeune Anglaise et son oncle!

Guy tomba foudroyé sur un banc.

IV

— Voyons, reprit Guy après un instant de silence, ne plaisantons pas avec les choses sérieuses. Es-tu bien

sûr que nous ayons affaire à une nièce et à un oncle anglais?

— Très-sûr.

— Comment le sais-tu?

— Parbleu! en écoutant aux portes.

— C'est un peu léger.

— Fais donc le délicat!... Cette prudence sied bien au métier de brigand que nous faisons depuis quatre heures.

— Voyons, continue.

— La captive parlait l'anglais le plus pur du West-End en arrangeant les boucles de ses cheveux un peu dévastées par la brusquerie de nos cobandits. Le faux valet de chambre, qui est son oncle, assis devant elle sur un escabeau, rajustait son jabot d'une main et de l'autre écrivait sur un calepin la date de son arrestation pour la raconter à son club. Du reste ils causaient aussi tranquillement que s'ils se fussent promenés bras dessus bras dessous à Picadilly. J'ai trouvé la situation originale, et je me suis arrêté cinq ou six minutes à regarder par le trou de la serrure.

— As-tu bien vu, bien entendu?

— Le trou n'était pas assez large pour me permettre de bien voir... Si tu gardes cette baraque, je ferai changer le serrurier... Mais, par exemple, je n'ai pas perdu un mot de la conversation. Notre captive s'appelle miss Harriett. Quand elle s'adresse à son faux valet de chambre, elle dit toujours: *My dear uncle.* Elle est du Yorkshire et habite Londres, Grosvenor-Place.

Je la crois riche comme toutes les Anglaises qui ne sont pas d'une pauvreté ridicule. Autant que la clarté rouge de la torche qui lui sert de lustre et de bougie me permet d'en juger, il me paraît qu'elle a de magnifiques cheveux bruns et la bouche fraîche comme une cerise.

— Comment diable vais-je me tirer de cette aventure ! s'écria Guy ; le sais-tu, Williams ?

— Si je le savais, elle me semblerait moins comique.

— Tu ris, toi !

— Dois-je me mettre à pleurer ? Il y a peut-être, à l'heure qu'il est, mille gentlemen qui donneraient mille guinées pour être dans ta position !

— Qu'ils viennent, et je la leur cède pour rien.

— Ingrat

— Il ne s'agit pas de railler, mais de me donner un conseil. Parle, que puis-je faire ?

Williams et Guy en étaient là de leur conversation, lorsqu'ils entendirent un grand bruit à l'étage inférieur. Ils coururent à l'escalier et rencontrèrent un des jeunes brigands qui montait en toute hâte pour les prévenir que les prisonniers voulaient à toute force parler au chef des voleurs.

— Le valet de chambre, dit le peintre, crie comme un aveugle et frappe comme un sourd. La porte n'est pas solide, elle va sauter.

Guy rajusta ses grandes moustaches et descendit, fort en peine de ce qu'il allait dire.

— Holà ! cria le peintre, voilà le capitaine !

Il se fit un grand silence, et Guy entra dans le cachot des prisonniers avec Williams.

L'oncle et la nièce étaient debout : celui-là armé d'un vieux chenet de fer qu'il déposa à l'apparition du capitaine, celle-ci chiffonnant les bouts flottants de cet éternel boa auquel les Anglaises sont toujours attachées.

Miss Harriett salua poliment les deux amis.

— J'avais un grand désir de vous voir, messieurs, dit-elle en découvrant de jolies petites dents qui brillaient comme des gouttes de rosée sur une feuille de coquelicot, et voilà pourquoi j'ai prié mon oncle de cogner à cette porte.

— J'ai frappé fort pour qu'on vînt vite, dit l'oncle.

— Voilà un voyageur qui ne manque pas de logique, pensa Williams.

— Monsieur est le capitaine de la bande? reprit l'Anglaise en s'adressant à Guy.

Guy s'inclina.

— Et monsieur, ajouta-t-elle en désignant Williams, est sans doute votre lieutenant?

Guy s'inclina derechef.

— C'est charmant! Vous voyez bien, mon oncle, qu'il y a encore des voleurs... Êtes-vous nombreux, messieurs?

— Trente-six! répondit hardiment Williams en s'apercevant que son ami restait muet.

— En tout? continua miss Harriett.

— Il y en a encore vingt-cinq dans la Calabre et quatorze dans les marais Pontins.

— C'est une association ! s'écria l'Anglaise en battant des mains... Écrivez, mon oncle, écrivez.

L'oncle tira son crayon et inscrivit les réponses de Williams sur son calepin.

Williams et Guy échangèrent un regard de stupéfaction.

— Excentrique ! excentrique ! murmurait l'oncle en écrivant.

— Permettez-moi, monsieur, de vous adresser encore quelques questions, reprit miss Harriett.

— Faites, mademoiselle, répondirent simultanément les deux complices.

— Y a-t-il longtemps que vous exercez cette profession?

— Depuis toujours, dit Williams.

— Ah ! de père en fils, sans doute?

— Justement.

— Est-ce un état lucratif?

— Pas trop ; les voyageurs se conduisent comme des ladres ; ils n'emportent plus rien... c'est bien mesquin, répondit Williams, qui trouvait la conversation plaisante et s'y prêtait de son mieux.

Quant à Guy, il passait à l'état de sphinx ; miss Harriett était charmante ; madame de Ners entrait dans ce moment peut-être chez la princesse Aldobrandini et il avait sur les bras une Anglaise à laquelle il ne pouvait avouer la vérité sans s'exposer au ridicule ; il lui

était impossible cependant de passer éternellement pour un bandit. Son esprit nageait dans un flot de contradictions et de perplexités. Son état de pétrification ne l'empêchait pourtant pas de remarquer que miss Harriett avait des mains charmantes et les plus beaux yeux du monde.

— Vous me pardonnerez l'indiscrétion de mes demandes, reprit-elle, quand vous saurez que c'est pour écrire la relation de cette aventure à mes amis de Londres. Je veux que tous les détails en soient exacts.

— Ne vous gênez pas, mademoiselle, dit Williams, tout le monde ici est à vos ordres.

Miss Harriett sourit gracieusement.

— De la galanterie ! excentrique ! murmura l'oncle.

— Cette habitation est probablement quelque vieux château ruiné ?

— Une vieille tour, mademoiselle.

— Souffrirez-vous, monsieur le capitaine, que j'en prenne un croquis ? s'écria miss Harriett, les yeux tournés vers Guy.

Guy se courba sous ce regard vif et doux.

— Vous prendrez ce que vous voudrez, ajouta-t-il, pour ne pas se laisser distancer en politesse par son lieutenant; et s'il vous plaît d'emporter un portrait de mes amis, ils poseront devant vous.

— Je vous remercie, messieurs, de votre obligeance, j'en ai un peu abusé peut-être, mais des aventures de cette sorte n'arrivent pas tous les jours !... A propos, l'or et les bijoux sont dans une petite valise de cuir de

Russie au fond du caisson. C'est un renseignement que je vous donne pour vous épargner la peine de chercher.

A l'audition de ce renseignement, Guy rougit sous ses moustaches. Quant à Williams, il se mordit les lèvres pour ne pas rire aux éclats.

Au moment où l'entretien touchait à son terme, le jour commençait à poindre.

V

Guy sortit pour prendre l'air. Il étouffait.

— Voilà de ces caractères qui ne fleurissent que par le 51e degré de latitude nord, lui dit Williams. Miss Harriett a lu des romans; elle nous prend pour des bandits fantasques, des outlaw italiens dans l'exercice de leurs fonctions. C'est fort honorable pour notre talent de comédiens... Je suis sûr à présent qu'elle voyagerait la nuit pour se faire arrêter.

— Comment me tirer de là ! s'écria Guy qui ne l'écoutait pas.

— Ma foi, mon cher, je suis comme le chœur dans les tragédies antiques... j'assiste aux événements, mais je n'y participe pas.

Ils firent quelques pas en silence.

— Sais-tu qu'elle est fort jolie, ta prisonnière ? reprit Williams.

— C'est vrai, répondit Guy naïvement.

Un peintre vint les avertir, tandis qu'ils causaient, qu'un des postillons venait de prendre la fuite.

— Dieu! dit Guy, nous allons avoir tout à l'heure les carabiniers sur le corps. Dans quel guêpier me suis-je fourré!

— Écoute, reprit Williams, miss Harriett est jolie, tu en conviens : avec les jolies femmes on n'est jamais perdu.

— Miss Harriett n'est pas une femme : c'est une Anglaise!

— Oui, mais elle est romanesque.

— C'est juste.

Sur ces entrefaites, miss Harriett survint; elle était fraîche comme la fée du matin, regardait partout autour d'elle d'un air curieux, et tenait à la main un album.

Elle salua les deux amis, s'assit sur un quartier de roche, et avec une aisance toute britannique se mit en devoir de croquer le point de vue.

— L'établissement n'est pas bien considérable, dit-elle d'un petit air dédaigneux. Les romanciers arrangent mieux les ruines que le temps.

— Nous ferons restaurer celle-ci par un architecte en vieux, dit froidement Williams.

— Mais vous m'avez parlé d'une tour, ce me semble?

— Voyez-vous, là, à droite, au coin du mur, ces larges pierres superposées?

— A six pieds du sol?

— C'est la tour... vous êtes assise sur l'un des créneaux.

Miss Harriett cueillit un brin d'herbe qui croissait sur la pierre et le serra dans son album.

— Nous garderez-vous longtemps captifs? reprit miss Harriett.

— Lieutenant, s'écria brusquement Guy, vous conduirez mademoiselle dans cinq minutes à son appartement... Il faut que je lui parle.

— La position est intenable, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de Williams; il faut à tout prix que j'en sorte.

Williams s'inclina d'un air grave et Guy s'éloigna.

— Savez-vous ce que me veut votre capitaine? demanda l'Anglaise à Williams.

— Mon capitaine!... mais probablement traiter de votre rançon.

— Ah! oui, comme dans les *Brigands* de Schiller! Est-il question de rançon dans le drame de Schiller? Je ne m'en souviens pas. Et vous? dit-elle en inclinant sa belle tête sur l'album.

Tandis que miss Harriett promenait le crayon sur le vélin, Guy se dépouillait rapidement de son costume de bandit calabrais et reprenait la cravate, le gilet et la redingote de tout le monde.

Quand il fut en tenue de salon, il se rendit auprès de miss Harriett, qui déjà l'attendait.

A la vue de ce jeune homme en bottes vernies qui

venait rompre l'harmonie du tableau, miss Harriett ne put retenir un petit cri.

Guy s'inclina profondément et congédia d'un geste la femme de chambre.

— Mademoiselle, dit-il alors, je dois vous faire ma confession tout entière, au risque de vous paraître bien coupable. Daignerez-vous m'entendre quelques minutes ?

— Il le faut bien, reprit miss Harriett en recouvrant toute sa froide dignité d'Anglaise.

— Il n'y a ici ni capitaine de voleurs, ni voleurs, comme vous avez pu le croire.

Miss Harriett soupira, elle perdait une illusion.

— Il n'y a qu'un gentleman français, Guy de Livarot, qui se présente à vous en attendant qu'un autre lui procure cet honneur plus officiellement.

Miss Harriett salua de la tête légèrement.

— Une idée folle nous est venue de nous déguiser en brigands, nous sommes arrivés hier dans cette solitude, continua Guy, le rôle de capitaine m'est échu, comme celui de lieutenant à Williams de Lavaur, mon ami. Maintenant que vous voilà notre prisonnière, l'énormité de ma faute m'étonne moi-même et m'attriste, et je viens vous dire : Vous êtes libre, pardonnez-moi.

— Mais, s'écria miss Harriett, pourquoi m'avez-vous arrêtée ?

— Ne le comprenez-vous pas ? répondit Guy étourdiment.

Miss Harriett rougit jusqu'au front.

— Ah ! mon Dieu ! pensa Guy, il me semble que je lui ai fait une déclaration.

— Mais je vous reconnais à présent, monsieur, dit tout à coup miss Harriett en levant les yeux. Vous étiez à l'ambassade française le soir où la Frezzolini a chanté.

— C'est vrai.

— Et même vous avez répandu une tasse de thé sur ma robe.

— Quoi ! vous vous en souvenez ? Votre vue, mon émotion...

Guy s'arrêta court, chaque parole qu'il prononçait l'enfonçait plus avant dans sa déclaration involontaire ; mais pour traduire sa pensée, il contempla si éloquemment les yeux de miss Harriett qu'elle abaissa ses longues paupières.

— Votre bras, monsieur, dit-elle, pour échapper à son embarras.

Elle conduisit Guy à son oncle qui causait par monosyllabes avec Williams.

— Voici, mon cher oncle, un gentilhomme français, monsieur Guy de Livarot, dit-elle, qui a eu la fantaisie de se déguiser en brigand pour m'enlever.

— Excentrique ! s'écria l'oncle.

— Je suis sauvé ! elle n'a pas dit *shoking !* murmura Guy à l'oreille de Williams.

Williams remarquait, sans parler, que miss Harriett

s'appuyait sur le bras de Guy d'une façon qui semblait ne pas trop leur déplaire à tous deux.

Il se tut, réservant son indiscrète expansion pour un moment plus opportun; mais, profitant des bonnes dispositions de l'oncle et de la nièce, il leur présenta les peintres qui les avaient assistés, Guy de Livarot et lui, dans leur expédition.

On déjeuna de compagnie et fort gaiement. Le postillon, délivré de ses terreurs nocturnes, attelait la calèche en chantant une barcarolle, et l'oncle anglais portait des toast à tous les convives. Au dessert, le digne homme professait la plus tendre amitié pour ses ravisseurs et jurait par saint Georges, son patron, qu'il aurait voulu inventer cette excentricité pour l'honneur de l'Angleterre.

— Ce qui me contrarie, disait miss Harriett, c'est qu'il n'y a plus de vrais voleurs.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, il y en a encore quelques-uns en Calabre, que le gouvernement napolitain entretient pour le plaisir des voyageurs et comme objets de curiosité.

— Vous croyez !

— J'en suis sûr. D'ailleurs, s'il n'y en avait pas, on en inventerait.

Miss Harriett remercia Guy par un sourire.

L'oncle et la nièce allaient à Naples, Williams et Guy y allaient aussi. En conséquence, l'Anglais s'empara des deux Français, et jura que s'ils ne consentaient pas à monter dans sa calèche, il resterait dans les ruines

du vieux château jusqu'à la fin de ses jours, comme un monument de l'ingratitude des hommes.

L'attitude de miss Harriett disait à Guy d'accepter : il accepta et Williams aussi.

On mit deux chevaux à chacune des voitures, les peintres montèrent dans l'une, les Anglais dans l'autre, avec Williams et Guy ; on échangea force poignées de main, et l'on se sépara, ceux-ci allant à Naples et ceux-là à Rome.

Williams nota dans sa mémoire que durant toute la route Guy n'avait pas une fois, dans ses épanchements intimes, prononcé le nom de madame de Ners.

Le seul incident qui marqua leur voyage fut la rencontre, au premier relai, d'une troupe de carabiniers pontificaux qui allaient, sur la foi du bruit public, délivrer une famille anglaise attaquée par une troupe de brigands.

Les voyageurs laissèrent passer les carabiniers.

A Naples, l'oncle voulut absolument que Williams et Guy descendissent à l'hôtel qu'il avait choisi. Guy répondit à cette insistance par une poignée de main qui faillit désarticuler le bras de l'Anglais.

— Quel homme charmant ! dit-il à Williams.

— Tu parles au masculin, mais tu penses au féminin, répondit Williams.

Guy lui tourna brusquement le dos.

A quelques jours de là, un matin, Guy reçut un billet dont l'écriture lui rappela un souvenir perdu.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il en brisant l'enveloppe.

Il en tira un papier, azuré comme le ciel, sur lequel une main rapide avait écrit ces quatre mots :

« Je vous pardonne, venez. »

Ces quatre mots portaient la signature de Louise de Ners.

Guy, effaré, courut dans la chambre de Williams et lui tendit le billet, comme déjà une première fois il l'avait fait à Paris.

— Eh bien ! c'est le paradis qui s'ouvre, dit tranquillement Williams.

— Tais-toi, malheureux ! tu sais bien que non.

— Ah bah !

— J'aime miss Harriett et j'en suis aimé. C'est mon premier amour, le seul vrai, le seul.

— Bien ! bien ! je sais la fin de cette romance, s'écria Williams ; mais dis-moi donc, tu ne veux plus te marier ?

— Toujours, au contraire ; mais au lieu de me marier à Saint-Pierre, je me marierai à Saint-Janvier.

Guy expliqua à Williams que son excentricité avait porté ses fruits. Miss Harriett avait pris son enlèvement au sérieux. Entre tous les gentlemen qui avaient aspiré à sa main, aucun n'avait donné une preuve aussi passionnée de son amour. Dans ses idées anglaises, miss Harriett se croyait compromise pour avoir passé un quart de nuit sous le même toit qu'un Français déguisé

en brigand. La situation était épineuse pour Guy, la beauté de miss Harriett avait fait le reste.

— Bref, je l'aime et je te charge d'aller dire à madame de Ners que tout est fini entre nous. Tu arrangeras cela le plus poliment que tu pourras.

— C'est difficile.

Vers deux heures, Williams prit son chapeau et se dirigea vers la maison qu'habitait madame de Ners.

— Voilà une vilaine commission, pensait-il en chemin. Après tout, le plus simple, je crois, est de lui dire simplement la vérité.

Au moment où l'on ouvrait la porte du boudoir où madame de Ners se tenait, la jeune femme s'élança de son fauteuil, mais à la vue d'un étranger elle s'arrêta et rougit vivement.

— Vous attendiez M. de Livarot, dit Williams en s'inclinant.

— Ah! je vous reconnais à présent: monsieur de Lavaur, son ami le plus intime, s'écria madame de Ners, qui tendit gracieusement sa main à Williams. Est-il malade?

— Non, madame.

— Ah! fit-elle en attachant ses yeux inquiets sur l'ami de Guy.

— Et il ne viendra pas, ajouta Williams en faisant un effort pour parler.

Madame de Ners pâlit extrêmement.

— Voyons, monsieur, dites-moi toute la vérité: Guy ne m'aime plus?

Williams ne répondit pas.

Madame de Ners ferma les yeux et tomba sur son fauteuil.

Williams fit deux pas vers elle.

— Laissez, monsieur, dit-elle, ce n'est qu'une grande douleur ; elle passera.

Elle laissa tomber sa tête entre ses mains et se mit à pleurer.

— Je ne rougis pas de mes larmes, dit-elle après les premiers sanglots. J'aimais sincèrement M. de Livarot... Il m'a poursuivie quand je le fuyais... L'autre jour, je l'ai rencontré à San-Carlo... Je croyais qu'il m'aimait toujours. Déjà je lui avais pardonné dans mon cœur... Je lui ai écrit...

De nouvelles larmes interrompirent madame de Ners.

Williams n'avait jamais vu pleurer de femme sous l'empire d'un sentiment honnête et vrai; les sanglots de madame de Ners lui déchiraient le cœur, et la candeur avec laquelle elle lui faisait l'aveu de son amour pour Guy le touchait plus qu'il n'aurait pu le dire. Toutes ses préventions s'évanouirent du même coup, et madame de Ners lui parut alors ce qu'elle était réellement, une femme pleine de distinction, charmante, gracieuse, bonne et sincère.

Il se tenait debout devant elle, tortillant ses gants et ne sachant que dire, tant l'expression de cette douceur naïve l'émouvait.

— Tenez, madame ! s'écria-t-il tout d'un coup, si

pour vous consoler il ne fallait que passer une épée au travers du corps de Guy, j'irais le tuer sur-le-champ.

— Cela ne me le rendrait pas, dit-elle avec un triste et doux sourire.

Williams s'assit sur une causeuse et se mit à mordiller sa canne. Toutes ses idées étaient bouleversées, et il éprouvait au fond du cœur une colère atroce contre son ami.

Quand ils se séparèrent, madame de Ners pressa la main de Williams.

— Il m'a fait bien du mal, mais je ne lui en veux pas... dites-le-lui bien. Et puis, quand vous aurez quelques minutes, venez les passer près de moi, dit-elle, vous me parlerez de Guy, vous me direz s'il est heureux, et cela me consolera.

Williams rentra à l'hôtel exaspéré.

— Il faut que tu sois un grand sacripant pour faire pleurer une telle femme, dit-il à Guy aussitôt qu'ils furent seuls. Elle a pleuré comme une Madeleine, elle qui n'a rien à se reprocher. Pauvre créature ! Comment as-tu pu, étant aimé d'elle, l'oublier une seule minute ! ah ! tu parles de ton cœur à tout propos ; joli cadeau que tu lui faisais, et qu'elle aurait eu lieu d'en être satisfaite ! Encore as-tu bien fait de changer avant le mariage. Si tu avais changé après, elle en serait morte.

— Tu parles de madame de Ners, et tu en parles ainsi ? toi qui jadis !...

— Jadis j'étais un malotru... mais toi ?

— Moi, j'étais aveugle, répondit Guy qui flairait sen-

timentalement un œillet ; est-ce qu'il existe une autre femme que miss Harriett ? Ah ! mon ami, si tu la connaissais comme je la connais ! C'est une perle, un diamant, un saphir ! C'est la Providence qui m'a conduit par la main à cette ruine où je l'ai rencontrée.

— Tiens ! je m'en vais, s'écria Williams, si je restais plus longtemps, je t'étranglerais.

Quinze ou vingt jours après cette conversation, Williams se trouvait chez madame de Ners, où, sans s'en douter et petit à petit, il avait pris l'habitude d'aller tous les jours.

Ce matin-là, il avait été décidé que Guy accompagnerait miss Harriett et son oncle dans leur voyage d'Italie, après quoi les deux jeunes gens se marieraient à Paris.

Madame de Ners avait rencontré dix fois, à San-Carlo, à la rue de Tolède et dans vingt autres lieux, miss Harriett et Guy toujours ensemble. Elle n'ignorait donc rien de leurs projets, bien que Williams ne lui en eût jamais rien dit.

Vers le milieu de la visite, qui se prolongeait longtemps, madame de Ners demanda à Williams, ainsi que cela lui arrivait souvent, des nouvelles de Guy et de miss Harriett.

Williams lui raconta en hésitant beaucoup ce qu'ils avaient décidé le matin même.

Cette hésitation, qui venait de la crainte de causer une nouvelle peine à madame de Ners, toucha la jeune femme qui avait le sentiment de ces délicatesses.

— Qu'ils soient heureux! dit elle; si j'apprenais un jour qu'il souffre, il me semble que j'en aurais une grande tristesse.

Elle inclina sa jolie tête blanche sur sa main et tomba dans une de ces rêveries qui suspendent l'esprit sur l'abîme des souvenirs.

— Quand doivent-ils partir? demanda-t-elle ensuite à Williams.

Williams tira sa montre et regarda.

— Ils sont partis depuis une heure, dit-il.

— Quoi! ils partent et vous ne leur avez pas fait vos adieux?

— J'étais venu pour vous faire les miens, et je suis resté.

— Les vôtres?

— Écoutez, madame, voilà dix jours que je m'efforce de vous faire un aveu qui meurt sur mes lèvres aussitôt que j'ouvre la bouche pour parler. Je vois bien que je ne saurai jamais comment m'y prendre pour vous dire que je vous aime.

— Mais il me semble que vous venez de me le dire.

— Vraiment! alors, permettez-moi de vous le répéter. Je...

— C'est inutile, interrompit madame de Ners; si vous restez à Naples, nous aurons plus tard bien le temps d'en reparler.

Trois mois après, deux jeunes gens qui tournaient en sens contraire l'angle de la rue de Provence et de la rue Taitbout se rencontrèrent face à face.

— Guy !

— Williams ! crièrent-ils en même temps.

Et ils échangèrent une bonne poignée de main.

— Je courais chez toi, dit l'un.

— Et moi chez toi, dit l'autre.

— Je veux absolument que tu signes à mon contrat ce soir, reprit Guy. Il me sembleque si je n'épousais pas miss Harriett aujourd'hui même, je ne l'épouserais jamais.

— Et moi je venais t'annoncer mon mariage, répondit Williams.

— Ton mariage, à toi !... Nomme-moi l'héroïne qui a décidé de ta conversion.

— Madame de Ners.

Les deux jeunes gens se regardèrent un instant en silence ; un sourire passa sur leurs lèvres à tous deux.

— Toi ! le superbe et l'implacable ! reprit Guy, toi qui avais de si bonnes raisons pour détester madame de Ners ! T'en souviens-tu ?

— Il lui a suffi d'un regard pour me changer ! que veux-tu, mon ami, toute la sagesse du monde est dans ce mot qu'a presque dit Fénelon : « L'homme s'agite et la femme le mène ! »

LES

TROIS AMOUREUX DE JEANNETTE

Un soir d'été, par un temps clair, deux hommes suivaient un chemin creux qui conduisait à travers champs des bords de la Vienne à un petit village dont on pouvait voir le long clocher à quelque distance derrière un épais rideau de châtaigniers. L'un de ces hommes portait une lourde pioche sur ses épaules et l'autre un fusil de chasse. Un grand épagneul trottait sur leurs talons, le nez en terre et la queue pendante comme un brave chien qui a trop longtemps couru dans les bois. Les deux hommes causaient en cheminant sans se presser, ainsi que d'honnêtes campagnards qui savent que leur femme et leur soupe les attendent au logis, celle-là filant, celle-ci bouillant.

— Je vous dis, moi, dit l'homme à la pioche, que Jeannette épousera Claude.

— Et moi, maître Simon, je vous jure qu'elle épousera Pierre, répliqua l'homme au fusil.

— Hier, à la danse du soir, elle a dansé quatre fois avec Claude.

— Aujourd'hui je l'ai vue qui cueillait des fleurs dans le grand pré avec Pierre.

— Vous êtes têtu, père André.

— Et vous entêté pire qu'un bélier, maître Simon.

Là-dessus maître Simon fit passer la pioche de l'épaule gauche à l'épaule droite; père André, au contraire, fit sauter son fusil de l'épaule droite à l'épaule gauche, et il y eut un instant de silence.

— Ce qu'il y a de sûr, reprit le chasseur après un petit bout de chemin, c'est que Jeannette n'épousera jamais Jean.

— Oh! pour cela non! répondit l'homme à la pioche... il n'est pas beau et il est un peu bête.

— Il faudra pourtant bien qu'elle se décide, continua le père André.

— Viennent les raisins, et Jeannette aura dix-huit ans.

— Ce n'est pas la raison qui lui manque, mais c'est une jeunesse, et, comme dit le proverbe, il n'est si bon cheval qui ne bronche.

— Oh! pour celle-là, j'en répondrais comme de ma pauvre défunte, qui était la crème des honnêtes femmes... Elle est aussi sage que M. le curé.

— C'est vrai, et il n'y a rien à dire sur son compte... Propre, rangée, économe, soigneuse et jolie... ce serait un trésor pour une maison que cette fille-là.

— Bien heureux tout de même qui l'épousera!

— Ça n'est plus fait pour nous, mon vieux; la barbe est grise, et ces jeunesses-là aiment qu'on soit jeune.

— Eh bien ! nous ferons danser les petits sur nos genoux.

Une chanson les interrompit au détour d'une haie. La chanson venait d'un pré où passait en ruminant un troupeau de vaches ramenées à l'étable par un petit garçon. Au milieu du pré une fille en sarrau d'indienne achevait de cueillir des fleurs sauvages dont elle s'était fait un gros bouquet. Quand elle eut fini, elle ramassa un paquet d'herbes fraîches, le chargea sur son épaule, entoura de son autre bras à moitié nu sa gerbe de fleurs, et chantant à pleines lèvres, elle prit sa course à travers prés.

Père André et maître Simon étaient au coin de la haie qui l'attendaient.

— Pardine! dit l'un, quand on parle de Jeannette, on en voit le pied.

Jeannette s'arrêta court.

— Vous vous occupiez donc de moi ? dit-elle.

— Et de qui s'occupe-t-on ici le matin, le soir es toujours, si ce n'est de toi, mauvaise? répondit l'autre.

— Oh! je sais que le pays me sert de père et de mère ; mais encore que disiez-vous ?

— Tu veux le savoir ?

— Puisque je vous le demande.

— Eh bien ! l'un de nous prétend que tu épouseras le grand Pierre?

— Et l'autre?

— Que tu choisiras le petit Claude.

— Oui dà !

— Lequel des deux a deviné, Jeannette ?

— Lequel de ces deux oiseaux chante le mieux : de la fauvette ou du pinson ? dit-elle en leur montrant la haute branche d'un peuplier.

— Voilà tout ce que tu nous dis ?

— Moi, je dis comme la chanson :

Tra deri dera,
Va voir la bergère,
Tra deri dera,
Si le loup viendra !

Et Jeannette partit en courant.

Il y avait un rideau de saules entre le pré et le village ; en trois bonds, Jeannette l'eut franchi, et l'on n'entendit bientôt plus que le refrain de sa chanson, qui s'éteignait derrière le feuillage :

Tra deri dera,
On dit que la belle,
Tra deri dera,
Le loup la croqua.

— Ma foi ! j'en suis pour ce que j'ai dit, reprit le père André, elle épousera Pierre.

— Et moi, je gage qu'elle prendra Claude pour mari.

— Avez-vous vu comme elle a souri au nom de Pierre, maître Simon ?

— Avez-vous remarqué comme elle a cligné de l'œil au nom de Claude, père André ?

— Eh bien ! parions.

— Soit... un bon dîner !

— C'est dit.

Le père André mit sa main dans celle de maître Simon, et, malgré cet accord, ils rentrèrent au village, toujours discourant et disputant.

Cette Jeannette, qui avait tout le pays pour père et mère, comme elle disait elle-même, était la plus jolie fille qui fût de Rochechouart à Saint-Yrieix. On l'aimait pour sa beauté, et aussi, il faut le dire, pour sa bonté. Gaie, avenante et douce, elle plaisait tout naturellement et sans efforts aux hommes, ce qui n'était rien, mais encore aux femmes, ce qui ne laissait pas d'étonner un peu les fortes têtes de l'endroit. On ne lui savait pas d'autre défaut que celui de rire de tout et de rester un brin de temps plus qu'il n'était nécessaire à sa toilette le matin. Mais, à côté de cela, elle était si complaisante, si bonne, si charitable, qu'on lui pardonnait de grand cœur ces peccadilles. Et puis, comme disait M. le curé à ses ouailles : Qui est-ce qui est parfait ?

Jeannette était orpheline depuis l'âge de cinq ans. Privée de sa mère qui était morte en couches, elle avait perdu son père dans un incendie où le pauvre homme avait sacrifié sa vie pour sauver le village.

— Si je meurs ! avait-il dit, je vous lègue ma fille.

Et le pauvre homme avait arrêté la flamme qui volait à la destruction du village ; mais la flamme, comme pour se venger, le tua.

Les familles qu'il avait préservées de la ruine acceptèrent le legs du mort; on se cotisa pour élever l'orpheline qui n'avait ni sou ni maille, et l'on décida qu'elle passerait chaque année un mois dans chacune des douze maisons les plus aisées du village. Le curé se chargea de l'éducation, et Jeannette vint à merveille. A dix ans, elle lisait dans les plus gros livres, écrivait comme le sacristain, et cousait à faire croire que la main des fées avait passé par là.

A quinze ans, on s'avisa de la doter. Chacun donna quelque chose : les plus pauvres, des poules et des œufs; les plus riches, un lopin de terre ou quelques bestiaux. Avec l'argent récolté un peu partout on lui acheta une maisonnette avec un jardinet. La quête finie, il se trouva que Jeannette avait une grosse dot pour le pays; mais si la dot ne gâtait rien, elle ne fit pas non plus qu'on l'aimât davantage. L'orpheline n'en fut pas plus vaine pour cela, et continua de plus belle à donner à tout le monde le nom d'oncle, de tante ou de cousin, selon l'âge et le sexe qu'on avait.

Ainsi faite, le cœur sur les lèvres et jolie à croquer, Jeannette ne manquait pas de cousins qui l'aimaient plus que d'autres; mais sa gaieté ne l'empêchait pas d'être sérieuse dans l'occasion; elle avait une certaine façon de regarder les gens qui mâtait les plus hardis, et les coqs du village, même après boire, s'ils plaisantaient, ne plaisantaient guère.

— Son âme est comme du pain blanc pétri dans du lait, disait le curé en parlant de son écolière; mais ma

petite colombe a bec et ongle... il ne faut pas l'égratigner.

Quand Jeannette effleura ses dix-huit ans, son mariage devint la grande affaire du canton. On en parlait à dix lieues à la ronde. Qui épousera-t-elle ? qui n'épousera-t-elle pas ? disait-on ; et les conjectures allaient leur train. Mais Jeannette ne paraissait pas pressée, et à supposer qu'elle eût un secret, le secret était bien gardé.

Pierre et Claude passaient pour avoir le plus de chances ; il y avait bien encore Jean, mais Jean était si maladroit qu'il suffisait qu'il se mêlât d'une chose pour qu'elle ne réussît pas. Il fallait nécessairement qu'une étoile maligne eût présidé à la naissance du pauvre garçon. Il n'était pas de bagarre où il n'attrapât quelque horion, pas de chasse où il ne faillît se rompre les os. S'il y avait un fossé dans les champs, par les nuits noires, il y tombait ; le cheval le plus pacifique devenait intraitable quand il le montait ; sa barque chavirait dans la rivière par les plus beaux temps ; une belle pièce de gibier se levait-elle à portée, son fusil ratait ; s'il pêchait, le poisson allait se prendre à l'hameçon du voisin, et après quatre ou cinq heures de patience au bord de l'eau, il rentrait au logis les mains nettes. C'était, d'ailleurs, le meilleur gars qui fût dans le pays ; toujours prêt à rendre service au prochain, et bon travailleur au demeurant ; mais quand il se jetait dans la Vienne pour en tirer un enfant en train de se noyer, on était sûr que Jean ne manquerait

pas de se déchirer la peau sur quelque roche. A ce métier-là, il s'était cassé un bras et rompu deux ou trois côtes, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer dans l'occasion.

Ce malheur qui l'accompagnait partout avait un peu tourné son humeur à la mélancolie : il rêvait souvent au bord des ruisseaux, et soupirait sans y prendre garde, aux heures où ses camarades chantaient à plein gosier sous quelque treille.

Mais Jeannette riait avec Pierre comme avec Claude, et badinait avec Claude comme avec Jean. Les plus madrés ne voyaient pas qu'elle eût de préférence pour aucun d'eux.

On pourrait s'étonner que Jeannette n'eût que trois amoureux, jolie comme elle l'était; mais cela provenait d'une circonstance particulière.

Une nuit — il y avait deux ans de cela — Jeannette avait été prise d'un mal subit auquel personne dans le village ne comprenait rien ; oncles et tantes y perdaient le peu de scienee qu'ils n'avaient pas.

Le médecin du canton demeurait à trois lieues, et il faisait une nuit d'hiver abominable. La Vienne était débordée ; la pluie tombait à flots, la terre était noire et les chemins impraticables. Il était presque impossible de faire un pas dans la campagne sans courir le risque de se noyer ou de se rompre le cou. Jean se jeta le premier à cheval pour courir chez le savant; mais à vingt pas du village, la bête s'abattit dans un trou et Jean se foula le pied. Il dut rentrer au logis, clopin

clopant, traînant par la bride le cheval qui boitait. Pierre partit sur-le-champ, et Claude s'en alla d'un autre côté chez l'apothicaire qu'il ramena, bon gré, malgré, avec toute sa boutique.

Au petit jour, Jeannette ouvrit les yeux, et le médecin déclara que le danger était passé. A cette nouvelle, Jean, qui s'était tenu toute la nuit debout au pied du lit, malgré d'atroces douleurs, poussa un grand cri et tomba évanoui.

Jeannette jura le lendemain qu'elle n'épouserait jamais que l'un des trois garçons qui lui avaient témoigné tant d'amitié. Il n'en fallut pas davantage, la connaissant d'un caractère ferme et franc, pour écarter la volée des amoureux qui roucoulaient sur ses pas comme des ramiers autour d'une colombe.

Or, à deux ans de là, le jour où maître Simon eut avec le père André l'entretien que nous avons rapporté au commencement de cette histoire, on célébrait la fête du saint, patron du village. C'est pourquoi Jeannette avait fait une si belle provision de fleurs. On avait illuminé, grâce aux prodigalités des gros propriétaires de l'endroit, le champ de foire où la jeunesse devait danser. Des verres de couleur brillaient parmi les arbres comme de gros vers luisants, et des festons de feuillage couraient de branche en branche. L'orchestre était établi sur quatre planches appuyées sur deux tonneaux. Tout autour on avait rangé des chaises et des bancs pour ceux qui ne dansaient plus.

Lorsque Jeannette arriva dans ses frais atours, et

parée de mille fleurs et de rubans achetés chez le mercier de la ville, ce fut sur le champ de foire un cri d'admiration. Jamais elle n'avait paru si belle ni si gracieuse. Ce fut parmi les bonnes gens à qui l'embrasserait, et parmi les jeunes gens à qui l'inviterait. Le plaisir rendait Jeannette plus rose qu'une fraise des bois.

On comprend bien que Pierre, Claude et Jean étaient là. Ils la dévoraieut des yeux; mais, tandis que l'un d'eux dansait avec Jeannette, les deux autres lançaient à leur rival des regards farouches.

Vers la fin du bal, Pierre n'y tenant plus, pria ses camarades de le suivre derrière un bosquet dont l'épais feuillage ombrageait l'une des extrémités du champ de foire.

Quand on fut bien à l'écart, et loin de tout curieux, Pierre s'arrêta. Ses yeux luisaient comme des charbons ardents.

— Il faut que ça finisse, dit-il, vous aimez Jeannette tous deux.

— Oui, répéta Claude.

— Oui, répondit Jean.

— Et moi aussi, répliqua Pierre en frappant du pied.

— Si c'est pour ça que tu nous as menés ici, ce n'était pas la peine, reprit Claude, nous le savons de reste.

— J'ai une proposition à vous faire.

— Laquelle?

— Jeannette ne peut avoir qu'un mari.

— C'est clair !

— Nous sommes trois; c'est trop de deux. Battons-nous gaillardement; les deux vaincus céderont la place au troisième, et le vainqueur épousera Jeannette.

Là-dessus, Pierre, qui était grand et fort, se campa sur la hanche d'un air superbe qui voulait dire : Ce sera moi.

Claude se grattait l'oreille, et Jean regardait la lune.

— Eh bien! reprit Pierre, le projet ne vous paraît-il pas net et simple?

— Le plus simple et le plus net du monde, répondit Claude ; mais j'en ai un autre à vous proposer.

— Propose, répliqua Pierre d'un air bourru.

— Au lieu de nous battre comme des garnements, continua Claude, ne ferions-nous pas mieux de jouer notre mariage à quelque jeu d'adresse? De cette façon, les perdants n'auraient pas, outre l'ennui de renoncer à Jeannette, le désagrément d'avoir la tête cassée ou quelque bras rompu.

Claude était adroit comme Pierre était fort. Chacun d'eux, sans le savoir, agissait comme le fameux M. Josse.

— Qu'en penses-tu? demanda Pierre à Jean, qui restait muet.

— Oh ! moi, ça m'est égal! répondit Jean d'un air tranquille. Qu'on se batte ou qu'on joue, j'ai perdu d'avance. Cependant je préfère la bataille. Au moins,

ai-je la chance d'être assommé, ce qui m'empêchera de pleurer Jeannette.

— Eh bien ! tirons au sort, se hâta de dire Claude, qui craignait l'influence de la majorité.

On jeta un gros sou en l'air. Claude cria face ; il tomba pile, et il fut décidé qu'on se battrait.

— Bon ! dit Pierre en se frottant les mains, je vais chercher mon bâton.

— Et moi, répliqua Jean, je vais voir l'endroit du cimetière où l'on m'enterrera.

Le lendemain, au petit jour, les trois amoureux de Jeannette se rendirent, sans bruit, dans un petit bois situé tout au fond d'un vallon où ne passaient guère que des moutons et des bergers. Chacun d'eux portait un fort bâton de cornouiller attaché au poignet par un cordonnet de cuir.

Arrivés sur la lisière du bois, les trois rivaux échangèrent une bonne poignée de main.

— Sans rancune au moins, dit Pierre en mettant bas sa veste.

— Il était écrit que je n'aurais jamais Jeannette, et tu me débarrasses de la vie. Pourquoi diable t'en voudrais-je ? dit Jean.

— Qui vivra, verra ! reprit Claude, qui faisait tournoyer son bâton au-dessus de sa tête.

Pour savoir entre lesquels des trois rivaux commencerait le duel, on allait jeter un sou en l'air, quand tout à coup Jeannette sortit du bois. Elle avait les yeux

rouges et un peu humides, comme une personne qui vient de pleurer.

A sa vue, les amoureux restèrent immobiles, les bras ballants.

— Çà, qu'on jette ces bâtons ! dit-elle d'un petit air de reine.

Les trois bâtons volèrent en l'air.

— Êtes-vous fous ? reprit-elle ensuite d'un ton délibéré.

Claude tordait la manche de sa chemise entre ses doigts ; Jean donnait de grands coups de pied contre une souche.

— Il faut que ça finisse ! répliqua Pierre, qui était le plus hardi des trois.

Il n'avait que cette raison à dire ; mais il y tenait.

— Tais-toi, poursuivit Jeannette, ça ne finira que quand ça me plaira.

Pierre s'arracha une bonne poignée de cheveux, sans plus parler.

— Avez-vous bien pu me faire cette peine ? reprit Jeannette en laissant paraître une larme au bord de ses cils. Vous battre, vous tuer, et pourquoi ? Mais celui des trois qui aurait tué les deux autres me serait devenu odieux !

— Tiens ! murmura Pierre, voilà une chose à laquelle je n'avais jamais pensé.

— Il me semble, au contraire, ajouta-t-elle, que je me mettrais à aimer de toutes mes forces celui qui aurait été tué ou blessé

Jean soupira, et regretta, du plus profond de son cœur, de n'avoir pas la tête fendue.

— Mais, continua Jeannette, il y a un moyen d'arranger tout cela ; d'abord vous allez me promettre de faire ce que je vous dirai.

— Nous vous le promettons, dirent les trois amoureux d'une commune voix.

— Je vous aime tous trois comme des frères, en attendant que j'aime l'un de vous comme un mari. Jurez-moi donc de ne plus chercher à vous tuer, ni aujourd'hui, ni jamais.

On prêta le serment que Jeannette demandait.

— Bien, dit-elle, à présent écoutez.

— Tant que tu voudras, répondit Jean, qui avait l'air ravi d'un homme qui entend une musique délicieuse.

— Vous partirez tous trois, et resterez trois ans loin du pays. Au retour, chacun de vous racontera ce qu'il a fait et comment il a occupé son temps. Celui qui m'aimera le plus et m'aura le mieux méritée, je l'épouserai. Donnez-moi la main à présent, et n'en parlons plus.

Après ce petit discours, Jeannette tourna sur ses talons et rentra au village, ramenant à ses côtés les trois amoureux. Jamais elle n'avait marché d'un pied plus leste et d'un air si content. On aurait dit une alouette courant dans un pré.

Pierre, Claude et Jean vendirent quelques méchants lopins de terre qu'ils avaient, ramassèrent leurs meil-

leures hardes, et armés d'un bâton, comme ces voyageurs qu'on voit dans les vieilles gravures, ils partirent un beau matin.

Le curé, qui les avait vus naître, célébra une messe à leur intention ; tout le village les accompagna jusqu'aux limites de la commune, chacun les embrassa, et durant les longues veillées de l'hiver, il ne fut plus question que des trois voyageurs.

Trois ans ne passent pas en un jour ; mais au bout de l'été vient l'automne ; une saison finit, puis une autre commence ; il fait chaud, il fait froid ; les fleurs succèdent aux neiges, les heures coulent toujours, et un moment vient où trois ans ne tiennent pas plus dans la vie qu'un matin.

Restée au village, Jeannette vécut comme elle avait toujours fait : éveillée dès l'aube, gaie et chantant comme une linotte au bord de son nid, se mirant dans sa glace et au courant des clairs ruisseaux, cueillant partout des fleurs pour en parer sa chambre ; bonne à tout le monde, surtout aux pauvres et aux petits enfants, et faisant le bien tout naturellement, et parce que son caractère l'y portait.

Cependant il était aisé de remarquer que Jeannette n'était pas tout à fait aussi rieuse qu'autrefois. On aurait dit qu'une secrète pensée la poursuivait.

— Elle pense à Pierre, disait maître Simon.

— Elle pense à Claude, disait le père André.

Jeannette dansait un peu moins et priait un peu plus ; quand on la cherchait pour quelque promenade

dans les bois, au temps des noisettes, on la surprenait souvent à l'église, au pied d'une image de la Vierge, qu'elle affectionnait, et dont, par ses soins, l'autel était toujours couvert des plus fraîches fleurs de la saison.

Une maladie vint, qui décima le village. Elle servit à faire éclater les bonnes qualités de Jeannette, comme le bonheur avait servi à mettre en relief les qualités charmantes de son âme et de sa jeunesse. Elle se multiplia pour être au chevet de tous les malades et porter à tous les malheureux des remèdes et des consolations. Ce fut bien réellement, durant ces jours d'épreuve, la fille de toutes les mères et la sœur de tous les affligés. Après que l'épidémie eut disparu, le curé aimait à répéter que si la main de Dieu avait écarté le fléau, on le devait aux prières de Jeannette.

Les trois ans touchèrent à leur fin. Tous les yeux, chaque matin, interrogeaient la grande route pour voir si les trois amoureux n'arrivaient pas.

— Je suis sûr que Pierre est devenu prince, disait maître Simon.

— Laissez donc! je gagerais que Claude est quasiment millionnaire, reprenait le père André.

Un jour, au cœur de l'été, on vit descendre trois voyageurs à la porte de la seule auberge qui fût dans le pays. L'un d'eux était arrivé en voiture, le second à cheval, et le troisième à pied.

Le premier était suivi d'un domestique; l'autre portait l'uniforme des chasseurs d'Afrique, l'épaulette et

la croix. Quant au dernier, il était assez pauvrement vêtu d'assez méchants habits.

C'étaient, comme on l'a déjà deviné, Claude, Pierre et Jean.

La nouvelle de leur arrivée se répandit dans tout le village, et toute la population accourut pour les voir. On ne se lassait pas surtout d'admirer la belle voiture de Claude et le bel uniforme de Pierre. Quant à Jean, les premiers compliments échangés, personne n'y prit plus garde. On voyait bien que les voyages ne lui avaient pas profité.

Jeannette arriva, plus rouge qu'une cerise.

— Les trois ans sont écoulés, dit Pierre, et nous voici tous trois de retour. — Jeannette, ma petite Jeannette, chacun de nous vient te rappeler ta promesse. T'en souviens-tu ?

— Je me la rappelle, dit Jeannette, et je suis prête à la tenir.

Jean leva timidement les yeux, regarda Jeannette et l'épaulette d'argent de Pierre, et soupira.

— Seulement, reprit-elle, promettez-moi de vous aimer comme des frères et de n'en pas vouloir à celui que je choisirai.

— Bon ! dit Pierre en frisant sa moustache, je le promets pour eux et pour moi.

Cela fait, on dîna en grande compagnie, et le soir venu, rangés en cercle au pied d'un grand noyer, le curé, Jeannette et leurs amis s'apprêtèrent à entendre les récits des trois amoureux.

Le premier qui prit la parole, ce fut Claude.

— Lorsque je quittai le pays, dit-il, j'avais dans ma sacoche un millier d'écus, tout compte fait. Une voiture qui passait sur la grande route me conduisit dans un port de mer où de grands navires chargeaient et débarquaient des monceaux de marchandises. Cette vue éveilla en moi le goût du commerce, que j'avais toujours eu. Je m'informai adroitement des occasions qui pouvaient se présenter de gagner quelque argent, et j'en profitai. Au bout de quelques mois j'avais doublé mon capital ; au bout de l'an je l'avais quadruplé. Maître alors d'une assez forte somme, je hasardai une opération plus importante. Elle réussit complétement et me rapporta de très-gros bénéfices. Ma réputation s'accrut avec mon succès, et bientôt une maison de commerce m'offrit une association que j'acceptai. Que vous dirai-je? Mon travail a prospéré ; rien de ce que j'ai tenté n'a échoué, et me voici, après trois ans d'absence, à la tête d'une fortune que beaucoup d'autres n'acquièrent pas au bout d'une vie d'efforts. Dois-je ajouter que tout cela est pour Jeannette?... Vous le savez déjà. On m'a offert dix fois de me marier avec des filles d'armateur ou de négociant, mais j'ai toujours refusé : Claude et sa fortune sont à Jeannette.

— Bravo, Claude ! cria le père André. Et se penchant à l'oreille de maître Simon, il ajouta : Je te l'avais bien dit, c'est Claude qui l'aura.

— Moi, dit Pierre, après que Claude eut cessé de parler, j'ai rencontré à cinq lieues du village un déta-

chement de soldats qui regagnaient leur régiment en Afrique. Vous savez que j'ai toujours été batailleur. Je suivis les soldats et m'enrôlai dans leur corps aussitôt que j'eus touché le rivage africain. Dès la première affaire je me jetai en avant comme un furieux; il me semblait que Jeannette était devant moi et qu'elle me montrait l'ennemi. Je voulais lui conquérir la gloire à tout prix. La gloire seule me paraissait digne d'elle. A cette première rencontre, j'attrapai trois balles dans mes habits et deux coups de yatagan sur les bras; mais mon capitaine m'avait dit : Tu es un brave ! et je ne sentais rien. A la fin de la campagne, j'étais maréchal des logis et cité à l'ordre du jour de l'armée. A l'ardeur qui m'enflammait, je sentis que j'étais né pour l'état militaire. Il est vrai que derrière le drapeau, je voyais toujours Jeannette. Bref, de combat en combat, de campagne en campagne, et à force de donner des coups de sabre par-ci et des coups de pistolet par-là, j'ai gagné la croix et l'épaulette de lieutenant. Ça ne m'a guère coûté que trois ou quatre blessures, presque rien. Je compte bien ne pas m'arrêter là et revenir au pays avec les graines d'épinard sur les épaules et le crachat sur la poitrine. Mon sabre, mon épaulette et mon ruban, je mets tout aux pieds de Jeannette, et si elle me choisit, je lui promets que son mari sera général.

— Vive Pierre ! cria maître Simon en jetant son bonnet en l'air.

Et tout bas, il ajouta à l'oreille du père André :

— C'est lui qui épousera Jeannette.

— Et toi, mon garçon, n'as-tu rien à nous conter? dit le curé en se tournant du côté de Jean.

— Mon histoire ne sera pas longue et ne sera pas gaie non plus, répondit Jean. Vous savez que je n'ai jamais été heureux ; cela n'a pas changé depuis que j'ai quitté le village. Au commencement, dans une petite ville où je m'établis, j'essayai de faire du commerce ; la moitié de mes fonds fut mangée en moins de rien. J'aurais pu tenter fortune avec le reste ; mais je compris bien vite que, riche ou pauvre, je serais malheureux, si je ne voyais pas Jeannette. Je prêtai le fond de mon sac à un marchand chez qui je demeurais et qui ne savait comment payer le loyer de sa boutique, et, prenant mes jambes à mon cou, je suis retourné au pays. Pour n'être pas reconnu, je me suis établi dans un hameau distant de ce village de quelques lieues ; là, j'enseigne à lire aux petits enfants sous la direction du vicaire de l'endroit. Ce que je gagne n'est pas grand'chose, mais je vis de peu. Le dimanche et les jours de fête, je m'échappe et viens au pays pour voir Jeannette. Elle ne s'est jamais doutée que je fusse aussi près d'elle. Je me cache derrière les haies, je la regarde passer, et je suis content. La nuit venue, je regagne mon hameau. Et voilà tantôt trois ans que ça dure. Si elle m'accepte, je n'ai rien à lui offrir que mon cœur ; mais il est tout à elle, aucune autre pensée n'y ayant jamais poussé ; c'est un peu pour ça, je crois, que je ne puis réussir à rien.

— Eh bien ! dit Jeannette quand elle les eut entendus tous les trois, je vous demande la nuit pour réfléchir.

— Moi, dit le curé, je prierai Dieu pour qu'il t'éclaire.

Lorsque Pierre, en se relevant, fit sonner ses éperons, Jean secoua la tête.

— Je crois bien, dit-il à demi-voix, que je finirai mes jours au hameau, entre le vicaire et mes petits écoliers.

— Sois tranquille, dit Claude, qui l'avait entendu, je t'achèterai une maisonnette avec une demi-douzaine d'arpents de bonnes terres où tu pourras t'établir et vivre à l'aise.

Le lendemain on se réunit de nouveau. Le village était en habits de fête. Jeannette s'avança, conduite par le curé. Elle était en parure de mariée, le voile blanc sur la tête et le bouquet de fleurs d'oranger au côté. Elle était si jolie qu'un murmure d'admiration s'éleva du milieu de l'auditoire :

Jeannette fit quelques pas au milieu du cercle, toute confuse et les yeux baissés.

— Mon enfant, j'ai prié Dieu. As-tu fait ton choix ? dit le curé d'une voix un peu tremblante.

Jeannette releva ses longues paupières, et un grand silence se fit parmi les spectateurs. On voyait, au mouvement de son bouquet, que le cœur lui battait à l'étouffer.

Ses trois amoureux étaient devant elle, immobiles

comme des soldats sous les armes ; Pierre le front haut, et Jean un peu pâle.

Quant à Claude, il avait l'air grave et superbe d'un banquier à la veille de souscrire un emprunt.

Jeannette marcha d'un pas ferme vers eux et tendit la main à Jean.

Jean poussa un cri et devint blême.

— Prends, mon ami, prends ma main, dit-elle, voyant qu'il ne bougeait pas ; c'est toi qui l'as méritée, tu es le plus malheureux, et rien ne t'a distrait de moi.

Jean prit la main de Jeannette entre les siennes et la couvrit de baisers sans parler. Puis se retournant :

— Vous aurez la fortune, dit-elle à Claude.

— Et vous la gloire, dit-elle à Pierre. Lui n'avait que moi !

— C'est l'Esprit-Saint qui t'a éclairée, ma fille, dit le curé, qui avait les larmes aux yeux... Embrasse ton mari.

Et Jeannette embrassa Jean.

LES LILAS BLANCS

Il arrive souvent que la vie s'arrange comme un vaudeville. La Providence semble y avoir moins de part que M. Scribe. Ce sont de petites rencontres, de petits hasards, de petites conversations, des mots, des riens, grâce auxquels il ne manque plus à ces petits événements de tous les jours que des couplets et des ritournelles pour entrer de plain-pied dans le répertoire de quelque petit théâtre. L'histoire finie, — mort, mariage, duel, rupture, ruine, séparation, raccommodement, ou départ, — on demanderait volontiers le nom de l'auteur, comme on le fait au parterre, les soirs où l'on donne une comédie nouvelle.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé ; trois fenêtres cintrées, ouvrant sur la campagne, découvrent les massifs et les pelouses d'un parc où l'art a ménagé de lointaines perspectives. Derrière des corbeilles de fleurs coquettement arrondies autour d'un large perron, quelques statues mythologiques, —

Diane, Flore, Pomone, nymphes et naïades, — coupent de leurs blanches nudités le sombre et vert rideau des arbres.

Aux deux côtés du théâtre, deux portes parallèles communiquent avec les appartements intérieurs. Il est dix heures ; — un clair soleil d'été rit parmi les feuilles qu'un vent léger caresse. Deux ou trois nuages blancs traversent paresseusement le ciel bleu ; on dirait qu'ils regrettent de quitter un ciel si doux ; par les fenêtres ouvertes, où se joue la mousseline des rideaux, on entend le murmure d'un jet d'eau qui chante dans un bassin.

Une femme est assise devant une table, chiffonnant un ouvrage de broderie qu'elle abandonne pour prendre un livre et le feuilleter ; du livre elle passe à un album qu'elle regarde nonchalamment ; puis elle se lève, va et vient, effleurant les touches d'un piano où ses doigts plus blancs que l'ivoire n'achèvent pas la valse commencée, et s'arrête enfin devant une glace où elle se mire quelques minutes en souriant.

L'importance et le charme de cette occupation ne la tiennent pas si longtemps qu'elle n'ait encore le loisir de donner un coup d'œil ou deux à l'arrangement de sa toilette, où les plus tendres couleurs se marient aux formes les plus gracieuses et les mieux choisies. Madame est en robe du matin avec un petit bonnet délicatement jeté sur de magnifiques cheveux bruns.

Madame est jeune, souple, fraîche et charmante,

avec un je ne sais quoi d'aimable et de gai qui pétille dans ses yeux et sur sa bouche. La pureté de son front et la transparence de sa peau n'accusent pas plus de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Son sourire est spirituel et fin ; ses mouvements ont cette grâce onctueuse et cette séduction à laquelle les Italiens ont donné le nom de *morbidezza*. Elle est d'une taille moyenne ; sa tête, où deux yeux pleins de vie jettent de radieuses clartés, est petite ; ses mains sont fluettes, ses pieds mignons.

Au moment où ses doigts agiles passaient du corsage à la ceinture rajustant quelque pli, l'une des portes latérales s'ouvrit et une caméristе parut dans le salon.

— Qu'est-ce? demanda la jeune femme en tournant la tête à demi.

— Madame, c'est une lettre que le domestique du général vient d'apporter à cheval.

— A cheval, dis-tu, c'est donc bien pressé?

— Je ne sais, madame; mais la pauvre bête a le cou blanc d'écume...

— Donne vite.

Ainsi que la maîtresse, la caméristе est jeune ; elle est pimpante comme une grisette, fraîche comme une rose et gaie comme une linotte. Tandis que sa maîtresse lit, elle trotte dans l'appartement, rangeant un vase par-ci, un bouquet par-là, et fredonnant à demi-voix une chanson dont les refrains joyeux s'envolent

de sa bouche comme un essaim d'oiseaux s'échappe d'un buisson fleuri

La lettre finie, la maîtresse du logis la froissa d'un air boudeur.

— Conçoit-on cela ! dit-elle, mon oncle qui ne reviendra que ce soir, — après dîner ! Il a été retenu, m'écrit-il, par son vieil ami le général Lambert, qui prétend le garder tout le jour... C'était bien la peine de partir sitôt pour revenir si tard ! S'ils se mettent à parler de leurs vieilles guerres, ils se disputeront et la visite courra le risque de durer jusqu'à demain.

Tandis que la jeune femme parlait, la soubrette s'efforçait de prendre un air bien grave, mais elle n'y réussissait guère, et le rire pétillait dans ses yeux.

— Ah ! reprit sa maîtresse, en frappant légèrement du bout du pied, ce cher oncle est d'une étourderie !... me laisser seule dans ce château, entre M. de Mareuil et M. de Caussade... deux jeunes gens !

— Deux amoureux ! répondit la soubrette à demi-voix.

— C'est ce que je voulais dire, ajouta coquettement sa maîtresse ; je suis comme Daniel dans la fosse aux lions, — c'est fort dangereux.

— Pour les lions... ces pauvres agneaux !

Madame de Ners regarda la soubrette du coin de l'œil.

— Tu ris toujours, Jacqueline, reprit-elle, mais si

tu étais dans ma position, — veuve à vingt-quatre ans, avec une assez belle fortune et une figure qu'on veut bien trouver passable...

— Rien que cela ! s'écria Jacqueline en interrompant sa maîtresse... *on* ne dit pas tout ce qu'il pense.

Madame de Ners sourit en se mirant dans une glace.

— Eh bien ! soit, — reprit-elle, — mais tout cela fait que j'ai peur... Songe donc que je suis seule contre deux, — heureusement que M. de Mareuil surveille M. de Caussade, et que M. de Caussade surveille M. de Mareuil ; cette double rivalité diminue le péril.

— Qui se ressemble se gêne, murmura Jacqueline.

— Les as-tu vus ce matin ?

— Non, madame ; mais ils sont venus...

— Tu crois ?

— Regardez ces bouquets, — deux déclarations fraîchement épanouies, — les lilas blancs, — c'est M. de Mareuil ; les roses rouges, — c'est M. de Caussade ; ils mettent de la constance jusque dans les fleurs.

Madame de Ners se tourna nonchalamment du côté des fleurs exposées fraternellement sur une console, les caressa du regard, les toucha, en flaira les tiges délicates et soupira.

— Et tu appelles ça des déclarations ! dit-elle, on en trouve de pareilles, et toutes faites, chez toutes les bouquetières de Paris !

— Dame ! madame, une fois ce n'est rien, mais tous les jours depuis six semaines, c'est menaçant ; si vous ne voulez pas que ces fleurs soient une déclaration d'amour, prenez-les pour une déclaration de guerre.

— Lequel crois-tu qui m'aime le plus, du maître des requêtes au Conseil d'État, ou du conseiller référendaire à la Cour des Comptes ?

— Hum ! c'est fort délicat ! L'un, M. de Caussade, m'a tout l'air de vous parler sans cesse de son amour...

— Oh ! en tous lieux et à toute heure !... L'autre, monsieur de Mareuil, m'en parle moins.

— Et c'est ce qui me fait croire qu'il vous aime mieux.

— Pourquoi cela ? demanda vivement madame de Ners, et d'où vient que, me parlant moins de son amour, tu t'imagines qu'il m'aime davantage ?

— Ma foi, madame, il me semble qu'il en est de l'amour comme de ces vases où l'on met des parfums. Si vous débouchez le vase, le parfum s'en va ; si au contraire vous le fermez, le parfum reste, et le parfum du cœur c'est l'amour.

Madame de Ners regarda Jacqueline d'un air tout surpris.

— Eh ! pas si mal pour une petite paysanne ! dit-elle tout bas.

— Mais vous, madame, sauf votre respect, lequel vous semble le plus aimable ?

Madame de Ners regarda Jacqueline, le ciel tout bleu, le miroir où souriait son frais visage, les fleurs couchées sur la console, ses petits pieds qui frappaient le tapis, sembla se recueillir, hésita, ouvrit la bouche comme si elle allait parler, s'arrêta, haussa les épaules par un mouvement mignon, et, soupirant :

— Lequel des deux ?... Je n'en sais rien, dit-elle.

— Rien du tout ?

— Vraiment non !... Il y a des jours où tous deux me plaisent également, et des jours où tous deux me lassent également aussi. C'est selon d'où vient le vent... Je m'accommoderais assez de cet état ; mais le terrible est que mon oncle, auquel mes prétendants se sont ouverts, veut que je me décide avant la fin du mois.

— Ah ! mon Dieu ! le général traite l'amour comme les soldats : en avant ! marche !

— A peu près. Il dit que tous ces soupirs sans cesse renaissants le fatiguent ; que M. de Mareuil et M. de Caussade jouent tout de travers au whist, qu'ils en ont perdu le boire et le manger, et que si je ne veux pas que le Conseil d'État et la Cour des Comptes soient atteints et convaincus de folie en leur personne, il faut absolument que je fasse un choix.

— Et lequel choisirez-vous, s'il vous plaît ? demanda Jacqueline.

Madame de Ners hésita quelques secondes ; puis, levant la tête d'un petit air délibéré :

— Ni l'un ni l'autre, dit-elle.

— Quoi ! Pas plus M. de Mareuil que M. de Caussade !

— Est-ce ma faute ? répondit vivement madame de Ners. Si je choisissais M. de Mareuil, il me semble que je regretterais M. de Caussade, et si ma pensée s'arrêtait sur M. de Caussade, je craindrais fort de ne pouvoir oublier M. de Mareuil. Ils ont de l'esprit tous deux ; on les tient pour des gens d'honneur ; leurs familles se valent. L'un, M. de Mareuil, a parcouru les quatre parties du monde et voyagé comme le Juif Errant...

— Avec cinq sous ?

— Non, avec un Anglais... L'autre, M. de Caussade, n'a pas quitté Paris, et a louvoyé, sa vie durant, de la Madeleine aux Champs-Élysées et du boulevard des Italiens à l'Opéra ; ce qui fait qu'ils ont vu les mêmes hommes et qu'ils savent à peu près les mêmes choses. Ils ont mille soins, mille prévenances, mille attentions pour moi. Choisir celui-là c'est éloigner celui-ci, et j'avoue que je m'habituerais sans peine à les avoir tous deux dans mon voisinage, occupés du matin au soir à se disputer un cœur qu'ils n'obtiendraient jamais.

Pendant toute cette réplique, Jacqueline avait regardé sa maîtresse de cet air vif et souriant qui lui était particulier. Elle était debout, les bras appuyés sur le dossier d'un fauteuil, la tête penchée et le doigt

sur la bouche, imitant sans y penser la pose de ces femmes que Vidal dessine si coquettement. On aurait dit un pinson écoutant une fauvette.

— Voilà qui est fort bien, madame, reprit-elle; mais si par hasard le cœur se mettait de la partie et venait à aimer ?

— Oh! alors comme alors ! répondit madame de Ners de l'air d'un incrédule à qui l'on parle de miracles. — Mais voilà le difficile... Est-ce qu'on aime?

— Eh ! madame, cela s'est vu !

— Alors qu'ils s'arrangent; cela les regarde plus que moi; — je n'y mets pas d'obstacles; et si l'amour vient, je mènerai le petit bonhomme à l'église...

— Tout droit comme ça ?

— C'est mon caractère et le bon Dieu m'a faite ainsi. Quand M. de Ners m'épousa, je l'avais bien vu trois fois en tout, y compris le jour de la signature du contrat, et je ne m'en suis pas plus mal trouvée.

— C'est donc bien vrai que l'amour vous prit tout d'un coup, sans crier gare ?

— Eh ! mon Dieu oui... Un mot que me dit M. de Ners, — je ne sais quoi... me toucha, et tout fut dit. — Le cœur, vois-tu, est comme ce rocher mystérieux dont parlent les contes arabes; tous les efforts ne le peuvent briser; mais dites seulement, tout bas, et d'une certaine façon, ces trois mots : *Sésame, ouvre-toi!* et le rocher s'ouvrira tout doucement.

Madame de Ners et Jacqueline en étaient là de leur conversation, lorsqu'un grand bruit de voix se fit entendre au dehors.

— Pardine ! disait l'une de ces voix, puisque madame la comtesse est au salon, je lui parlerai, et un peu dru encore !

— Ah ! on gronde ! Donc c'est Pierre ! dit Jacqueline.

Et elle courut ouvrir la porte.

Un garde entra, son fusil sur l'épaule et sa casquette à la main.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, mon ami Pierre, et qu'avez-vous à me dire ? demanda madame de Ners.

— Il y a que je vous apporte ma démission ; elle est là, sur ce papier, et c'est moi qui l'ai rédigée ce matin, répondit le garde en fouillant dans sa poche.

Madame de Ners se mit à rire.

— Votre démission, mon pauvre Pierre ! Mais il n'y a que les ministres qui s'adonnent à ces magnificences, et encore ! dit-elle.

— Ma foi, madame, les garde-chasses leur feront voir qu'ils n'y mettent pas tant de façon. — Voici la mienne.

— Est-ce qu'on t'a mordu, mon garçon ? demanda Jacqueline.

Pierre frappa du pied.

— Vous aimez à rire, mam'selle, reprit-il ; mais moi, je ne plaisante jamais, avec les perdreaux surtout.

— C'est juste, répondit Jacqueline; il ne faut pas se compromettre avec ses administrés.

Madame de Ners, qui tenait la démission de Pierre entre ses doigts, lui demanda alors quel rapport il y avait entre cette démission et les perdreaux.

Le garde répliqua que le gibier s'en allait pièce à pièce, que la terre était dépeuplée, que les gardes ses voisins se moquaient de lui, que tout le mal venait des Parisiens invités par le général à passer l'automne au château ; que son honneur à lui, Pierre Crépu, était compromis, et que si madame la comtesse ne voulait pas lui permettre d'arrêter quiconque chasserait sur son domaine sans en avoir l'autorisation par écrit, il persistait dans sa démission.

— Et voilà mon ultimatum, ajouta-t-il en saluant.

— Ah! mon Dieu! dit Jacqueline, tu lis dans les journaux, toi aussi?

— Quelquefois, comme tout le monde.

Madame de Ners se mit à rire. Elle tenait à ce vieux garde, qui avait tous les défauts et toutes les qualités des anciens serviteurs, beaucoup d'entêtement et beaucoup de probité.

— Venez donc, dit-elle, je vais vous donner l'autorisation que vous demandez.

— Avec la signature au bas ?

— Avec la signature.

— Alors, je retire ma démission.

Madame de Ners se leva et fit signe à Pierre de la suivre.

— Ah ! dit-elle en se retirant, toi, Jacqueline, tu prendras ces fleurs et les porteras dans ma chambre. Aie bien soin surtout de les mettre dans des vases pleins d'eau.

Et elle sortit laissant Jacqueline seule.

Nous allons profiter de ce moment pour dire ce qu'étaient madame de Ners et sa suivante Jacqueline.

Madame Antoinette de Ners, comme on l'a vu, était veuve à vingt-quatre ans, jolie et riche. Ses amis se plaisaient à la comparer à ces héroïnes qui ont fait pendant plus de vingt ans la fortune du Gymnase ; aussi ne lui demandait-on jamais *à quand votre mariage?* mais bien *à quand votre dénoûment ?*

Jacqueline, plus jeune qu'Antoinette de deux ou trois ans, était à la fois sa camériste et sa confidente. Cette situation, assez rare de nos jours, où la domesticité ne fait presque jamais partie de la maison, venait de ce que Jacqueline, orpheline à trois ans, et fille de la fermière qui avait nourri Antoinette, avait été recueillie par la mère de celle-ci, madame de Bréhal, et élevée avec elle. Une grande intimité était née de cette édu-

cation en commun, et plus tard, lorsque Antoinette se maria, elle voulut que Jacqueline restât à son service. Elle s'était habituée à penser haut devant elle, et comme, petite fille, elle l'avait fait participer à tous ses jeux, devenue femme, elle ne lui cacha rien de ce qu'elle éprouvait. Il faut dire aussi que Jacqueline reconnaissait cette confiance extrême par un dévouement sans bornes et une fidélité à toute épreuve. Elle était auprès d'Antoinette comme Lisette auprès de Sylvia, mais Lisette sans Arlequin.

L'oncle d'Antoinette, M. de Bréhal, voulait qu'elle se remariât, assurant qu'il n'était pas immortel, et qu'il n'était pas séant de voir une jeune femme, jolie comme l'était sa nièce, sans appui et sans protecteur dans la vie. Or, il n'en savait pas de meilleur qu'un mari, et c'est pourquoi, depuis le commencement de la saison, il avait invité cent personnes, tour à tour, à passer quelque temps à son château.

— Prends garde, disait-il quelquefois à sa nièce en la menaçant du doigt, si tu ne te décides pas avant l'hiver, c'est moi qui te ferai la cour, et tu m'épouseras, bon gré, malgré !

De toutes les personnes que le général avait attirées chez lui, M. de Mareuil et M. de Caussade étaient celles qui, par le nom, la position dans le monde et le caractère, lui plaisaient le plus. Il ne leur reprochait rien que de ne pas savoir amener la citadelle à capituler plus vite.

— Vous soupirez ! vous roucoulez ! Belle affaire ! leur disait-il ; il faut mener l'amour comme le prince Murat menait les charges de cavalerie... au grand galop. Ah ! si j'étais jeune !

Madame de Ners était assez séduisante pour être aimée sans le secours d'aucune circonstance extérieure, mais il est certain que la présence simultanée des deux rivaux leur donnait à l'un comme à l'autre une ardeur et une impatience nouvelles. M. de Mareuil ne voulait pas plus reculer devant M. de Caussade que M. de Caussade ne voulait céder à M. de Mareuil. Mais, en gens de cœur, ils combattaient à armes courtoises et faisaient fi de ces petites trahisons qui ont cours entre amis intimes quelquefois.

Les choses en étaient là le jour où M. de Bréhal quitta le château. La démission de Pierre venait d'être retirée, et Jacqueline plongeait les roses rouges et les lilas blancs dans de grands vases du Japon, lorsque M. de Mareuil et M. de Caussade se rencontrèrent au bord d'une pièce d'eau.

M. de Caussade était assez mélancolique, M. de Mareuil paraissait rêveur. Ils levèrent tous deux la tête au bruit de leurs pas criant sur le sable.

— Ce cher Henri ! dit l'un.

— Ce cher Léon ! dit l'autre.

Et ils échangèrent une poignée de main.

Après quoi tous deux se regardèrent silencieusement. Il semblait que, cela dit, ils n'eussent plus rien à se dire. Une même pensée était au fond de leur cœur.

M. de Caussade — Léon — fut le premier qui rompit le silence.

— Monsieur de Mareuil, dit-il, je gage que vous pensez à madame de Ners ?

— Aussi vrai que vous y pensez vous-même, répondit Henri de Mareuil, qui rougit un peu.

— Eh bien ! mon cher Henri, poursuivit Léon, voulez-vous que je vous parle franchement ?

— Je ne demande pas mieux.

— Alors, je commence par une profession de foi. — J'aime madame de Ners, et il n'est rien que je ne fasse pour l'obtenir. Pour elle, voilà six semaines que je n'ai vu le boulevard des Italiens et respiré l'air des Champs-Élysées... C'est de l'héroïsme !

Henri s'inclina.

— Et moi, dit-il, pour elle, je vivrais dans une solitude profonde. Je ne vois rien au-dessus du bonheur de lui appartenir... Cet amour est toute ma vie.

— Je suis déterminé, ajouta Léon, à pousser mon exil à la campagne jusqu'à la fin des siècles... jusqu'à la Noël s'il le faut.

— Moi, je ne calcule pas, je reste, répliqua Henri.

— Le monde dira que je suis empaillé dans une collection de Parisiens, destinés par quelque montreur de curiosités à l'administration des peuples étrangers, et mes amis promettront une récompense honnête à qui me retrouvera... Je m'en moque !

— Pour moi, le monde est là où est madame de Ners ; quant à mes amis, je pense qu'ils m'oublient et je les imite.

— Parlerons-nous de la Cour des Comptes ? demanda Léon en riant.

— Pas plus que du Conseil d'État, se hâta de répondre Henri.

— Nous en avons les broderies, et c'est assez ! Pardieu ! nous voilà donc comme Renaud de Montauban et Sacripant, roi de Circassie, et, entre nous, la belle Angélique... c'est de la chevalerie !

— Hum ! pourvu que Médor ne survienne pas ; vous savez, Médor, le troisième larron !

— Ne dites donc pas de ces choses-là, s'écria Léon, ça porte malheur !

Les deux jeunes gens gardèrent quelques instants le silence. Henri traçait, du bout de sa canne, des hiéroglyphes sur le sable ; Léon suivait dans l'eau les évolutions des poissons rouges.

— Çà, mon cher, reprit-il le premier en passant son bras sous celui de son ami, vous plaît-il que nous nous expliquions sans détour ?

— Volontiers, — je crois même que vous m'en avez fait la proposition, une première fois, tout à l'heure.

— Je ne sais si je me trompe, mais j'ai tout lieu de croire que madame de Ners ne me voit pas d'un œil trop défavorable.

— C'est possible; mais convenez du moins que la faveur qu'elle vous accorde ne nuit en rien à l'accueil qu'elle me fait.

— C'est encore vrai! s'écria Léon en frappant du pied, et brusquement il ajouta :

— Il faut que je vous dise une chose, mon cher Renaud.

— Dites, Sacripant.

— Hein! fit Léon qui regarda Henri.

— Eh! continua celui-ci, c'est de la chevalerie, un souvenir de votre comparaison.

— Bon ! alors je reprends le fil de ma pensée. — Le plus clair de tout ceci, c'est que vous me nuisez, comme c'est moi qui vous gêne.

— Eh bien ! la conclusion?

— La conclusion est que l'un de nous doit céder la place à l'autre, et le maître de la place aura la maîtresse du château.

— Alors, bon voyage, je ne vous retiens pas.

— Merci, je reste, et je vous propose un duel.

— Un duel ! répéta Henri.

— Oh ! une bataille inoffensive, — quelque jeu que nous jouerons ensemble... le gagnant restera.

M. de Mareuil réfléchit quelques moments, puis, comme un homme qui prend son parti brusquement :

— Eh bien ! soit ; aussi bien j'aime autant en finir.

— Il ne s'agit donc plus que de trouver un jeu où les chances soient égales.

— Si l'un de nous a quelque talent spécial, il aura la loyauté d'en avertir son rival... Moi, par exemple, je suis d'une force assez respectable aux échecs.

— Moi, je ne joue pas mal au billard.

— Alors supprimons le billard et les échecs.

— Si nous combattions au whist ?

— Non pas ! le résultat du combat dépendrait autant de nos partners que de nous.

— A l'écarté... au piquet... au lansquenet ?

— Je ne veux pas de cartes... le hasard y a trop de part.

— Alors choisissez vous-même.

— Que pensez-vous des dames ?

— Je pense que je n'y entends rien.

— Et moi, je n'ai jamais pu les souffrir.

— Ce qui fait que nous ne sommes pas plus forts l'un que l'autre à ce jeu.

— Et parfaitement inhabiles tous les deux.

— Va donc pour les dames ! Il est entendu que le jeu n'aura qu'une partie... sans revanche.

— C'est dit.

M. de Mareuil et M. de Caussade se donnèrent la main, celui-là soupirant, celui-ci riant, et ils gagnèrent le château pour vider la question au plus vite.

Léon avait découvert un vieux damier sous un meuble; il le prit et le plaça sur un guéridon.

— Voilà le champ de bataille et les deux armées sont prêtes, dit-il en rangeant les disques d'ivoire et d'ébène.

— Ainsi, dit Henri, celui qui gagne aura la dame ?

— Il aura du moins, le champ libre... Commencez.

— C'est singulier comme le cœur me bat ! dit Henri.

— Vous hésitez ! Bah ! voilà qui est fait et le Rubicon est passé.

Ils en étaient là de leur duel, lorsque madame de Ners entra. Tous deux la saluèrent gravement. Elle s'approcha tout étonnée.

— Ah! mon Dieu! que faites-vous là? je vous croyais une aversion invincible pour ce jeu.

— Aussi ne jouons-nous pas, dit Léon; c'est une bataille. — Nous sommes comme deux généraux d'armée, et nous combattrons jusqu'à ce que mort s'en suive.

— Après quoi le mort ira déjeuner... Bon appétit, reprit Antoinette en riant.

Puis regardant les deux joueurs qui poussaient leurs dames un peu au hasard, elle arrêta tout à coup la main d'Henri :

— Mais vous jouez d'une manière abominable! prenez cette dame et...

— Non pas, non pas! s'écria Léon, les conseils sont défendus.

— La partie est donc bien sérieuse?

— Si sérieuse, répondit Henri, que le budget n'en paierait pas l'enjeu.

— Hum! le budget est cependant un capitaliste assez bien doté!... Mais voyons, ne pourrais-je pas être de moitié dans l'enjeu pour être de moitié dans le bénéfice?

— Prenez garde, lui répondit Léon en riant, vous pourriez bien être toujours de moitié dans la perte.

Antoinette suivait du regard les chances du jeu et ne

s'arrêta pas à la réponse de Léon ; il lui semblait que M. de Mareuil jouait tout de travers.

— Messieurs, dit-elle, je me retire ; quand vous aurez fini votre salmigondis, vous m'avertirez.

Elle prit une broderie et s'assit.

— Ah ! dit Henri, ce ne sera pas long...

— Oui, poursuivit Léon, le combat va finir faute de combattants... je prends.

— Et moi aussi.

— Bon ! je continue, une, deux, trois !

— Quatre, cinq, six !

— Mais c'est un massacre ! dit Antoinette.

— J'ai perdu ! dit Henri, et il se leva.

Il était un peu pâle et sa voix tremblait.

Léon se frottait les mains ; il prit à part M. de Mareuil, et l'attirant dans l'embrasure d'une fenêtre :

—Vous savez nos conditions, dit-il ; je vous donne jusqu'à ce soir, mais demain vous partirez.

— Je partirai, répondit Henri.

Antoinette pencha la tête de leur côté.

— Qu'avez-vous donc à chuchoter là-bas ? dit-elle ; est-ce une conspiration ?

— Hélas non, madame ! répondit M. de Mareuil.

— Comment, hélas!

— Eh oui, parce que si je conspirais je resterais, et je pars.

— Vous partez!

— Demain matin, et je demandais à M. de Caussade ses commissions pour la Cour des Comptes.

Madame de Ners baissa la tête sur sa broderie sans répondre, et un grand silence se fit entre eux.

Un moment après, M. de Caussade s'esquiva sous prétexte d'écrire des lettres, Antoinette rentra chez elle d'un air glacé, et M. de Mareuil s'enfonça dans le parc où il put tout au moins exhaler sa colère en liberté.

Il marchait depuis deux heures déjà, lorsqu'il se trouva tout à coup devant une porte vitrée qui communiquait de plain-pied avec l'appartement de madame de Ners, situé au rez-de-chaussée. Les sentiers auxquels les amoureux se confient n'ont jamais de bonne foi, pareils à ces sentiers des forêts enchantées qui ramenaient sans cesse les paladins au castel où quelque magicien les retenait en captivité. Quelle que soit leur direction, les petits chemins dans lesquels ils promènent leurs rêveries les ramènent toujours aux pieds de leurs divinités.

M. de Mareuil, debout devant cette bienheureuse porte, la poussa; madame de Ners, qui l'avait entendu venir, était assise dans un grand fauteuil, et tenait à la

main un livre qu'elle paraissait lire avec une vive attention ; en réalité, elle ne l'avait pas ouvert depuis plus d'une minute.

Il faut dire que madame de Ners, depuis que M. de Mareuil avait si inopinément parlé de son départ, n'avait pas cessé de penser à lui, mais pour le trouver odieusement coupable et digne des plus cruels châtiments.

— Ah ! fit-elle au bruit que fit M. de Mareuil en paraissant tout à coup.

Ce joli cri d'oiseau effarouché entra dans le cœur de M. de Mareuil.

— Je vous dérange peut-être, dit-il en s'arrêtant.

— Non, et puisque vous êtes là... entrez.

Madame de Ners posa sur un meuble le livre qu'elle ne lisait pas.

— Je vous croyais occupé de vos préparatifs de départ, reprit-elle.

— Mon Dieu, je venais justement pour vous faire mes adieux.

— Ah ! mais je croyais que vous ne partiez que demain !...

— Non pas, madame, je pars ce soir.

M. de Mareuil réfléchissait que la présence d'Antoinette, à présent qu'elle était perdue pour lui, serait un supplice au-dessus de ses forces.

— Très-bien ! le temps de me serrer la main, et fouette cocher ! c'est à merveille.

— Vous m'en voulez, dit tristement M. de Mareuil.

— Moi, vous en vouloir, et pourquoi ? vous êtes venu, c'est bien ; vous partez, c'est encore bien ; on vous a reçu le plus gracieusement qu'on a pu, et si je vous ai été de quelque agrément pendant votre séjour ici, c'est au mieux et vous m'en voyez ravie ! Peut-être avait-on compté sur vous pour le bal de la semaine prochaine ; mais si quelqu'une de ces affaires imprévues qui ne souffrent point de retard, et que les hommes tiennent toujours en réserve, pour expliquer les choses inexplicables, vous appelle subitement à Paris, je ne vous retiens plus... M. de Caussade est là qui cherchera, j'en suis certaine, à remplir la solitude où votre absence va nous laisser, le général et moi ! il ne part pas, lui.

Tout cela fut dit avec une extrême volubilité, et de cet air doux et souriant que les femmes savent prendre pour enfiler, comme les perles d'un collier, les méchancetés les plus amères et les plus acérées.

Henri baissa la tête ; il aurait volontiers mis en poudre le fameux damier, cause première de cette mercuriale, et M. de Caussade avec le damier.

— Voyons, poursuivit madame de Ners, vous me donnez bien une heure ?... causons donc... Monsieur de Mareuil est sans doute obligé de se rendre à Pa-

ris pour des affaires urgentes et de la plus haute importance?

— Aucune, madame, la seule affaire sérieuse que j'aie au monde est ici.

— Et c'est pourquoi vous partez? voilà qui est original et logique.

— Eh! madame, ne vous est-il jamais arrivé de faire le contraire de ce que vous désiriez?

— Hum! pas souvent, répondit madame de Ners d'un air de doute.

— La robe a ses priviléges... mais les pauvres habits ont des servitudes... Moi qui vous parle, j'ai l'habitude de ces départs forcés.

— Bah! Est-ce qu'une fois déjà vous avez mis à la voile quand on vous croyait à l'ancre pour un temps?

— Hélas! oui, et dans des circonstances qui me rappellent un peu celles où je me trouve à présent.

— Vraiment! vous allez m'en faire le récit.

— Vous connaissez madame d'Essonne?

— Certainement... une blonde qui a des yeux noirs, c'est mon amie intime... je la vois bien trois fois l'an.

— Eh bien, j'ai dû l'épouser.

— Vous?

— Moi-même. Il y a quatre ou cinq ans de cela. Ce mariage était arrangé par les deux familles.

— Aimiez-vous madame d'Essonne? demanda madame de Ners d'un air tranquille, mais en le regardant du coin de l'œil.

— Je le croyais alors; mais depuis que j'ai pu comparer, je sens bien que je ne l'aimais pas.

— Ah!

— La veille du jour où les bans devaient être publiés, je reçus la visite d'un ami que je n'avais pas vu depuis un mois. — Il était un peu pâle. — Je pars, me dit-il; — si vous avez des amis aux Indes, je leur porterai de vos nouvelles. — Ce départ subit m'étonna. Je pressai mon ami de questions. Il me raconta alors qu'il avait demandé, le matin même, la main d'une jeune personne qu'il aimait depuis un an. — J'attendais pour le faire, me dit-il, le gain d'un procès d'où dépendait ma fortune. — Malheureusement, quand je me présentai, la parole du père était engagée. — Il est trop tard, me dit-il. Cette réponse me brisa le cœur. Je sens que je ne puis aimer qu'elle, et je vais mettre l'Océan entre Émilie et moi.

— Émilie?... le petit nom de madame d'Essonne, interrompit madame de Ners.

— Bien sûr qu'il s'agissait de ma fiancée, poursuivit M. de Mareuil, et tout ému de la douleur de mon ami, je le priai d'attendre jusqu'au lendemain. Il y consen-

tit. Le soir, j'avais vu le père d'Émilie, à qui je rendais sa parole, et j'écrivis à M. d'Essonne qu'il pouvait se présenter... Sois heureux, lui disais-je, moi je pars.

— Mais Émilie avait, je crois, un million de dot.

— Oui... Mais ce pauvre Fernand était si malheureux !

Ce dernier mot, dit sans prétention, toucha madame de Ners. M. de Mareuil, qui pensait à son départ, se laissa gagner par la pente de la conversation et parla en homme qui a plus de cœur qu'il n'en laisse voir et plus d'amour qu'il n'ose en exprimer. Il semblait à madame de Ners qu'elle le voyait et l'entendait pour la première fois.

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu,

a dit La Fontaine. M. de Mareuil était un peu comme l'homme du fabuliste. Il avait l'esprit meublé d'une foule de souvenirs, et l'occasion aidant il les racontait en bons termes. Le premier effet de cette conversation fut donc d'augmenter le dépit que madame de Ners éprouvait d'un départ dont le motif lui échappait. Elle voulait retenir M. de Mareuil et ne savait comment s'y prendre.

— Ah ! pensait-elle, si l'occasion se présentait !... comme je l'obligerais vite à rester !

L'occasion se présenta, et voici comment.

M. de Mareuil soutenait cette thèse que l'amour avait un peu droit de bourgeoisie en tous pays.

— Oh! dit madame de Ners, l'amour est comme l'Oiseau Bleu des contes de fées; tout le monde en parle et fort peu de gens l'ont vu.

— Eh! madame, je l'ai rencontré en Turquie.

— En Turquie aussi?

— Et de l'espèce la plus délicate, avec des formes qui rappellent les histoires des conteurs arabes.

— Vous allez me conter ça.

— Mon Dieu! madame, cela se passe dans un pays extravagant, situé quelque part en Orient du côté de la Perse. Il arrive quelquefois, dans ce pays-là qu'une jeune femme est aimée de plusieurs personnes à la fois.

— Comment! de plusieurs Turcs?... Cela se fait donc aussi en Orient?

— Cela se fait partout... Dans de telles circonstances, il est d'usage que la jeune femme fasse connaître ses sentiments par une cérémonie qu'on appelle là-bas l'*épreuve des fleurs*. Au jour convenu, elle réunit chez elle tous les rivaux. Elle sort de sa chambre un bouquet de fleurs à la main et passe devant leur troupe alignée. Vous jugez de quels soupirs et de quelles émo-

tions sa marche est accompagnée. Quand elle arrive à celui qu'elle préfère, elle laisse tomber à ses pieds le bouquet de fleurs. L'amant heureux s'en empare, et le lendemain ils sont mariés.

— Eh! dit madame de Ners, voilà une scène qui serait charmante à jouer dans un proverbe... Vous plaît-il que nous la répétions?

— Volontiers.

— Vous dites tous les rivaux?

— Tous.

— Cinq ou six, sept ou huit, au moins, n'est-ce pas?

— Autant que vous voudrez.

— Alors aidez-moi et rangeons ces fauteuils en ligne.

M. de Mareuil se leva et fit ce que lui demandait madame de Ners.

— Très-bien! dit-elle, voilà mon escadron en bataille... Vous, mettez-vous là... vous donnerez plus de vérité à ma mise en scène... Quant à moi, je remplis tout naturellement le rôle de votre jeune Orientale... Les bouquets ne manquent pas, j'en ai deux... Les lilas blancs peuvent-ils servir?

— Très-bien.

— Je les prends donc et me voilà armée en guerre,

Maintenant laissez-moi sortir de mon appartement : je baisse les yeux et passe en revue le régiment.

Tout en parlant et souriant un peu, malgré elle, madame de Ners, ses fleurs à la main, marchait le long des chaises.

Quand elle fut arrivée devant Henri, elle laissa tomber les lilas.

— Est-ce bien cela ? dit-elle toute rouge.

— Parfaitement, répondit M. de Mareuil, et il se baissa pour ramasser le bouquet qu'il voulut rendre à madame de Ners.

— Non pas, dit-elle vivement, je ne reprends jamais ce que j'ai donné.

Et achevant ces quelques mots elle se sauva en courant.

Ce qui se passa alors dans le cœur d'Henri se devine plus aisément qu'on ne l'exprime. Il n'osait croire à son bonheur, et cependant il en tenait la preuve embaumée entre ses mains. Dans le premier élan de son ivresse il oublia tout naturellement la promesse qu'il avait faite à M. de Caussade et ne songea plus qu'à rejoindre madame de Ners pour profiter de si bonnes dispositions et mettre toute sa vie à ses pieds.

Malheureusement M. de Mareuil rencontra M. de Caussade qui lui demanda la cause de cette grande

hâte où il le surprenait et de cet air de contentement extraordinaire qui brillait sur son visage. M. de Mareuil le lui apprit. M. de Caussade fronça les sourcils et coupant court au flot d'enthousiasme qui débordait des lèvres de son rival, il lui rappela très-brutalement l'engagement formel qui avait suivi la partie de dames. — Henri se réveilla comme d'un rêve ; il voulut résister et se cabra comme un cheval qui refuse de franchir un mur contre lequel on le pousse. Mais Léon insista, rappela la parole donnée et termina d'un mot la discussion.

— Si j'avais perdu, dit-il, je paierais.

Il fallut céder.

— Mais comment faire ? dit Henri.

— Rien n'est plus facile, reprit Léon ; vous restez ce soir, pour éviter toute explication, et demain, au petit jour, vous prendrez votre fusil...

— Il est cassé.

— Je vous prêterai le mien ; vous sortirez du château comme si vous alliez à la chasse et vous vous dirigerez discrètement vers la prochaine station du chemin de fer où le premier convoi vous ramènera à Paris.

Les choses ainsi réglées on se retrouva à l'heure du dîner ; mais tout le monde y fut gêné. Madame de Ners, qui s'attendait à voir la joie briller dans les yeux

de M. de Mareuil, fut tout étonnée de son silence et de ses airs embarrassés; M. de Caussade s'efforçait d'égayer la conversation, mais n'y parvenait pas. Henri de son côté cherchait un moyen de sortir de cette position difficile, et, n'en trouvant point, donnait au diable son rival. M. de Bréhal, qui était revenu dans la soirée de chez son ami le général Lambert, était fatigué, et son humeur se ressentait des longues disputes qu'il avait eues sur la retraite de Moscou et la campagne de 1813.

Vers neuf heures, M. de Mareuil prit prétexte d'un violent mal de tête pour rentrer chez lui. Il ne pouvait soutenir la présence et la conversation de M. de Caussade, et volontiers il lui aurait cherché querelle pour avoir un motif de lui casser la tête.

Antoinette était fort irritée contre M. de Mareuil dont la conduite lui semblait tout au moins inexplicable, mais au travers de cette irritation elle pressentait quelque chose dont il lui était impossible de se rendre un compte exact. Ce qu'elle ne pouvait pas deviner, Jacqueline le lui expliqua.

M. de Mareuil avait un valet de chambre, espèce de Frontin en habit noir qui n'aurait pas pu mettre le doigt dans un bénitier sans se brûler les mains. Ce mauvais drôle, qui avait la mine béate d'un sacristain, savait tous les secrets de son maître; il ne lui fut donc pas difficile de pénétrer la cause de l'humeur noire où

il le voyait ; mais comme, depuis six semaines, son cœur était tenu en laisse par les yeux noirs de Jacqueline, le secret de M. de Mareuil passa tout droit dans l'oreille de la soubrette qui s'empressa de tout raconter à madame de Ners.

— Ah ! c'était donc un pari ! s'écria-t-elle, et voilà la cause de ce beau silence et de ce départ si brusque. M. de Caussade se fait une arme d'une parole donnée étourdiment, et lutte contre moi ! Le Conseil d'État sera destitué ; et d'abord, Jacqueline, fais monter ici maître Pierre, le garde, j'ai un ordre à lui donner.

Le garde arriva.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ? dit-il.

— Il y a que demain, au point du jour, un des hôtes du château, M. de Mareuil, doit partir pour la chasse.

— Je le connais.

— Bon... vous sortirez tout doucement derrière lui, et quand il sera en plaine vous l'arrêterez.

— Il braconne donc ! je m'en doutais !

— Oui...

— Oh ! vous serez contente... demain je vous l'amène, mort ou vif.

— Eh ! Pierre, mon ami, plutôt vif que mort, dit Jacqueline en riant.

Le lendemain, dans la matinée, madame de Ners et M. de Caussade causaient sur la terrasse du château; madame de Ners brodait et M. de Caussade, maître du terrain, faisait la roue comme un paon. Antoinette avait l'œil sur l'aiguille, mais son esprit battait la campagne avec Pierre et M. de Mareuil.

— Vous travaillerez donc toujours, comme Pénélope? dit Léon.

— Ah! permettez... répondit Antoinette, Pénélope attendait Ulysse, et moi je n'attends personne.

— C'est bien ce qui me désole, car enfin Pénélope avait un prétexte à sa fidélité, et vous n'en avez point à votre veuvage.

— Mais quand je pratiquerais le veuvage pour le veuvage, où serait le mal? c'est de l'art pour l'art, comme disent les poëtes.

— Quoi! vraiment! ne vous résignerez-vous donc jamais à faire le bonheur de quelqu'un?

— Oh! jamais... jamais! ce serait beaucoup de constance pour une Parisienne... je ne pousse pas la vertu jusqu'à cet excès de fanatisme.

— On peut donc espérer encore?

— Oh! on peut espérer toujours.

— Hum! il y a la chanson de Philis... vous savez...

Belle Philis, on désespère...

— Voilà bien de nos Amadis ! parce qu'on ne capitule pas dès la première sommation, ils prennent la fuite ; vous faites donc un bien grand cas de votre temps que vous ne sachiez pas en perdre une parcelle !

— Ah ! madame, ma vie, mes jours, tout est à vous !

— Prenez garde, si vous offrez tant de choses, je ne vous croirai plus... Là ! voyons, si je vous demandais seulement de vous soumettre à mon premier caprice, y consentiriez-vous ?

— Avec joie.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure.

— Hum !... si je vous mettais à l'épreuve...

— Essayez.

— Eh bien, soit ! j'en veux faire l'expérience aujourd'hui même ; s'il me passe par la tête quelque extravagance, vous vous engagez à m'obéir sur-le-champ et sans raisonner, est-ce convenu ?

— C'est dit, et l'épreuve faite j'aurai encore à vous remercier.

Ce marivaudage durait depuis une heure, lorsque

tout à coup Pierre parut sur la terrasse, conduisant M. de Mareuil.

A sa vue M. de Caussade se leva.

— Quoi! vous ici! s'écria-t-il malgré lui.

— Ah! ce n'est pas ma faute, demandez à Pierre, répondit M. de Mareuil qui salua madame de Ners.

— Monsieur est mon prisonnier, dit Pierre avec dignité; je l'ai rencontré un fusil sur l'épaule, et je l'ai arrêté... Par exemple, je dois rendre justice à monsieur; quand il a su que je le ramenais au château, il m'a suivi tout courant; on aurait dit que c'était lui qui me conduisait.

— Suivi! suivi!... il fallait passer outre, reprit Léon.

— Ah! monsieur de Caussade, vous êtes fonctionnaire public, et vous prêchez la résistance à l'autorité! Pierre a des ordres.

— Oui, que j'en ai! ajouta le garde. — Arrêtez quiconque chassera sans permission, m'a dit madame; et j'ai arrêté monsieur.

— Mais il ne chassait pas!

— Il avait un fusil, continua Pierre.

— Le vôtre, mon ami, le vôtre, poursuivit M. de Mareuil.

Madame de Ners écoutait cette conversation le sou-

rire aux lèvres, le coude sur une table et la tête dans sa main.

— Mais, dit-elle alors, il me semble, monsieur de Caussade, que vous tenez singulièrement à ce que votre ami, M. de Mareuil, ne reste pas ici. Pourquoi donc, s'il vous plaît?

Léon hésita et rougit très-fort ; puis, tout à coup :

— Au fait, madame, dit-il, mieux vaut que vous sachiez la vérité tout entière.

— Ah ! il y a donc une vérité?

— Une grosse vérité... Et vous serez juge.

— Soit.

Madame de Ners congédia Pierre.

— M. de Mareuil est prisonnier de guerre ; je réponds de lui, dit-elle.

Puis, se tournant vers M. de Caussade :

— Puisque je préside les débats, — commencez, monsieur ; j'écoute.

— Madame, répliqua Léon, vous souvient-il de cette partie de dames que nous avons jouée, M. de Mareuil et moi ?

— Et si mal jouée... oui.

— M. de Mareuil a perdu... Est-ce vrai ?

— Hélas ! dit Henri.

— Perdant, il devait quitter le château sur-le-champ et n'y revenir jamais.

— Ah ! dit madame de Ners, vous déclariez le blocus autour de moi ! J'étais donc intéressée dans cette partie de dames ?

Henri regarda timidement Antoinette et soupira. . .

— Là n'est pas la question, interrompit M. de Caussade. M. de Mareuil a-t-il tenu sa promesse ? Evidemment non, puisqu'il est là.

Madame de Ners prit un grand air sérieux.

— Permettez, dit-elle; avant de prononcer le jugement, le tribunal demande à être éclairé. M. de Mareuil, l'inculpé, avait-il engagé sa parole ?

— Certainement, répliqua Léon.

Antoinette s'inclina.

— Alors M. de Caussade a raison, dit-elle.

— Quoi ! madame, vous aussi ! s'écria M. de Mareuil.

— Une dette de jeu est sacrée, il le faut, et je rédige l'arrêt : Considérant que M. de Mareuil, ici présent, a parié et qu'il a perdu; considérant en outre que la clause est exécutoire à bref délai ; ordonnons, comme dit la *Gazette des Tribunaux*, que

M. de Mareuil quittera le château sur l'heure et sans appel.

— Bravo ! s'écria Léon.

— Mais, madame, objecta timidement Henri, sans protester contre la rigueur de votre arrêt, je vous ferai observer qu'il y a un procès-verbal en bonne et due forme pour délit de chasse ; je suis prisonnier. C'est une circonstance atténuante.

— On vous rendra la liberté, dit Léon.

— Non pas, répliqua madame de Ners. Si je défends les droits de M. de Caussade, je maintiens ceux du garde. M. de Mareuil ira chez le maire de la commune et rendra compte de son délit; mais afin que la route ne lui paraisse pas trop longue, nous l'accompagnerons, le général et moi. M. de Caussade viendra avec nous.

— Moi ? dit Léon, un peu inquiet déjà de la tournure que prenait l'entretien.

— Oui, vous. Le cocher est un peu malade... Vous maniez les rênes mieux que les dames, je crois ; vous nous conduirez.

— M. de Mareuil dans la calèche, près de vous, moi dehors, sur le siége... Ah ! par exemple !

— Et vos promesses, monsieur, ces promesses solennelles d'obéir aveuglément à mon premier caprice ! vous les oubliez déjà... Le drapeau levé, voilà que vous désertez.

Jacqueline, qui était avertie par madame de Ners et qui se tenait au guet, entra alors, sur un signe que lui fit sa maîtresse.

— Madame, dit-elle gravement, la voiture est attelée.

— Mais c'est une trahison ! s'écria M. de Caussade.

— Jacqueline, vous allez chercher deux objets dont ces messieurs ont besoin, reprit madame de Ners, sans s'arrêter à l'exclamation de M. de Caussade... un bouquet de lilas blancs pour M. de Mareuil, et un fouet pour M. de Caussade. Il les faut tous deux pour terminer aujourd'hui le proverbe que j'ai commencé hier.

A ces mots, Léon à qui Henri avait raconté l'histoire du bouquet, comprit qu'il n'avait plus rien à espérer.

— Allons ! dit-il, je suis vaincu et c'est moi qui pars.

Jacqueline revint en courant, avec les lilas et le fouet.

— Voilà, monsieur, dit-elle; les chevaux piaffent !

M. de Caussade prit le fouet en riant.

— Donnez ! dit-il, je prétends conduire mon propre deuil.

Madame de Ners et M. de Mareuil marchaient au bras l'un de l'autre. Ce qu'ils se disaient, on le comprend sans peine.

Tandis que M. de Caussade faisait claquer son fouet, Jacqueline, qui avait une envie folle de rire, s'approcha de lui :

— Dites donc, monsieur, dit-elle, il me semble que vous avez joué à qui gagne perd.

— Eh! ma chère! répondit Léon, j'ai joué aux dames, elles m'ont trahi... C'est tout simple!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

— Corbeil, imprimerie de Crété. —

